

LES ŒUVRES COMPLÈTES DE
JANE AUSTEN

CONTENU

1. *Persuasion*
2. *Abbaye de Northanger*
3. *Parc Mansfield*
4. *Emma*
5. *Dame Susan*
6. *Amour et amitié et autres premiers travaux*
7. *Orgueil et préjugés*
7. *Sens et sensibilité*

Persuasion
par Jane Austen
(1818)

CHAPITRE I.

Sir Walter Elliot, de Kellynch Hall, dans le Somersetshire, était un homme qui, pour son propre amusement, ne s'occupait jamais d'un autre livre que le Baronetage ; là, il trouvait de l'occupation pour une heure d'oisiveté et une consolation pour une heure de détresse ; là, ses facultés furent éveillées en admiration et en respect, en contemplant le reste limité des premiers brevets ; là, toutes les sensations désagréables, nées des affaires domestiques, se transformaient naturellement en pitié et en mépris, tandis qu'il feuilletait les créations presque infinies du siècle dernier ; et là, si toutes les autres feuilles étaient impuissantes, il pourrait lire sa propre histoire avec un intérêt qui ne faillirait jamais. C'était la page sur laquelle le volume favori s'ouvrait toujours :

« ELLIOT DE KELLYNCH HALL.

« Walter Elliot, né le 1er mars 1760, marié le 15 juillet 1784 à Elizabeth, fille de James Stevenson, Esq, de South Park, dans le comté de Gloucester, par laquelle dame (décédée en 1800) il a donné naissance à Elizabeth, née le 1er juin 1785 ; Anne, née le 9 août 1787 ; un fils mort-né, le 5 novembre 1789 ; Marie, née le 20 novembre 1791. »

C'est précisément tel que le paragraphe était initialement sorti des mains de l'imprimeur ; mais Sir Walter l'avait amélioré en ajoutant, pour son information et celle de sa famille, ces mots, après la date de naissance de Mary : « Marié, le 16 décembre 1810, Charles, fils et héritier de Charles Musgrove, Esq, d'Uppercross, dans le comté de Somerset, » et en insérant le plus précisément possible le jour du mois au cours duquel il avait perdu sa femme.

Puis suivit l'histoire et l'essor de l'ancienne et respectable famille, dans les termes habituels ; comment cela avait été réglé pour la première fois dans le Cheshire ; comment mentionné dans Dugdale, exerçant la charge de grand shérif, représentant un arrondissement dans trois parlements successifs, faisant preuve de loyauté et de dignité de baronnet, dans la première année de Charles II, avec toutes les Mary et Elizabeth qu'ils avaient épousées ; formant au total deux belles pages in-14, et se terminant par les armes et la devise : «

Siège principal, Kellynch Hall, dans le comté de Somerset », et l'écriture de Sir Walter encore dans cette finale :

"Héritier présomptif, William Walter Elliot, Esq., arrière-petit-fils du deuxième Sir Walter."

La vanité était le début et la fin du personnage de Sir Walter Elliot ; vanité de la personne et de la situation. Il avait été remarquablement beau dans sa jeunesse ; et, à cinquante-quatre ans, c'était encore un très bel homme. Peu de femmes pouvaient penser autant que lui à leur apparence personnelle, et le valet de chambre d'un nouveau seigneur ne pouvait pas non plus être plus ravi de la place qu'il occupait dans la société. Il considérait la bénédiction de la beauté comme inférieure seulement à la bénédiction d'une baronnie ; et Sir Walter Elliot, qui réunissait ces dons, était l'objet constant de son respect et de son dévouement les plus chaleureux.

Sa beauté et son rang justifiaient à juste titre son attachement ; car il devait leur devoir une épouse d'un caractère très supérieur à tout ce qu'il méritait. Lady Elliot avait été une excellente femme, sensée et aimable ; dont le jugement et la conduite, si l'on pouvait leur pardonner l'engouement juvénile qui avait fait d'elle Lady Elliot, n'avaient jamais exigé d'indulgence par la suite. Elle avait adouci, ou adouci, ou dissimulé ses défauts, et favorisé sa véritable respectabilité pendant dix-sept ans ; et bien qu'elle ne fût pas elle-même l'être le plus heureux du monde, elle avait trouvé assez dans ses devoirs, ses amis et ses enfants, pour l'attacher à la vie, et ne pas lui être indifférent lorsqu'elle était appelée à les quitter. Trois filles, les deux aînées de seize et quatorze ans, c'était un terrible héritage à léguer pour une mère, une terrible charge plutôt, à confier à l'autorité et à la direction d'un père vaniteux et idiot. Elle avait cependant une amie très intime, une femme sensée et méritante, qui avait été amenée, par un fort attachement à elle-même, à s'établir près d'elle, dans le village de Kellynch ; et sur sa gentillesse et ses conseils, Lady Elliot comptait principalement pour la meilleure aide et le maintien des bons principes et de l'instruction qu'elle avait anxieusement donné à ses filles.

Cet ami et Sir Walter ne se sont pas mariés, quoi qu'aient pu prévoir à ce sujet leur connaissance. Treize ans s'étaient écoulés depuis la mort de Lady Elliot, et ils étaient toujours de proches voisins et amis intimes, et l'un restait veuf, l'autre veuve.

Que Lady Russell, d'un âge et d'un caractère stables, et extrêmement bien pourvus, n'ait pas songé à un second mariage, n'a pas besoin d'excuses auprès du public, qui est plutôt enclin à être déraisonnablement mécontent lorsqu'une femme se remarie, que lorsqu'elle se remarie. ne fait pas ; mais le fait que Sir Walter reste célibataire nécessite une explication. Sachez donc que Sir Walter, en bon père (ayant rencontré une ou deux déceptions privées dans des candidatures très déraisonnables), se piquait de rester célibataire pour le bien de ses chères filles. Pour une fille, son aînée, il aurait vraiment renoncé à n'importe quoi, ce qu'il n'avait pas été très tenté de faire. Elizabeth avait succédé, à seize ans, à tout ce qui était possible, aux droits et aux conséquences de sa mère ; et étant très beau et très semblable à lui, son influence avait toujours été grande, et ils avaient vécu ensemble très heureux. Ses deux autres enfants avaient une valeur très inférieure. Mary avait acquis une importance un peu artificielle en devenant Mme Charles Musgrove ; mais Anne, avec une élégance d'esprit et une douceur de caractère qui devaient la placer en haute estime auprès de toute personne réellement intelligente, n'était personne avec son père ni avec sa sœur ; sa parole n'avait pas de poids, sa convenance était toujours de céder : elle n'était qu'Anne. Pour Lady Russell, en effet, elle était une filleule, une favorite et une amie très chère et très appréciée. Lady Russell les aimait tous ; mais ce n'était qu'en Anne qu'elle pouvait imaginer que la mère ressuscitait.

Quelques années auparavant, Anne Elliot était une très jolie fille, mais sa floraison avait disparu prématurément ; et comme, même dans sa taille, son père n'avait pas trouvé grand-chose à admirer en elle (tant ses traits délicats et ses yeux sombres et doux étaient totalement

différents des siens), il ne pouvait y avoir rien en eux, maintenant qu'elle était fanée et maigre, qui puisse y ressembler. exciter son estime. Il n'avait jamais eu beaucoup d'espoir, il n'en avait plus maintenant, de lire un jour son nom dans une autre page de son ouvrage préféré. Toute égalité d'alliance devait revenir à Elizabeth, car Mary s'était simplement liée à une vieille famille de campagne respectable et riche en fortune, et avait donc donné tous les honneurs et n'en avait reçu aucun : Elizabeth se marierait convenablement, un jour ou l'autre.

Il arrive quelquefois qu'une femme soit plus belle à vingt-neuf ans qu'elle ne l'était dix ans auparavant ; et, d'une manière générale, s'il n'y a eu ni mauvaise santé ni anxiété, c'est une époque de la vie où presque aucun charme n'est perdu. Il en était de même pour Elizabeth, toujours la même belle Miss Elliot qu'elle avait commencé à être il y a treize ans, et Sir Walter pouvait donc être excusé d'oublier son âge, ou, du moins, être considéré comme seulement à moitié idiot, pour avoir pensé lui et Elizabeth aussi épanouis que jamais, au milieu de l'épave de la beauté de tous les autres ; car il pouvait clairement voir quel âge vieillissaient tous les autres membres de sa famille et ses connaissances. Anne hagarde, Mary grossière, tous les visages du quartier étaient affligés, et l'augmentation rapide de la patte d'oie autour des tempes de Lady Russell lui était depuis longtemps une détresse.

Elizabeth n'égalait pas tout à fait son père en termes de contentement personnel. Treize ans avaient vu sa maîtresse de Kellynch Hall, présider et diriger avec une maîtrise de soi et une décision qui n'auraient jamais pu donner l'impression qu'elle était plus jeune qu'elle ne l'était. Depuis treize ans, elle faisait les honneurs, établissait la loi intérieure à la maison, ouvrait la voie à la chaise et aux quatre, et marchait immédiatement après Lady Russell hors de tous les salons et salles à manger du pays. Treize hivers de gelées tourmentes l'avaient vue ouvrir toutes les boules de crédit que lui offrait un quartier restreint, et treize printemps s'épanouissaient, alors qu'elle voyageait jusqu'à Londres avec son père, pour quelques semaines de jouissance annuelle du grand monde. Elle avait le souvenir de tout cela, elle avait la conscience d'avoir vingt-neuf ans pour lui donner quelques regrets et quelques appréhensions ; elle était pleinement satisfaite d'être toujours aussi belle que jamais, mais elle sentait approcher les années de danger, et aurait été heureuse d'être certaine d'être convenablement sollicitée par le sang de baronnet dans les douze prochains mois. Elle pourrait alors reprendre le livre des livres avec autant de plaisir que dans sa prime jeunesse, mais maintenant elle ne l'aimait plus. Se voir toujours présenter la date de sa propre naissance et ne voir aucun mariage suivre autre que celui d'une plus jeune sœur, faisait de ce livre un mal ; et plus d'une fois, lorsque son père l'avait laissée ouverte sur la table près d'elle, elle l'avait fermé, les yeux détournés, et l'avait repoussé.

Elle avait eu en outre une déception dont ce livre, et surtout l'histoire de sa propre famille, devaient toujours présenter le souvenir. L'héritier présomptif, le jeune William Walter Elliot, Esq., dont les droits avaient été si généreusement soutenus par son père, l'avait déçu.

Dès qu'elle l'avait connu, lorsqu'elle était très jeune fille, elle avait eu l'intention de l'épouser, au cas où elle n'aurait pas de frère, le futur baronnet, et son père avait toujours voulu qu'elle le fasse. Ils ne l'avaient pas connu étant enfant ; mais peu après la mort de lady Elliot, Sir Walter avait cherché à faire connaissance, et bien que ses ouvertures n'aient pas été accueillies avec chaleur, il avait persévéré dans cette recherche, tenant compte du modeste recul de la jeunesse ; et, lors d'une de leurs excursions printanières à Londres, alors qu'Elizabeth était dans sa première floraison, M. Elliot avait été forcé de se présenter.

Il était alors un très jeune homme, tout juste occupé à étudier le droit ; et Elizabeth le trouva extrêmement agréable, et tous les plans en sa faveur furent confirmés. Il a été invité à Kellynch Hall ; on parlait de lui et on l'attendait tout le reste de l'année ; mais il n'est jamais venu. Le printemps suivant, on le revit en ville, trouvé également agréable, de nouveau encouragé, invité et attendu, et encore une fois il ne vint pas ; et la nouvelle suivante fut qu'il était marié. Au lieu de pousser sa fortune dans la ligne tracée pour l'héritier de la maison d'Elliot, il avait acheté l'indépendance en s'unissant à une femme riche de naissance inférieure.

Sir Walter n'en avait pas apprécié. En tant que chef de la maison, il estimait qu'il aurait dû être consulté, surtout après avoir pris si publiquement par la main le jeune homme ; « Car ils ont dû être vus ensemble, observa-t-il, une fois chez Tattersall et deux fois dans le hall de la Chambre des communes. » Sa désapprobation fut exprimée, mais apparemment très peu prise en compte. M. Elliot n'avait tenté aucune excuse et s'était montré peu soucieux d'être plus longtemps remarqué par la famille, car Sir Walter le considérait comme indigne de cela : toute connaissance entre eux avait cessé.

Cette histoire très gênante de M. Elliot était encore, après un intervalle de plusieurs années, ressentie avec colère par Elizabeth, qui avait aimé l'homme pour lui-même, et plus encore parce qu'il était l'héritier de son père, et dont la forte fierté familiale ne pouvait voir qu'en lui, un match approprié pour la fille aînée de Sir Walter Elliot. Il n'y avait pas un baronnet de A à Z que ses sentiments eussent pu si volontiers reconnaître comme égal. Pourtant, il s'était si misérablement conduit que, même si elle portait à ce moment (été 1814) des rubans noirs pour sa femme, elle ne pouvait pas admettre qu'il vaille la peine de penser à nouveau. La honte de son premier mariage, puisqu'il n'y avait aucune raison de supposer qu'elle se perpétuait par une progéniture, aurait peut-être pu être surmontée s'il n'avait pas fait pire ; mais il avait, comme ils en avaient été informés par l'intervention habituelle de bons amis, parlé le plus irrespectueusement de tous, le plus méprisant et le plus méprisant du sang même auquel il appartenait et des honneurs qui lui appartenaient désormais. Cela ne pouvait pas être pardonné.

Tels étaient les sentiments et les sensations d'Elizabeth Elliot ; tels les soins à allier, les agitations à varier, la similitude et l'élégance, la prospérité et le néant de sa scène de vie ; tel était le sentiment de donner de l'intérêt à une résidence longue et sans incident dans un cercle de campagne, pour combler les postes vacants qu'il n'y avait aucune habitude d'utilité à l'étranger, aucun talent ou accomplissement à occuper pour le pays.

Mais maintenant, à celles-ci commençant à s'ajouter une autre occupation et une autre sollicitude d'esprit. Son père était de plus en plus en difficulté à cause de l'argent. Elle savait que lorsqu'il avait pris le Baronetage, c'était pour chasser de ses pensées les lourdes factures de ses commerçants et les allusions importunes de M. Shepherd, son agent. La propriété Kellynch était bonne, mais pas à la hauteur de l'appréhension de l'État que Sir Walter exigeait de son propriétaire. Pendant que Lady Elliot vivait, il y avait eu de la méthode, de la modération et de l'économie qui l'avaient maintenu dans les limites de ses revenus ; mais avec elle était morte toute cette droiture, et depuis lors il l'avait constamment dépassée. Il ne lui avait pas été possible de dépenser moins ; il n'avait rien fait d'autre que ce à quoi Sir Walter Elliot était impérieusement appelé ; mais, si irréprochable qu'il fût, non seulement il s'endettaient terriblement, mais il entendait parler si souvent, qu'il devenait vain d'essayer de le cacher plus longtemps, même partiellement, à sa fille. Il lui en avait donné quelques indices le printemps dernier en ville ; il était allé jusqu'à dire : « Pouvons-nous nous retirer ? Vous vient-il à l'esprit qu'il existe

un article dans lequel nous pourrions renoncer ? » et Elizabeth, pour lui rendre justice, avait, dans la première ardeur de l'inquiétude féminine, réfléchi sérieusement à ce qui pouvait être fait, et avait finalement proposé ces deux branches de l'économie, de supprimer certaines charités inutiles et de s'abstenir de nouveaux meubles. Le salon ; à quoi elle ajouta ensuite l'heureuse pensée de ne pas apporter de cadeau à Anne, comme c'était la coutume annuelle. Mais ces mesures, si bonnes qu'elles fussent en elles-mêmes, étaient insuffisantes par rapport à l'étendue réelle du mal, que Sir Walter se vit obligé de lui avouer peu après. Elizabeth n'avait rien à proposer de plus efficace. Elle se sentait maltraitée et malheureuse, tout comme son père ; et ni l'un ni l'autre n'étaient capables de concevoir un moyen de réduire leurs dépenses sans compromettre leur dignité, ni renoncer à leur confort d'une manière insupportable.

Il n'y avait qu'une petite partie de sa succession dont Sir Walter pouvait disposer ; mais si chaque acre avait été aliénable, cela n'aurait fait aucune différence. Il avait daigné hypothéquer autant qu'il en avait le pouvoir, mais il ne daignerait jamais vendre. Non ; ni ne déshonorerait jamais son nom jusqu'à présent. La succession de Kellynch devait être transmise entière, telle qu'il l'avait reçue.

Leurs deux amis de confiance, M. Shepherd, qui vivait dans le bourg voisin, et Lady Russell, furent appelés pour les conseiller ; et le père et la fille semblaient s'attendre à ce que l'un ou l'autre supprimât quelque chose pour éliminer leurs embarras et réduire leurs dépenses, sans impliquer la perte d'aucune indulgence de goût ou d'orgueil.

CHAPITRE II.

M. Shepherd, un avocat courtis et prudent, qui, quelle que soit son opinion ou son opinion sur Sir Walter, préférerait que quelqu'un d'autre lui suggère des propos désagréables, s'est excusé de donner la moindre allusion et a seulement demandé la permission de recommander une référence implicite. À l'excellent jugement de Lady Russell, dont le bon sens connu lui permettait de se voir conseiller des mesures aussi résolues qu'il entendait les voir finalement adoptées.

Lady Russell était très zélée sur ce sujet et y réfléchit très sérieusement. C'était une femme plutôt saine que vive, et dont les difficultés à prendre une décision dans cette affaire étaient grandes, à cause de l'opposition de deux principes directeurs. Elle était elle-même d'une stricte intégrité, avec un sens délicat de l'honneur ; mais elle était aussi désireuse de sauver les sentiments de Sir Walter, aussi soucieuse du crédit de la famille, aussi aristocratique dans ses idées sur ce qui leur était dû, comme pouvait l'être toute personne sensée et honnête. C'était une femme bienveillante, charitable, bonne et capable de forts attachements, très correcte dans sa conduite, stricte dans ses notions de décorum et avec des manières qui étaient considérées comme un standard de bonne éducation. Elle avait un esprit cultivé et était, en général, rationnelle et cohérente – mais elle avait des préjugés du côté de l'ascendance ; elle valorisait le rang et les conséquences, ce qui la rendait un peu aveugle aux défauts de ceux qui les possédaient. Elle-même veuve d'un chevalier seulement, elle donnait à la dignité de baronnet tout ce qui lui était dû ; et Sir Walter, indépendamment de ses prétentions de vieille connaissance, de voisin attentif, de propriétaire obligé, de mari de sa très chère amie, de père d'Anne et de ses sœurs, avait, en tant qu'était Sir Walter, selon elle, droit à beaucoup de compassion et de considération face aux difficultés actuelles.

Ils doivent se retirer ; cela ne faisait aucun doute. Mais elle tenait vraiment à ce que cela soit fait avec le moins de douleur possible pour lui et Elizabeth. Elle dressait des plans d'économie, elle faisait des calculs précis, et elle faisait ce que personne d'autre n'avait pensé à faire : elle consultait Anne, qui ne semblait jamais considérée par les autres comme s'intéressant à la question. Elle consulta et fut, dans une certaine mesure, influencée par elle pour élaborer le plan de réduction des dépenses qui fut finalement soumis à Sir Walter. Chaque correction d'Anne avait été du côté de l'honnêteté contre l'importance. Elle voulait des mesures plus vigoureuses, une réforme plus complète, un désendettement plus rapide, un ton d'indifférence beaucoup plus élevé pour tout sauf la justice et l'équité.

« Si nous pouvions persuader votre père de faire tout cela, » dit Lady Russell en parcourant son journal, « on pourrait faire beaucoup. S'il adopte ces règlements, dans sept ans, il sera clair ; et j'espère que nous pourrions le convaincre, lui et Elizabeth, que Kellynch Hall a en soi une respectabilité qui ne peut être affectée par ces réductions ; et que la véritable dignité de Sir Walter Elliot sera très loin d'être diminuée aux yeux des gens sensés, en agissant comme un homme de principes. Que fera-t-il, en fait, sinon ce que beaucoup de nos premières familles ont fait ou devraient faire ? Il n'y aura rien de singulier dans son cas ; et c'est la singularité qui fait souvent la pire partie de nos souffrances, comme c'est toujours le cas de notre conduite. J'ai grand espoir de l'emporter. Il faut être sérieux et décidé ; car après tout, celui qui a contracté des dettes doit les payer ; et bien que beaucoup de choses soient dues aux sentiments d'un gentleman et d'un chef de maison, comme votre père, il y a encore plus de choses dues au caractère d'un honnête homme.

C'était le principe sur lequel Anne voulait que son père procède, que ses amis le poussaient. Elle considérait comme un acte de devoir indispensable d'effacer les créances des créanciers avec toute la célérité que pouvaient assurer les retranchements les plus complets, et ne voyait aucune dignité dans tout autre chose. Elle voulait que cela soit prescrit et le considérait comme un devoir. Elle accordait une grande importance à l'influence de Lady Russell ; et quant au degré sévère d'abnégation que sa propre conscience incitait, elle pensait qu'il ne pourrait y avoir guère plus de difficulté à les persuader d'une réforme complète que d'une demi-réforme. Sa connaissance de son père et d'Elizabeth la portait à penser que le sacrifice d'une paire de chevaux ne serait guère moins douloureux que celui des deux, et ainsi de suite, à travers toute la liste des réductions trop douces de Lady Russell.

La manière dont les réquisitions plus rigides d'Anne auraient pu être prises n'a que peu d'importance. Celui de Lady Russell n'eut aucun succès : on ne pouvait pas le supporter, on ne pouvait pas le supporter. « Quoi ! tout le confort de la vie est détruit ! Voyages, Londres, domestiques, chevaux, table, contractions et restrictions partout ! Ne plus vivre avec les décentes même d'un simple gentleman ! Non, il préférera quitter Kellynch Hall sur-le-champ, plutôt que d'y rester dans de telles conditions aussi honteuses.

« Quittez Kellynch Hall. » L'allusion fut immédiatement reprise par M. Shepherd, dont l'intérêt était lié à la réalité du licenciement de Sir Walter, et qui était parfaitement persuadé que rien ne se ferait sans un changement de résidence. « Puisque l'idée avait été lancée du côté même qui devait dicter la décision, il n'avait aucun scrupule, dit-il, à avouer que son jugement était entièrement de ce côté. Il ne lui semblait pas que Sir Walter puisse modifier sensiblement son style de vie dans une maison qui avait à soutenir un tel caractère d'hospitalité et une telle dignité ancienne. En tout autre endroit, Sir Walter pourrait juger par lui-même ; et serait considéré comme régulant les modes de vie de la manière qu'il pourrait choisir de modeler son foyer.

Sir Walter quitterait Kellynch Hall ; et après quelques jours encore de doute et d'indécision, la grande question de savoir où il devait aller fut réglée, et les premiers contours de ce changement important se dessinèrent.

Il y avait trois alternatives : Londres, Bath ou une autre maison à la campagne. Tous les souhaits d'Anne étaient pour ce dernier. Une petite maison dans leur propre quartier, où ils pourraient encore avoir la compagnie de Lady Russell, était toujours près de Mary et

avoir encore le plaisir de voir parfois les pelouses et les bosquets de Kellynch, était l'objet de son ambition. Mais le sort habituel d'Anne l'attendait, c'est-à-dire qu'elle se fixait sur quelque chose de très opposé à son inclination. Elle n'aimait pas Bath et ne pensait pas que cela lui convenait ; et Bath devait être sa maison.

Sir Walter avait d'abord pensé davantage à Londres ; mais M. Shepherd sentait qu'on ne pouvait pas lui faire confiance à Londres, et il avait été assez habile pour l'en dissuader et faire préférer Bath. C'était un endroit beaucoup plus sûr pour un gentleman dans sa situation difficile : il pouvait y être important à relativement peu de frais. Deux avantages matériels de Bath sur Londres avaient bien sûr pris tout leur poids : sa distance plus commode de Kellynch, seulement cinquante milles, et le fait que Lady Russell y passait une partie de chaque hiver ; et à la très grande satisfaction de Lady Russell, dont les premières vues sur le changement projeté avaient été pour Bath, Sir Walter et Elizabeth furent amenés à croire qu'ils ne perdraient ni importance ni plaisir en s'installant là.

Lady Russell se sentit obligée de s'opposer aux souhaits connus de sa chère Anne. Ce serait trop demander à Sir Walter de descendre dans une petite maison de son propre quartier. Anne elle-même en aurait ressenti les mortifications plus qu'elle ne l'avait prévu, et aux yeux de Sir Walter, elles devaient être terribles. Et en ce qui concerne l'aversion d'Anne pour Bath, elle la considérait comme un préjugé et une erreur provenant, premièrement, du fait qu'elle y avait passé trois ans à l'école, après la mort de sa mère ; et deuxièmement, parce qu'elle n'était pas de très bonne humeur le seul hiver qu'elle y avait ensuite passé avec elle-même.

En bref, Lady Russell aimait Bath et était disposée à penser que cela devait convenir à tous ; et quant à la santé de sa jeune amie, en passant tous les mois chauds avec elle à Kellynch Lodge, tout danger serait évité ; et c'était en fait un changement qui devait faire du bien à la fois à la santé et au moral. Anne avait été trop peu éloignée de chez elle, trop peu vue. Son moral n'était pas très bon. Une société plus grande les améliorerait. Elle voulait qu'elle soit plus connue.

Le caractère indésirable de toute autre maison dans le même quartier pour Sir Walter était certainement renforcé par une partie, et une partie très matérielle du projet, qui avait été heureusement greffée au début. Il ne devait pas seulement quitter sa maison, mais la voir entre les mains d'autrui ; une épreuve de courage que des têtes plus fortes que celles de Sir Walter ont trouvé trop. Kellynch Hall devait être loué. Mais c'était un secret profond, à ne pas divulguer au-delà de leur propre cercle.

Sir Walter n'aurait pas pu supporter la dégradation d'être connu pour avoir conçu sa maison. M. Shepherd avait déjà mentionné le mot « publicité », mais n'avait plus jamais osé l'aborder. Sir Walter a rejeté l'idée qu'elle soit proposée de quelque manière que ce soit ; il a interdit que la moindre allusion à une telle intention soit laissée entendre ; et ce n'était que dans l'hypothèse où il serait spontanément sollicité par quelque candidat des plus irréprochables, selon ses propres conditions et comme une grande faveur, qu'il l'accepterait.

Comme les raisons d'approuver ce que nous aimons viennent vite ! Lady Russell en avait une autre excellente sous la main, pour être extrêmement heureuse que Sir Walter et sa famille quittent le pays. Elizabeth avait nous depuis peu une intimité qu'elle souhaitait voir interrompue. C'était avec la fille de M. Shepherd, qui était revenue, après un mariage peu prospère, dans la maison de son père, avec le fardeau supplémentaire de deux enfants. C'était une jeune femme intelligente, qui connaissait l'art de plaire – l'art de plaire, du moins, à Kellynch Hall ; et qui s'était rendue si acceptable à Mme Elliot qu'elle y avait déjà séjourné plus d'une fois, malgré tout ce que Lady Russell, qui pensait qu'il s'agissait d'une amitié tout à fait déplacée, pouvait faire preuve de prudence et de réserve.

Lady Russell, en effet, n'avait pratiquement aucune influence sur Elizabeth et semblait l'aimer, plutôt parce qu'elle voulait l'aimer que parce qu'Elizabeth le méritait. Elle n'avait jamais reçu d'elle qu'une attention extérieure, rien d'autre que des observations de complaisance ; elle n'avait jamais réussi sur aucun des points qu'elle voulait faire valoir, contre toute inclination antérieure. Elle avait essayé à plusieurs reprises très sérieusement d'inclure Anne dans la visite à Londres, raisonnablement ouverte à toute l'injustice et à tout le discrédit des arrangements égoïstes qui l'excluaient, et à de nombreuses reprises, elle s'était efforcée de donner à Elizabeth l'avantage de son propre jugement et son expérience ; mais toujours en vain : Elizabeth suivrait son propre chemin ; et jamais elle ne l'avait poursuivi dans une opposition plus résolue à Lady Russell que dans cette sélection de Mme Clay ; se détournant de la société d'une sœur si méritante, pour accorder son affection et sa confiance à celle qui n'aurait dû être pour elle que l'objet d'une civilité lointaine.

De par sa situation, Mme Clay était, aux yeux de Lady Russell, une personne très inégale, et, dans son caractère, elle croyait une compagne très dangereuse ; et un déménagement qui laisserait Mme Clay derrière elle et mettrait à la portée de Mme Elliot un choix d'amis plus convenables était donc un objet de première importance.

CHAPITRE III.

« Je dois prendre congé pour faire observer, Sir Walter, » dit un matin M. Shepherd à Kellynch Hall, en déposant le journal, « que la situation actuelle est tout à fait en notre faveur. Cette paix forcera tous nos riches officiers de marine à débarquer. Ils voudront tous un foyer. Cela ne pourrait pas être un meilleur moment, Sir Walter, pour avoir le choix des locataires, des locataires très responsables. De nombreuses nobles fortunes ont été constituées pendant la guerre. Si un riche amiral venait à nous gêner, Sir Walter...

« Ce serait un homme très chanceux, Shepherd, » répondit Sir Walter ; « c'est tout ce que j'ai à remarquer. En effet, Kellynch Hall serait pour lui un prix ; c'est plutôt le plus grand prix de tous, même s'il en a déjà remporté un si grand nombre auparavant ; hé, Berger ? M. Shepherd rit, comme il le savait, de cette plaisanterie, puis il ajouta :

« Je présume observer, Sir Walter, qu'en matière d'affaires, il est agréable de traiter avec des messieurs de la marine. J'ai eu une petite connaissance de leurs méthodes de faire des affaires ; et je suis libre d'avouer qu'ils ont des idées très libérales et qu'ils sont aussi susceptibles de faire des locataires désirables que n'importe quel groupe de personnes que l'on pourrait rencontrer. Par conséquent, Sir Walter, ce que je voudrais suggérer, c'est que si, à la suite de rumeurs se répandant sur votre intention ; et ce qui doit être considéré comme une chose possible, parce que nous savons combien il est difficile de soustraire les actions et les desseins d'une partie du monde à l'attention et à la curiosité de l'autre ; la conséquence a son impôt ; Moi, John Shepherd, je pourrais cacher toutes les affaires de famille que je choiserais, car personne ne penserait que ça vaut la peine de m'observer ; mais Sir Walter Elliot a sur lui des yeux auxquels il peut être très difficile d'échapper ; et c'est pourquoi j'ose dire que cela ne me surprendrait pas beaucoup si, malgré toute notre prudence, quelque rumeur de la vérité se répandait ; Dans cette hypothèse, comme j'allais le faire observer, puisque les candidatures suivront sans aucun doute, je pense que l'une de nos riches commandants de marine mérite particulièrement d'être prise en compte ; et je vous demande la permission d'ajouter que deux heures m'amèneront à tout moment, pour vous épargner la peine de répondre.

Sir Walter hocha seulement la tête. Mais peu après, se levant et faisant les cent pas dans la pièce, il observa sarcastiquement :

« Il y en a peu parmi les messieurs de la marine, j'imagine, qui ne seraient pas surpris de se retrouver dans une maison de cette description. »

« Ils regarderaient autour d'eux, sans aucun doute, et béniraient leur bonne fortune », dit Mme Clay, car Mme Clay était présente : son père l'avait conduite en voiture, rien n'étant plus utile à la santé de Mme Clay qu'un trajet jusqu'à Kellynch : mais je suis tout à fait d'accord avec mon père lorsqu'il pense qu'un marin pourrait être un locataire très désirable. J'ai beaucoup connu le métier ; et outre leur libéralité, ils sont si soignés et si prudents dans toutes leurs manières ! Ces précieuses photos, Sir Walter, si vous choisissez de les laisser, seraient parfaitement en sécurité. Tout dans et autour de la maison serait pris en charge avec beaucoup de soin ! Les jardins et les arbustes seraient entretenus dans un état presque aussi élevé qu'ils le sont actuellement. Vous n'avez pas à craindre, Miss Elliot, que vos propres jardins de fleurs soient négligés.

« Quant à tout cela, » répondit froidement Sir Walter, « en supposant que je sois incité à louer ma maison, je n'ai en aucun cas pris une décision quant aux privilèges qui y seraient annexés. Je ne suis pas particulièrement disposé à favoriser un locataire. Le parc lui serait évidemment ouvert, et peu d'officiers de marine, ou d'hommes de quelque autre nature, auraient pu disposer d'une telle portée ; mais quelles restrictions je pourrais imposer à l'usage des terrains de plaisance, c'est une autre chose. Je n'aime pas l'idée que mes arbustes soient toujours accessibles ; et je recommanderais à Miss Elliot d'être sur ses gardes en ce qui concerne son jardin de fleurs. Je suis très peu disposé à accorder à un locataire de Kellynch Hall une faveur extraordinaire, je vous l'assure, qu'il soit marin ou soldat.

Après une courte pause, M. Shepherd prétendit dire :

« Dans tous ces cas, il y a des usages établis qui rendent tout simple et clair entre propriétaire et locataire. Votre intérêt, Sir Walter, est entre de bonnes mains. Comptez sur moi pour veiller à ce qu'un locataire n'ait plus que ses justes droits. Je me permets de laisser entendre que Sir Walter Elliot ne peut pas être à moitié aussi jaloux des siens que John Shepherd le sera pour lui.

Ici, Anne a parlé :

« La marine, je pense, qui a tant fait pour nous, a au moins un droit égal à celui de tout autre groupe d'hommes, pour tout le confort et tous les privilèges que n'importe quelle maison peut offrir. Les marins travaillent assez dur pour leur confort, nous devons tous le permettre.

« Très vrai, très vrai. Ce que dit Miss Anne est très vrai », fut la réplique de M. Shepherd, et « Oh ! certainement », était celle de sa fille ; mais la remarque de Sir Walter fut, peu après :

"Le métier a son utilité, mais je serais désolé de voir un de mes amis en faire partie."

"En effet !" fut la réponse, et avec un air surpris.

"Oui ; cela m'offense sur deux points ; J'ai deux raisons sérieuses de m'y opposer. Premièrement, comme étant le moyen d'amener des personnes de naissance obscure à une distinction indue et d'élever les hommes à des honneurs dont leurs pères et grands-pères n'avaient jamais rêvé ; et deuxièmement, car cela détruit la jeunesse et la vigueur d'un homme de la manière la plus horrible ; un marin vieillit plus tôt que tout autre homme. Je l'ai observé toute ma vie. Un homme court plus de risques dans la marine d'être insulté par l'ascension de celui dont le père aurait pu dédaigner de parler, et de devenir lui-même prématurément un objet de dégoût, que dans n'importe quel autre secteur. Un jour du printemps dernier, en ville, j'étais en compagnie de deux hommes, exemples frappants de ce dont je parle ; Lord St Ives, dont nous savons tous que le père était vicaire de campagne, sans pain à manger ; Je devais céder la place à lord St Ives et à un certain amiral Baldwin, le personnage le plus déplorable qu'on puisse imaginer ; son visage couleur d'acajou, rugueux et rude au dernier degré ; toutes les rides et ridules, neuf cheveux gris d'un côté et rien d'autre qu'une noisette de poudre sur le dessus. « Au nom du ciel, quel est ce vieux bonhomme ? dis-je à un de mes amis qui se tenait à proximité (Sir Basil Morley). 'Vieux bonhomme' s'écria Sir Basil, c'est l'amiral Baldwin. Selon vous, quel âge a-t-il ? » Soixante, dis-je, ou peut-être soixante-deux. « Quarante », répondit Sir Basil, « quarante et pas plus. Imaginez-vous mon étonnement ; Je n'oublierais pas facilement l'amiral Baldwin. Je n'ai jamais vu un exemple aussi misérable de ce que peut faire une vie de marin ; mais dans une certaine mesure, je sais que c'est la même chose pour eux tous : ils sont tous bousculés et exposés à tous les climats et à tous les temps, jusqu'à ce qu'ils ne soient plus dignes d'être vus. C'est dommage qu'ils ne soient pas frappés à la tête tout de suite, avant d'avoir atteint l'âge de l'amiral Baldwin.

« Non, Sir Walter, » s'écria Mme Clay, « c'est vraiment grave. Ayez un peu de pitié pour les pauvres. Nous ne sommes pas tous né pour être beaux. La mer n'est certainement pas un embellisseur ; les marins vieillissent tôt ; Je l'ai observé ; ils perdent bientôt l'apparence de la jeunesse. Mais alors, n'en est-il pas de même pour bien d'autres professions, peut-être pour la plupart ? Les soldats, en service actif, ne sont pas du tout mieux lotis ; et même dans les professions les plus tranquilles, il y a un labeur et un travail de l'esprit, sinon du corps, qui abandonnent rarement l'apparence d'un homme à l'effet naturel du temps. L'avocat avance péniblement, assez soucieux ; le médecin est debout à toute heure et voyage par tous les temps ; et même le clergé... » Elle s'arrêta un instant pour réfléchir à ce qui pourrait faire pour le clergé ; - « et même le ecclésiastique, vous savez, est obligé d'entrer dans des pièces infectées, d'exposer sa santé et de s'exposer à tous les dommages d'une atmosphère empoisonnée. En effet, comme j'en suis convaincu depuis longtemps, si toute profession est à son tour nécessaire et honorable, ce n'est que le sort de ceux qui ne sont obligés d'en suivre aucune, qui peuvent vivre d'une manière régulière, à la campagne, en choisissant leur leurs propres heures, poursuivant leurs propres activités et vivant sur leur propre propriété, sans le tourment d'essayer d'en obtenir plus ; c'est seulement à eux, dis-je, de conserver au maximum les bienfaits de la santé et d'une belle apparence ; je ne connais aucun autre groupe d'hommes qui ne perdent quelque chose de leur personnalité lorsqu'ils cessent d'être très jeunes.

Il semblait que M. Shepherd, dans ce souci de témoinner de la bonne volonté de Sir Walter envers un officier de marine comme locataire, avait été doué de prévoyance ; car la toute première candidature pour la maison émanait d'un amiral Croft, avec qui il se retrouva peu après en compagnie en assistant aux trimestres de sessions à Taunton ; et en effet, il avait reçu une allusion à l'amiral d'un correspondant londonien. D'après le rapport qu'il s'est empressé de faire à Kellynch, l'amiral Croft était originaire du Somersetshire, qui avait acquis une très belle fortune, souhaitait s'établir dans son propre pays et était descendu à Taunton pour examiner quelques annonces, des endroits dans ce voisinage immédiat, qui pourtant ne lui convenaient pas ; qu'en entendant accidentellement - (c'était exactement comme il l'avait prédit, observa M. Shepherd, les inquiétudes de Sir Walter ne pouvaient pas être gardées secrètes) - en entendant accidentellement la possibilité que Kellynch Hall soit loué, et en comprenant son lien (de M. Shepherd) avec le propriétaire, il s'était présenté auprès de lui pour faire des recherches particulières, et avait, au cours d'une assez longue conférence, exprimé un

penchant pour les lieux aussi fort que pouvait l'éprouver un homme qui ne le connaissait que par description ; et il a donné à M. Shepherd, dans son récit explicite de lui-même, toutes les preuves qu'il était un locataire des plus responsables et éligibles.

« Et qui est l'amiral Croft ? » » était la froide enquête suspecte de Sir Walter.

M. Shepherd répondit qu'il appartenait à une famille de gentleman et mentionna un endroit ; et Anne, après la petite pause qui suivit, ajouta :

« C'est un contre-amiral des Blancs. Il a participé à l'action de Trafalgar et est depuis lors aux Indes orientales ; il y a été en poste, je crois, plusieurs années.

"Alors je considère comme acquis", observa Sir Walter, "que son visage est à peu près aussi orange que les poignets et les capes de ma livrée."

M. Shepherd s'empressa de lui assurer que l'amiral Croft était un homme très sain, chaleureux, de belle apparence, un peu vieilli, certes, mais pas beaucoup, et tout à fait un gentleman dans toutes ses idées et son comportement ; peu susceptible de faire la moindre difficulté concernant les conditions, il voulait seulement une maison confortable et y entrer le plus tôt possible ; il savait qu'il devait payer pour sa commodité ; il savait quel loyer pouvait rapporter une maison toute meublée de cette importance ; Cela n'aurait pas dû être surpris si Sir Walter en avait demandé davantage ; s'était renseigné sur le manoir ; serait certainement heureux de la députation, mais n'y ferait pas grand cas ; il a dit qu'il sortait parfois une arme à feu, mais qu'il ne tuait jamais ; tout à fait un gentleman.

M. Shepherd a été éloquent sur le sujet ; soulignant toutes les circonstances de la famille de l'amiral, qui le rendait particulièrement désirable en tant que locataire. C'était un homme marié et sans enfants ; l'état même à souhaiter. Une maison n'était jamais bien entretenue, observait M. Shepherd, sans une dame : il ne savait pas si les meubles ne risquaient pas de souffrir autant là où il n'y avait pas de dame que là où il y avait beaucoup d'enfants. Une dame, sans famille, était la meilleure conservatrice de meubles du monde. Il avait vu Mme Croft aussi ; elle était à Taunton avec l'amiral, et avait été présente presque tout le temps qu'ils parlaient de cette affaire.

« Et elle semblait être une dame très bien portée, distinguée et astucieuse, » continua-t-il ; « Il posait plus de questions sur la maison, les conditions et les impôts que l'amiral lui-même, et semblait plus au courant des affaires ; et de plus, Sir Walter, j'ai découvert qu'elle n'était pas tout à fait étrangère à ce pays, pas plus que son mari ; c'est-à-dire qu'elle est la sœur d'un gentleman qui a vécu autrefois parmi nous ; elle me l'a dit elle-même : sœur du gentleman qui vivait il y a quelques années à Monkford. Bénissez-moi quel était son nom ? En ce moment, je ne me souviens pas de son nom, même si je l'ai entendu si récemment. Pénélope, ma chère, pouvez-vous m'aider à trouver le nom du monsieur qui vivait à Monkford : le frère de Mme Croft ?

Mais Mme Clay parlait si vivement avec Miss Elliot qu'elle n'entendit pas l'appel.

« Je n'ai aucune idée de qui vous pouvez parler, Berger ; Je ne me souviens d'aucun gentleman résidant à Monkford depuis l'époque du vieux gouverneur Trent.

"Bénissez-moi ! comme c'est très étrange ! J'oublierai bientôt mon propre nom, je suppose. Un nom que je connais si bien ; connaissais si bien le monsieur de vue ; je l'ai vu cent fois ; est venu me consulter une fois, je me souviens, à propos d'une intrusion d'un de ses voisins ; un fermier pénétrant par effraction dans son verger ; mur démolit ; pommes volées ; pris dans le fait ; et ensuite, contrairement à mon jugement, je me suis soumis à un compromis à l'amiable. C'est vraiment très étrange ! »

Après avoir attendu encore un moment—

"Vous voulez dire M. Wentworth, je suppose?" dit Anne.

M. Shepherd était tout à fait reconnaissant.

« Wentworth était le nom même ! M. Wentworth était l'homme idéal. Il a été curé de Monkford, vous savez, Sir Walter, il y a quelque temps, pendant deux ou trois ans. J'y suis arrivé vers l'an -5, je suppose. Vous vous souvenez de lui, j'en suis sûr.

« Wentworth ? Oh ! oui, M. Wentworth, le vicaire de Monkford. Vous m'avez induit en erreur par le terme gentleman. Je pensais que vous parliez d'un homme possédant des biens : M. Wentworth n'était personne, je m'en souviens ; assez déconnecté ; rien à voir avec la famille Strafford. On se demande comment les noms de beaucoup de nos nobles deviennent si courants.

Comme M. Shepherd s'aperçut que cette relation des Croft ne leur rendait aucun service auprès de Sir Walter, il n'en parla plus ; revenant, avec tout son zèle, s'attarder sur les circonstances plus incontestablement en leur faveur ; leur âge, leur nombre et leur fortune ; la haute idée qu'ils s'étaient faite de Kellynch Hall, et l'extrême sollicitude quant à l'avantage de le louer ; donnant l'impression qu'ils n'accordaient rien d'autre que le bonheur d'être les locataires de Sir Walter Elliot : on aurait certainement pu supposer un goût extraordinaire dans le secret de l'estimation par Sir Walter des cotisations d'un locataire.

Cela réussit cependant ; et bien que Sir Walter doive toujours regarder d'un mauvais œil quiconque avait l'intention d'habiter cette maison, et les considérer infiniment trop bien lotis pour pouvoir la louer aux conditions les plus élevées, il fut persuadé d'autoriser M. Shepherd à poursuivre le traité. et l'autorisant à attendre l'amiral Croft, qui restait toujours à Taunton, et à fixer un jour pour que la maison soit vue.

Sir Walter n'était pas très sage ; mais il avait néanmoins assez d'expérience du monde pour sentir qu'un locataire plus irrécusable, dans tous les points essentiels, que l'amiral Croft prétendait l'être, pouvait difficilement offrir. Jusqu'où allait sa compréhension ; et sa vanité apportait un peu d'apaisement supplémentaire, dans la situation de l'amiral, qui était juste assez élevée, et pas trop élevée. « J'ai loué ma maison à l'amiral Croft » sonnerait extrêmement bien ; bien mieux qu'à n'importe quel simple M... ; un M. (sauf peut-être une demi-douzaine dans le pays) a toujours besoin d'une note d'explication. Un amiral parle de sa propre conséquence et, en même temps, ne peut jamais faire paraître un baronnet petit. Dans toutes leurs relations et relations, Sir Walter Elliot doit toujours avoir la préséance. Rien ne pouvait être fait sans une référence à Elizabeth : mais son inclination devenait si forte pour un déménagement, qu'elle était heureuse de le faire arranger et expédier par un locataire à portée de main ; et elle ne prononça pas un mot pour suspendre sa décision. M. Shepherd avait tout pouvoir pour agir ; et à peine cette fin fut-elle atteinte, qu'Anne, qui avait été une auditrice très attentive à tout cela, quitta la pièce pour chercher le réconfort de l'air frais pour ses joues rouges ; Et tandis qu'elle marchait le long d'un bosquet préféré, elle dit avec un doux soupir : « Encore quelques mois, et peut-être qu'il se promènera ici.

CHAPITRE IV.

Il n'était pas M. Wentworth, l'ancien vicaire de Monkford, malgré les apparences suspectes, mais un capitaine Frederick Wentworth, son frère, nommé commandant à la suite de l'action au large de Saint-Domingue, et non immédiatement employé, était venu dans le

Somersetshire, à l'été 1806; et n'ayant aucun parent vivant, il trouva un foyer pour six mois à Monkford. C'était, à cette époque, un jeune homme remarquablement beau, doté de beaucoup d'intelligence, d'esprit et de génie; et Anne une fille extrêmement jolie, avec de la douceur, de la pudeur, du goût et du sentiment. La moitié de la somme d'attirance, de part et d'autre, aurait pu suffire, car il n'avait rien à faire et elle n'avait presque personne à aimer; mais la rencontre de recommandations aussi somptueuses ne pouvait échouer. Ils se sont peu à peu connus, et lorsqu'ils se sont connus, ils se sont rapidement et profondément amoureux. Il serait difficile de dire qui a vu chez l'autre la plus haute perfection, ou lequel a été le plus heureux; elle, en recevant ses déclarations et ses propositions, ou lui en les faisant accepter.

Sensuivit une courte période de félicité exquise, mais courte. Des problèmes surgirent bientôt. Sir Walter, lorsqu'on l'a contacté, sans réellement refuser son consentement, ni dire qu'il ne devrait jamais l'être, a donné à cela tout le négatif d'un grand étonnement, d'une grande froideur, d'un grand silence et d'une résolution déclarée de ne rien faire pour sa fille. Il pensait que c'était une alliance très dégradante; et Lady Russell, quoique avec un orgueil plus tempéré et plus pardonnable, la reçut comme une situation des plus malheureuses.

Anne Elliot, avec toutes ses prétentions de naissance, de beauté et d'esprit, à se jeter à dix-neuf ans; s'impliquer à dix-neuf ans dans un engagement avec un jeune homme, qui n'avait que lui-même à le recommander, et aucun espoir d'atteindre la richesse, mais dans les chances d'une profession des plus incertaines, et aucune connexion pour assurer même son ascension ultérieure dans la profession... ce serait en effet un rejet, auquel elle regretterait d'y penser! Anne Elliot, si jeune; connu de si peu de gens, pour être enlevé par un étranger sans alliance ni fortune; ou plutôt plongé par lui dans un état de dépendance des plus épuisants, anxieux et meurtriers pour la jeunesse! Il ne faut pas que cela soit empêché par une juste intervention de l'amitié, des représentations de la part de quelqu'un qui a presque l'amour et les droits d'une mère.

Le capitaine Wentworth n'avait aucune fortune. Il avait eu de la chance dans son métier; mais dépenser librement, ce qui était venu gratuitement, n'avait rien apporté. Mais il était sûr qu'il serait bientôt riche: plein de vie et d'ardeur, il savait qu'il aurait bientôt un navire, et bientôt une gare qui le mènerait à tout ce qu'il désirait. Il avait toujours eu de la chance; il savait qu'il devrait être si calme.

Une telle confiance, puissante par sa propre chaleur et envoûtante par l'esprit qui l'exprimait souvent, devait suffire à Anne; mais Lady Russell voyait les choses très différemment. Son tempérament sanguin et son intempéridé d'esprit ont eu des effets très différents sur elle. Elle n'y voyait qu'une aggravation du mal. Cela n'a fait qu'ajouter un caractère dangereux à lui-même. Il était brillant, il était têtu. Lady Russell avait peu de goût pour l'esprit, et tout ce qui approchait de l'imprudence était une horreur. Elle a désapprouvé la connexion sous tous les angles.

Une telle opposition, telle que ces sentiments produisaient, était plus que ce qu'Anne pouvait combattre. Aussi jeune et douce qu'elle fût, il aurait peut-être été possible de résister à la mauvaise volonté de son père, même si elle n'était pas adoucie par une parole ou un regard aimable de la part de sa sœur; mais Lady Russell, qu'elle avait toujours aimée et sur laquelle elle avait compté, ne pouvait, avec une telle fermeté d'opinion et une telle tendresse de manières, la conseiller continuellement en vain. Elle était persuadée de considérer ces fiançailles comme une mauvaise chose: indiscrète, inappropriée, difficilement capable de réussir et ne le méritant pas. Mais ce n'est pas par simple prudence égoïste qu'elle a agi en y mettant un terme. Si elle ne s'était pas imaginée consulter son bien, plus encore que le sien, elle n'aurait guère pu y renoncer. La conviction d'être prudente et de renoncer à soi-même, principalement pour son avantage, était sa principale consolation, dans la misère d'une séparation, d'une séparation définitive; et toutes les consolations étaient nécessaires, car elle devait affronter toute la douleur supplémentaire des opinions, de son côté, totalement peu convaincues et inflexibles, et du sentiment qu'il se sentait mal utilisé par un abandon si forcé. Il avait donc quitté le pays.

Quelques mois avaient vu le début et la fin de leur connaissance; mais ce n'est qu'au bout de quelques mois que la part de souffrance d'Anne a pris fin. Son attachement et ses regrets avaient, pendant longtemps, obscurci toute jouissance de la jeunesse, et une perte précoce de l'épanouissement et du moral en avait été l'effet durable.

Plus de sept ans s'étaient écoulés depuis que cette petite histoire de triste intérêt avait pris fin; et le temps s'était beaucoup adouci, peut-être presque tout l'attachement particulier qu'il lui portait, mais elle avait été trop dépendante du temps seul; aucune aide n'avait été apportée pour un changement de lieu (sauf lors d'une visite à Bath peu après la rupture), ni pour une nouveauté ou un élargissement de la société. Personne n'était jamais venu dans le cercle de Kellynch qui puisse supporter une comparaison avec Frederick Wentworth, tel qu'il se tenait dans sa mémoire. Aucun second attachement, le seul remède tout à fait naturel, heureux et suffisant, à son époque de vie, n'avait été possible à cause du ton aimable de son esprit, de la rigueur de son goût, dans les petites limites de la société qui les entourait. Elle avait été priée, vers vingt-deux ans, de changer de nom, par le jeune homme, qui, peu de temps après, trouva un esprit plus disposé chez sa sœur cadette; et Lady Russell avait déploré son refus; car Charles Musgrove était le fils aîné d'un homme dont la propriété foncière et l'importance générale étaient au second rang dans ce pays, après celles de sir Walter, et dont le caractère et l'apparence étaient bons; et même si Lady Russell aurait pu demander quelque chose de plus, alors qu'Anne avait dix-neuf ans, elle se serait réjouie de la voir à vingt-deux ans si respectablement éloignée des partialités et de l'injustice de la maison de son père, et installée si définitivement près d'elle. Mais dans ce cas, Anne n'avait rien laissé pour conseil à faire; et bien que Lady Russell, toujours aussi satisfaite de sa propre discrétion, n'ait jamais souhaité que le passé soit annulé, elle commençait maintenant à éprouver une anxiété qui frise le désespoir à l'idée qu'Anne soit tentée, par un homme talentueux et indépendant, d'entrer dans un état pour lequel elle la considérait comme particulièrement adaptée par ses affections chaleureuses et ses habitudes domestiques.

Ils ne connaissaient pas l'opinion de l'autre, ni sa constance, ni son changement, sur le seul point principal de la conduite d'Anne, car ce sujet n'était jamais évoqué; mais Anne, à vingt-sept ans, pensait très différemment de ce qu'on lui avait fait penser à dix-neuf ans. Elle ne blâmait pas Lady Russell, elle ne se blâmait pas d'avoir été guidée par elle; mais elle sentait que si un jeune homme, dans des circonstances semblables, lui demandait conseil, il ne recevrait jamais une misère aussi immédiate et un bien futur aussi incertain. Elle était persuadée que, malgré tous les inconvénients de la désapprobation à la maison, et toutes les inquiétudes qui accompagnaient sa profession, toutes leurs craintes, retards et déceptions probables, elle aurait dû être une femme plus heureuse en respectant ses fiançailles qu'elle ne l'avait été en sacrifiant ses fiançailles; et cela, elle le croyait pleinement, aurait eu la part habituelle, et même plus que la part habituelle de toutes ces sollicitudes et suspense, sans égard aux résultats réels de leur cas, qui, en l'occurrence, leur auraient conféré une prospérité plus précoce que celle des autres. pourrait être raisonnablement calculé. Toutes ses attentes optimistes, toutes sa

confiance avaient été justifiées. Son génie et son ardeur semblaient prévoir et commander sa voie prospère. Très peu de temps après la fin de leurs fiançailles, il avait trouvé un emploi : et tout ce qu'il lui avait dit de suivre avait eu lieu. Il s'était distingué et avait gravi de bonne heure un échelon supérieur, et devait maintenant, par des captures successives, avoir fait une belle fortune. Elle n'avait pour autorité que des listes de la marine et des journaux, mais elle ne pouvait douter qu'il soit riche ; et, en faveur de sa constance, elle n'avait aucune raison de le croire marié.

Comme Anne Elliot aurait pu être éloquent ! combien ses vœux, au moins, étaient éloquents du côté d'un attachement chaleureux précoce et d'une confiance joyeuse dans l'avenir, contre cette prudence trop inquiète qui semble insulter l'effort et se méfier de la Providence ! Elle avait été contrainte à la prudence dans sa jeunesse, elle a appris le romantisme en vieillissant : la suite naturelle d'un début contre nature.

Avec toutes ces circonstances, souvenirs et sentiments, elle ne pouvait pas entendre que la sœur du capitaine Wentworth vivrait probablement à Kellynch sans un réveil de ses anciennes douleurs ; et bien des promenades et bien des soupirs furent nécessaires pour dissiper l'agitation de cette idée. Elle se disait souvent que c'était de la folie, avant de pouvoir suffisamment endurcir ses nerfs pour sentir que les discussions continues sur les Croft et leurs affaires ne faisaient aucun mal. Elle était cependant aidée par cette indifférence parfaite et cette inconscience apparente, parmi les trois seuls de ses propres amis dans le secret du passé, qui semblaient presque nier tout souvenir de celui-ci. Elle pouvait rendre justice à la supériorité des motifs de lady Russell sur ceux de son père et d'Elizabeth ; elle pouvait honorer tous les meilleurs sentiments de son calme ; mais l'air général d'oubli parmi eux était très important, peu importe ce qui en résultait ; et dans le cas où l'amiral Croft prendrait réellement Kellynch Hall, elle se réjouirait de nouveau de la conviction qui lui avait toujours été la plus reconnaissante, que le passé n'était connu que de ces trois seulement parmi ses relations, par lesquels aucune syllabe, croyait-elle, ne pourrait jamais être chuchotée, et dans la confiance que parmi les siens, le seul frère avec lequel il résidait, avait reçu des informations sur leurs fiançailles de courte durée. Ce frère avait été éloigné du pays depuis longtemps et, étant un homme sensé et, de plus, célibataire à l'époque, elle avait une profonde dépendance à ce qu'aucune créature humaine n'en ait entendu parler de lui.

La sœur, Mme Croft, avait alors quitté l'Angleterre pour accompagner son mari dans une station étrangère, et sa propre sœur, Mary, était à l'école pendant que tout cela se passait ; et jamais admis par l'orgueil des uns et la délicatesse des autres, à la moindre connaissance ensuite.

Grâce à ces soutiens, elle espérait que la connaissance entre elle et les Croft, qui, avec Lady Russell, résidaient toujours à Kellynch, et Mary fixées à seulement trois milles de là, devait être anticipée et ne nécessiterait pas de gêne particulière.

CHAPITRE V.

Le matin fixé pour la visite de l'amiral et de Mme Croft à Kellynch Hall, Anne trouva tout naturel de faire sa promenade presque quotidienne jusqu'à Lady Russell et de rester à l'écart jusqu'à ce que tout soit fini ; alors qu'elle trouvait tout naturel de regretter d'avoir manqué l'occasion de les voir.

Cette réunion des deux partis fut très satisfaisante et décida d'un seul coup toute l'affaire. Chaque dame était préalablement disposée à un accord, et ne voyait donc chez l'autre que de bonnes manières ; et en ce qui concerne ces messieurs, il y avait une telle bonne humeur, une telle libéralité si ouverte et si confiante de la part de l'amiral, qu'elles ne pouvaient qu'influencer Sir Walter, qui avait en outre été flatté de se comporter de la meilleure manière et la plus raffinée par le comportement de M. Shepherd. L'assurance qu'il était connu, par rapport, à l'amiral, comme un modèle de bonne éducation.

La maison, le terrain et le mobilier furent approuvés, les Crofts furent approuvés, les conditions, les temps, tout et tout le monde étaient corrects ; et les commis de M. Shepherd se mirent au travail, sans qu'il y ait eu une seule difficulté préalable à modifier de tout ce que « cet acte de fiducie montre ».

Sir Walter, sans hésitation, déclara que l'amiral était le plus beau marin qu'il ait jamais rencontré, et alla jusqu'à dire que si son propre homme avait pu se faire coiffer, il ne devrait pas avoir honte de être vu avec lui n'importe où ; et l'amiral, avec une cordialité sympathique, fit remarquer à sa femme alors qu'ils traversaient le parc : « Je pensais que nous devrions bientôt parvenir à un accord, ma chère, malgré ce qu'ils nous ont dit à Taunton. Le baronnet ne mettra jamais le feu à la Tamise, mais il ne semble y avoir aucun mal en lui. » — compliments réciproques qui auraient été estimés à peu près égaux.

Les Croft devaient en prendre possession à Michaelmas ; et comme Sir Walter proposait de déménager à Bath au cours du mois précédent, il n'y avait pas de temps à perdre pour prendre toutes les dispositions nécessaires.

Lady Russell, convaincue qu'Anne ne pourrait être d'aucune utilité ni aucune importance dans le choix de la maison qu'ils allaient acquérir, était très peu disposée à ce qu'elle s'en aille si tôt et voulait rendre cela possible. qu'elle reste sur place jusqu'à ce qu'elle puisse l'emmener elle-même à Bath après Noël ; mais ayant ses propres engagements qui devaient l'éloigner de Kellynch pendant plusieurs semaines, elle était incapable de donner toute l'invitation qu'elle souhaitait, et Anne, bien que redoutant les chaleurs possibles de septembre dans toute l'éclat blanc de Bath, et regrettant de renoncer à tous les influence si douce et si triste des mois d'automne à la campagne, ne pensait pas qu'en fin de compte elle voudrait rester. Il serait très juste et très sage, et cela impliquerait donc le moins de souffrance d'aller avec les autres.

Quelle chose se produisit cependant pour lui confier une tâche différente. Mary, souvent un peu malade, et pensant toujours beaucoup à ses propres plaintes, et toujours ayant l'habitude de réclamer Anne quand quelque chose n'allait pas, était indisposée ; et prévoyant qu'elle n'aurait pas un seul jour de santé tout l'automne, la supplia, ou plutôt lui demanda, car ce n'était guère une supplication, de venir à Uppercross Cottage et de lui tenir compagnie aussi longtemps qu'elle le voudrait, au lieu d'aller à Bath. .

« Je ne peux pas me passer d'Anne », tel était le raisonnement de Mary ; » et la réponse d'Elizabeth fut : « Alors je suis sûre qu'Anne ferait mieux de rester, car personne ne voudra d'elle à Bath.

Être revendiqué comme un bien, même dans un style inapproprié, vaut au moins mieux que d'être rejeté comme n'étant pas un bien du tout ; et Anne, heureuse qu'on pense à quelque chose, heureuse que quelque chose soit désigné comme un devoir, et certainement pas désolée d'en avoir la scène dans le pays et dans son cher pays, accepta volontiers de rester.

Cette invitation de Mary supprima toutes les difficultés de Lady Russell, et il fut par conséquent bientôt décidé qu'Anne n'irait pas à Bath avant que Lady Russell ne l'y emmènerait, et que tout le temps intermédiaire serait partagé entre Uppercross Cottage et Kellynch

Lodge.

Jusqu'à présent, tout allait parfaitement bien ; mais Lady Russell fut presque surprise par l'erreur d'une partie du plan de Kellynch Hall, quand cela lui tomba dessus, à savoir que Mme Clay était engagée pour se rendre à Bath avec Sir Walter et Elizabeth, en tant qu'assistante la plus importante et la plus précieuse du cette dernière dans toutes les affaires qui l'attendaient. Lady Russell était extrêmement désolée qu'une telle mesure ait été prise, elle s'étonnait, s'affligeait et craignait ; et l'affront que cela contenait pour Anne, dans la mesure où Mme Clay était si utile, alors qu'Anne ne pouvait être d'aucune utilité, était une très douloureuse aggravation. Anne elle-même était durcie à de tels affronts ; mais elle ressentait l'imprudence de cet arrangement tout aussi vivement que Lady Russell. Avec beaucoup d'observation tranquille et une connaissance, qu'elle souhaitait souvent moins, du caractère de son père, elle comprit que les résultats les plus graves pour sa famille de cette intimité étaient plus que possibles. Elle ne croyait pas que son père eût à présent une idée de ce genre. Mme Clay avait des taches de rousseur, une dent saillante et un poignet maladroît, sur lequel il faisait continuellement des remarques sévères en son absence ; mais elle était jeune, et certainement tout à fait belle, et possédait, grâce à un esprit aigu et des manières assurées et agréables, des attraits infiniment plus dangereux que n'auraient pu l'être des attraits purement personnels. Anne était si impressionnée par le degré de leur danger, qu'elle ne pouvait s'excuser d'essayer de le faire percevoir à sa sœur. Elle avait peu d'espoir de succès ; mais Elizabeth, qui dans le cas d'un pareil revers serait bien plus à plaindre qu'elle-même, ne devrait jamais, pensait-elle, avoir à lui reprocher de ne pas l'avoir prévenue.

Elle parlait et semblait seulement offenser. Elizabeth ne pouvait concevoir comment un soupçon aussi absurde pouvait lui venir à l'esprit, et répondit avec indignation que chacun connaissait parfaitement sa situation.

« Mme Clay, dit-elle chaleureusement, n'oublie jamais qui elle est ; et comme je connais un peu mieux que vous ses sentiments, je puis vous assurer qu'au sujet du mariage ils sont particulièrement gentils, et qu'elle réproouve toute inégalité de condition et de rang plus fortement que la plupart des gens. Et quant à mon père, je n'aurais vraiment pas pensé que celui qui est resté si longtemps célibataire pour notre bien, doive être suspecté maintenant. Si Mme Clay était une très belle femme, je vous l'accorde, ce serait peut-être une erreur de l'avoir autant avec moi ; non pas que quoi que ce soit au monde, j'en suis sûr, puisse inciter mon père à faire un mariage dégradant, mais il pourrait être rendu malheureux. Mais la pauvre Mme Clay qui, malgré tous ses mérites, n'a jamais pu être considérée comme assez jolie, je pense vraiment que la pauvre Mme Clay peut rester ici en parfaite sécurité. On pourrait imaginer que vous n'avez jamais entendu mon père parler de ses malheurs personnels, même si je sais que vous le ferez cinquante fois. Cette dent et ces taches de rousseur. Les taches de rousseur ne me dégoutent pas autant que lui. J'ai connu un visage qui n'était pas matériellement défiguré par quelques-uns, mais il les abhorre. Vous avez dû l'entendre remarquer les taches de rousseur de Mme Clay.

" Il n'y a pratiquement aucun défaut personnel, " répondit Anne, " avec lequel une manière agréable ne pourrait pas progressivement nous réconcilier. "

« Je pense tout autrement », répondit brièvement Elizabeth ; « Une manière agréable peut mettre en valeur de beaux traits, mais ne peut jamais altérer les traits simples. Quoi qu'il en soit, comme j'ai sur ce point des enjeux bien plus importants que n'importe qui d'autre, je pense qu'il est plutôt inutile que vous me preniez des conseils.

Anne l'avait fait ; heureux que ce soit fini, et pas absolument désespéré de faire le bien. Elizabeth, bien qu'irritée par ces soupçons, pourrait néanmoins en être rendue observatrice.

La dernière tâche des quatre chevaux de calèche était d'attirer Sir Walter, Miss Elliot et Mrs Clay à Bath. La fête est partie dans une très bonne humeur ; Sir Walter se préparait avec des saluts condescendants pour tous les locataires et chalets affligés qui auraient pu avoir envie de se montrer, et Anne se dirigea en même temps, dans une sorte de tranquillité désolée, vers la Loge, où elle devait passer la première fois. semaine.

Son amie n'était pas de meilleure humeur qu'elle. Lady Russell ressentait extrêmement cet éclatement de la famille. Leur respectabilité lui était aussi chère que la sienne, et les relations quotidiennes étaient devenues précieuses par habitude. Il était pénible de contempler leurs terres désertes, et pire encore d'anticiper les nouvelles mains dans lesquelles ils allaient tomber ; et pour échapper à la solitude et à la mélancolie d'un village si modifié, et être à l'écart lorsque l'amiral et Mme Croft arriveraient pour la première fois, elle avait décidé de faire commencer sa propre absence de chez elle lorsqu'elle devrait abandonner Anne. En conséquence, leur déménagement fut fait ensemble, et Anne fut déposée à Uppercross Cottage, dans la première étape du voyage de Lady Russell.

Uppercross était un village de taille moyenne, qui, il y a quelques années, était entièrement dans le vieux style anglais, ne contenant que deux maisons supérieures en apparence à celles des yeomen et des ouvriers ; le manoir du châtelain, avec ses hauts murs, ses grandes portes et ses vieux arbres, substantiels et non modernisés, et le presbytère compact et étroit, enfermé dans son propre jardin soigné, avec une vigne et un poirier dressés autour de ses battants ; mais lors du mariage du jeune squire, elle avait reçu l'amélioration d'une maison de ferme élevée en cottage pour sa résidence, et Uppercross Cottage, avec sa véranda, ses portes-fenêtres et autres jolies, était tout aussi susceptible d'acquiescer l'œil du voyageur constitue l'aspect et les locaux les plus cohérents et les plus considérables de la Grande Maison, environ un quart de mille plus loin.

Anne y séjourrait souvent. Elle connaissait les voies d'Uppercross ainsi que celles de Kellynch. Les deux familles se rencontraient si continuellement, si habituées à entrer et sortir l'une de l'autre à toute heure, que ce fut une certaine surprise pour elle de trouver Mary seule ; mais étant seule, son état de santé et son manque de moral étaient presque une évidence. Bien que mieux dotée que la sœur aînée, Mary n'avait ni l'intelligence ni le caractère d'Anne. Bien qu'elle se porte bien, qu'elle soit heureuse et bien soignée, elle avait une grande bonne humeur et une excellente humeur ; mais toute indisposition la coulait complètement. Elle n'avait aucune ressource pour la solitude ; et héritant d'une part considérable de l'importance d'Elliot, elle était très encline à ajouter à toute autre détresse celle de se croire négligée et mal utilisée. En personne, elle était inférieure aux deux sœurs et n'avait, même dans sa floraison, atteint que la dignité d'être « une bonne fille ». Elle était maintenant allongée sur le canapé délavé du joli petit salon, dont les meubles autrefois élégants s'étaient peu à peu délabrés, sous l'influence de quatre étés et de deux enfants ; et, à l'apparition d'Anne, il la salua avec :

« Alors, tu es enfin arrivé ! J'ai commencé à penser que je ne devrais jamais te voir. Je suis si malade que je peux à peine parler. Je n'ai vu aucune créature de toute la matinée !

« Je suis désolée de vous trouver malade », répondit Anne. " Vous m'avez envoyé un si bon compte rendu de vous jeudi ! "

« Oui, j'en ai tiré le meilleur parti ; Je le fais toujours : mais j'étais très loin d'être bien à l'époque ; et je ne crois pas avoir jamais été aussi

malade de ma vie que je l'ai été tout ce matin : très inapte à rester seul, j'en suis sûr. Supposons que je sois soudain saisi d'une manière terrible et que je ne sois pas capable de sonner la cloche ! Lady Russell ne voulait donc pas sortir. Je ne pense pas qu'elle soit venue dans cette maison trois fois cet été.

Anne dit ce qui était convenable et s'enquit de son mari. "Oh! Charles est en train de tirer. Je ne l'ai pas vu depuis sept heures. Il partirait, même si je lui disais à quel point j'étais malade. Il a dit qu'il ne devrait pas rester longtemps dehors ; mais il n'est jamais revenu, et maintenant c'en est presque un. Je vous assure que je n'ai vu personne pendant toute cette longue matinée.

« Vous avez eu vos petits garçons avec vous ?

« Oui, pourvu que je puisse supporter leur bruit ; mais ils sont si ingérables qu'ils me font plus de mal que de bien. Le petit Charles ne me dérange pas un mot de ce que je dis, et Walter grandit tout aussi mal.

"Eh bien, tu iras bientôt mieux maintenant", répondit Anne joyeusement. « Tu sais que je te guéris toujours quand je viens. Comment vont vos voisins de la Grande Maison ?

« Je ne peux vous en rendre compte. Je n'en ai vu aucun aujourd'hui, à l'exception de M. Musgrove, qui s'est simplement arrêté et a parlé par la fenêtre, mais sans descendre de cheval ; et bien que je lui ai dit combien j'étais malade, aucun d'eux n'a été près de moi. Cela ne convenait pas aux Miss Musgrove, je suppose, et elles ne se sont jamais mises en travers de leur chemin.

« Vous les verrez peut-être avant la fin de la matinée. Il est tôt."

« Je n'en veux jamais, je vous l'assure. Ils parlent et rient beaucoup trop pour moi. Oh! Anne, je suis vraiment très malade ! Ce n'était pas gentil de votre part de ne pas venir jeudi.

« Ma chère Mary, rappelez-vous quel récit confortable vous m'avez envoyé de vous-même ! Vous avez écrit de la manière la plus joyeuse et avez dit que vous alliez parfaitement bien et que vous n'étiez pas pressé pour moi ; et cela étant, vous devez savoir que mon souhait serait de rester avec Lady Russell jusqu'au bout : et outre ce que j'ai ressenti à cause d'elle, j'ai vraiment été si occupé, j'ai eu tellement de choses à faire, que je pourrais Ce n'est pas très opportun d'avoir quitté Kellynch plus tôt.

"Cher moi! que peux-tu bien avoir à faire ?

«Beaucoup de choses, je vous l'assure. Plus que ce dont je peux me souvenir en un instant ; mais je peux vous en dire. J'ai fait une copie du catalogue des livres et des images de mon père. Je suis allé plusieurs fois dans le jardin avec Mackenzie, essayant de comprendre et de lui faire comprendre quelles plantes d'Elizabeth étaient destinées à Lady Russell. J'ai eu tous mes petits soucis à arranger, des livres et de la musique à diviser, et toutes mes malles à remballer, parce que je n'avais pas compris à temps ce qui était prévu concernant les chariots : et une chose que j'ai dû faire, Mary, de un caractère plus éprouvant : aller dans presque toutes les maisons de la paroisse, comme une sorte de congé. On m'a dit qu'ils le souhaitaient. Mais tout cela prenait beaucoup de temps.

"Oh! Bien!" et après un moment de pause, "mais vous ne m'avez jamais demandé un mot sur notre dîner chez les Pooles hier."

« Tu es parti alors ? Je n'ai fait aucune enquête, car j'en ai conclu que vous aviez dû abandonner le parti.

"Oh oui! Je suis allé. J'étais très bien hier; je n'ai plus rien jusqu'à ce matin. Cela aurait été étrange si je n'étais pas parti.

"Je suis très heureux que vous alliez assez bien et j'espère que vous avez passé une agréable fête."

« Rien de remarquable. On sait toujours à l'avance quel sera le dîner et qui sera là ; et c'est tellement inconfortable de ne pas avoir sa propre voiture. M. et Mme Musgrove m'ont emmené, et nous étions tellement bondés ! Ils sont tous deux très grands et prennent tellement de place ; et M. Musgrove est toujours assis en avant. Alors, j'étais là, entassé sur la banquette arrière avec Henrietta et Louisa ; et je pense qu'il est très probable que ma maladie d'aujourd'hui en soit due.

Un peu plus de persévérance dans la patience et une gaieté forcée de la part d'Anne produisirent presque une guérison du côté de Mary. Elle put bientôt s'asseoir droite sur le canapé et commença à espérer qu'elle pourrait le quitter à l'heure du dîner. Puis, oubliant d'y penser, elle était à l'autre bout de la pièce, en train d'embellir un bouquet ; puis, elle a mangé sa viande froide ; et puis elle se sentit assez bien pour proposer une petite promenade.

"Où devrions-nous aller?" dit-elle quand ils furent prêts. "Je suppose que vous n'aimerez pas vous rendre à la Grande Maison avant qu'ils ne soient venus vous voir ?

— Je n'ai pas la moindre objection à ce sujet, répondit Anne. "Je ne devrais jamais penser à assister à une telle cérémonie avec des gens que je connais aussi bien que Mme et Miss Musgrove."

"Oh! mais ils devraient faire appel à vous le plus tôt possible. Ils devraient ressentir ce qui est dû à toi en tant que ma sœur. Mais autant aller nous asseoir un moment avec eux, et quand nous en aurons fini, nous pourrions profiter de notre promenade.

Anne avait toujours trouvé ce genre de relations très imprudent ; mais elle avait cessé de s'efforcer de l'arrêter, de croire que, quoiqu'il y ait de chaque côté des sujets d'offenses continuelles, aucune des deux familles ne pouvait désormais s'en passer. Ils allèrent donc à la Grande Maison s'asseoir toute une demi-heure dans le salon carré à l'ancienne mode, avec un petit tapis et un parquet brillant, auquel les filles actuelles de la maison donnaient peu à peu l'air convenable de confusion au moyen d'un piano à queue. -une forte et une harpe, des jardinières et des petites tables placées dans toutes les directions. Oh! Les originaux des portraits contre le lambris, les messieurs en velours brun et les dames en satin bleu auraient-ils pu voir ce qui se passait, avoir eu conscience d'un tel bouleversement de tout ordre et de toute propriété ! Les portraits eux-mêmes semblaient regarder avec étonnement.

Les Musgroves, comme leurs maisons, étaient dans un état de modification, peut-être d'amélioration. Le père et la mère étaient dans le vieux style anglais, et les jeunes dans le nouveau. M. et Mme Musgrove étaient de très bonnes personnes ; sympathique et hospitalier, pur instruit et pas du tout élégant. Leurs enfants avaient un esprit et des manières plus modernes. Il y avait une famille nombreuse ; mais les deux seules grandes, à l'exception de Charles, étaient Henrietta et Louisa, des jeunes filles de dix-neuf et vingt ans, qui avaient rapporté de l'école d'Exeter toutes les connaissances habituelles et qui, comme des milliers d'autres jeunes filles, vivaient maintenant pour être à la mode, heureux et joyeux. Leur tenue avait tout l'avantage, leurs visages étaient plutôt jolis, leur humeur extrêmement bonne, leurs manières dégagées et agréables ; ils étaient importants au pays et favorisés à l'étranger. Anne les considérait toujours comme parmi les créatures les plus heureuses de sa connaissance ; mais pourtant, sauvés comme nous le sommes tous par un confortable sentiment de supériorité en désirant la possibilité d'un échange, elle n'aurait pas abandonné son esprit plus élégant et plus cultivé pour tous leurs plaisirs ; et ne leur enviait que cette bonne entente et cet accord apparemment parfaits, cette affection mutuelle et de bonne humeur, dont elle avait si peu connu elle-même avec l'une ou l'autre de ses sœurs.

Ils ont été reçus avec une grande cordialité. Rien ne semblait anormal du côté de la famille de la Grande Maison, qui était généralement, comme Anne le savait très bien, la moins à blâmer. La demi-heure fut assez agréablement discutée ; et elle ne fut pas du tout surprise, à la fin, de voir les deux Miss Musgrove se joindre à leur groupe de marche, à l'invitation particulière de Mary.

CHAPITRE VI.

Anne n'avait pas voulu que cette visite à Uppercross apprenne qu'un déplacement d'un groupe de personnes à un autre, bien qu'à une distance de seulement trois milles, impliquera souvent un changement total de conversation, d'opinion et d'idée. Elle n'y avait jamais séjourné auparavant, sans en être frappée, ou sans souhaiter que d'autres Elliot puissent avoir l'avantage de voir à quel point là-bas étaient inconnues ou considérées les affaires qui, à Kellynch Hall, étaient traitées comme d'une telle publicité générale et d'un intérêt omniprésent ; pourtant, avec toute cette expérience, elle croyait qu'il lui fallait maintenant se soumettre au sentiment qu'une autre leçon, dans l'art de connaître notre propre néant au-delà de notre propre cercle, lui était devenue nécessaire ; car certainement, venant comme elle le faisait, le cœur plein du sujet qui occupait complètement les deux maisons de Kellynch depuis de nombreuses semaines, elle s'était attendue à plus de curiosité et de sympathie qu'elle n'en trouva dans la remarque séparée mais très similaire de M. et Mme. Musgrove : « Alors, Miss Anne, Sir Walter et votre sœur sont partis ; et dans quel quartier de Bath pensez-vous qu'ils vont s'installer ? et ce, sans trop attendre de réponse ; ou dans l'ajout des jeunes dames : « J'espère que nous serons à Bath en hiver ; mais souviens-toi, papa, si nous y allons, nous devons être dans une bonne situation : pas de tes Queen Squares pour nous ! ou dans le supplément anxieux de Mary : « Sur ma parole, je serai assez aisé, quand vous serez tous partis pour être heureux à Bath ! Elle ne pouvait que se résoudre à éviter de telles illusions à l'avenir et penser avec une gratitude accrue à l'extraordinaire bénédiction d'avoir une amie aussi sincère que Lady Russell.

Les M. Musgroves avaient leur propre gibier à garder et à détruire, leurs propres chevaux, chiens et journaux pour les occuper, et les femmes étaient entièrement occupées à tous les autres sujets communs : entretien ménager, voisins, tenue vestimentaire, danse et musique. Elle reconnut qu'il était très approprié que chaque petite communauté sociale dicte ses propres sujets de discours ; et espérait, sous peu, devenir un membre non indigne de celui dans lequel elle était maintenant transplantée. Avec la perspective de passer au moins deux mois à Uppercross, il lui incombait fortement d'habiller son imagination, sa mémoire et toutes ses idées dans la plus grande partie possible d'Uppercross.

Elle ne redoutait pas ces deux mois. Marie n'était pas aussi repoussante et peu sœur qu'Elizabeth, ni si inaccessible à toute influence de sa part ; et il n'y avait rien non plus parmi les autres éléments du chalet qui soit hostile au confort. Elle était toujours en bons termes avec son beau-frère ; et chez les enfants, qui l'aimaient presque aussi et la respectaient beaucoup plus que leur mère, elle avait un objet d'intérêt, d'amusement et d'exercice sain.

Charles Musgrove était courtis et agréable ; en termes de sens et d'humeur, il était sans aucun doute supérieur à sa femme, mais pas en termes de pouvoirs, de conversation ou de grâce pour faire du passé, tel qu'ils étaient liés ensemble, une contemplation dangereuse ; cependant, en même temps, Anne pouvait croire, avec Lady Russell, qu'un mariage plus égal aurait pu l'améliorer grandement ; et qu'une femme réellement compréhensive aurait pu donner plus d'importance à son caractère, et plus d'utilité, de rationalité et d'élégance à ses habitudes et à ses activités. En réalité, il ne faisait avec beaucoup de zèle que du sport ; et son temps était autrement gaspillé, sans bénéfice de livres ou de quoi que ce soit d'autre. Il avait un très bon moral, qui ne semblait jamais beaucoup affecté par la faiblesse occasionnelle de sa femme, et qui, avec son caractère déraisonnable, suscitait parfois l'admiration d'Anne, et dans l'ensemble, bien qu'il y ait très souvent un petit désaccord (dans lequel elle avait parfois plus de part qu'elle ne le souhaitait), sollicités par les deux parties), ils pourraient passer pour un couple heureux. Ils étaient toujours parfaitement d'accord sur le besoin de plus d'argent et sur une forte inclination pour un beau présent de son père ; mais ici, comme sur la plupart des sujets, il avait la supériorité, car tandis que Mary trouvait très dommage qu'un tel présent ne soit pas fait, il luttait toujours pour que son père ait bien d'autres usages pour son argent et le droit de le dépenser comme il le souhaitait, il aimait.

Quant à la gestion de leurs enfants, sa théorie était bien meilleure que celle de sa femme, et sa pratique pas si mauvaise. « Je pourrais très bien les gérer, sans l'intervention de Mary », était ce qu'Anne l'entendait souvent dire et en laquelle elle avait une grande confiance ; mais en écoutant à son tour le reproche de Marie selon lequel « Charles gâte les enfants à tel point que je ne peux les mettre en ordre », elle n'a jamais eu la moindre tentation de dire : « Très vrai ».

Une des circonstances les moins agréables de son séjour là-bas, c'était qu'elle était traitée avec trop de confiance par tous les partis, et qu'elle était trop dans le secret des plaintes de chaque maison. Connue pour avoir une certaine influence auprès de sa sœur, elle était continuellement sollicitée, ou du moins recevait des indications pour l'exercer, au-delà de ce qui était réalisable. « J'aimerais que vous puissiez persuader Mary de ne pas toujours se croire malade », fut le langage de Charles ; et, d'humeur malheureuse, Mary parla ainsi : « Je crois que si Charles me voyait mourir, il ne penserait pas que j'ai un problème. Je suis sûr, Anne, que si vous le vouliez, vous pourriez le persuader que je suis vraiment très malade, bien pire que je ne l'ai jamais imaginé.

La déclaration de Mary était : « Je déteste envoyer les enfants à la Grande Maison, même si leur grand-mère veut toujours les voir, car elle les amuse et les fait tellement plaisir, et leur donne tellement de déchets et de choses sucrées, qu'ils sont sûrs. revenir malade et en colère pour le reste de la journée. Et Mme Musgrove profita de la première occasion d'être seule avec Anne pour dire : « Oh ! Miss Anne, je ne peux m'empêcher de souhaiter que Mme Charles ait un peu de votre méthode avec ces enfants. Ce sont des créatures bien différentes avec vous ! Mais c'est vrai, en général ils sont tellement gâtés ! C'est dommage que vous ne puissiez pas mettre votre sœur dans la manière de les gérer. Ce sont des enfants en aussi bonne santé qu'on n'en a jamais vu, pauvres petits chéris ! sans partialité ; mais Mme Charles ne sait plus comment ils doivent être traités... ! Bénissez-moi à quel point ils sont petits génants. Je vous assure, Miss Anne, que cela m'empêche de souhaiter les voir chez nous aussi souvent que je le devrais autrement. Je crois que Mme Charles n'est pas très contente que je ne les invite pas plus souvent ; mais tu sais que c'est très mauvais d'avoir des enfants avec quelqu'un qu'on est obligé de surveiller à chaque instant ; ne fais pas ceci » et « ne fais pas cela » ; ou qu'on ne peut maintenir un ordre passable qu'avec plus de gâteau qu'il n'est bon pour soi.

Elle reçut d'ailleurs cette communication de Marie. « Mme Musgrove pense que tous ses domestiques sont si stables, que ce serait une haute trahison de les remettre en question ; mais je suis sûr, sans exagération, que sa femme de chambre et sa blanchisseuse, au lieu de s'occuper de leurs affaires, se promènent dans le village à longueur de journée. Je les rencontre partout où je vais ; et je le déclare, je ne

rentrer jamais deux fois dans ma chambre d'enfant sans en voir quelque chose. Si Jimema n'était pas la créature la plus fidèle et la plus stable du monde, cela suffirait à la gêner ; car elle me dit qu'ils la tentent toujours de faire une promenade avec eux. Et du côté de Mme Musgrove, c'était : « J'ai pour règle de ne jamais me mêler des préoccupations de ma belle-fille, car je sais que cela ne suffirait pas ; mais je vais vous dire, Miss Anne, afin que vous puissiez peut-être remettre les choses en ordre, que je n'ai pas une très bonne opinion de la bonne d'enfant de Mme Charles : j'entends d'étranges histoires à son sujet ; elle est toujours sur le coup ; et, d'après ce que je sais, c'est une dame si bien habillée qu'elle est de quoi ruiner tous les domestiques qu'elle approche. Mme Charles ne jure que par elle, je le sais ; mais je vous donne juste cette indication, afin que vous soyez aux aguets ; car si vous voyez quelque chose qui ne va pas, vous ne devez pas avoir peur de le mentionner.

Encore une fois, Mary se plaignait de ce que Mme Musgrove était très portée à ne pas lui donner la préséance qui lui était due, lorsqu'ils dinaient à la Grande Maison avec d'autres familles ; et elle ne voyait aucune raison pour laquelle elle devait être considérée comme chez elle au point de perdre sa place. Et un jour qu'Anne se promenait avec seulement les Musgroves, l'un d'eux après avoir parlé de rang, de gens de rang et de jalousie du rang, dit : « Je n'ai aucun scrupule à vous faire observer combien certaines personnes sont insensées quant à leur place, parce que tout le monde sait combien vous êtes facile et indifférent à ce sujet ; mais j'aimerais que quelqu'un puisse faire entendre à Mary que ce serait bien mieux si elle n'était pas si tenace, surtout si elle ne se mettait pas toujours en avant pour remplacer maman. Personne ne doute de son droit à avoir la préséance sur maman, mais il serait plus convenable à elle de ne pas toujours y insister. Ce n'est pas que maman s'en soucie le moins du monde, mais je sais que beaucoup de personnes le remarquent.

Comment Anne allait-elle mettre de l'ordre dans toutes ces affaires ? Elle ne pouvait guère faire plus qu'écouter patiemment, adoucir chaque grief et s'excuser mutuellement ; donnez-leur toutes les allusions à la patience nécessaire entre voisins si proches, et faites les allusions les plus larges qui étaient destinées au bénéfice de sa sœur.

À tous autres égards, sa visite a commencé et s'est très bien déroulée. Son propre moral s'est amélioré par un changement de lieu et de sujet, en étant éloigné de trois milles de Kellynch ; Les maux de Mary diminuaient grâce au fait d'avoir un compagnon constant, et leurs relations quotidiennes avec l'autre famille, puisqu'il n'y avait ni affection, confiance, ni emploi supérieurs dans la chaumière, qui pouvaient être interrompus par cela, étaient plutôt un avantage. Cela fut certainement poussé aussi loin que possible, car ils se rencontraient tous les matins et ne passaient presque jamais une soirée séparés ; mais elle pensait qu'ils n'auraient pas réussi si bien sans la vue des formes respectables de M. et Mme Musgrove dans les lieux habituels, ou sans les paroles, les rires et les chants de leurs filles. Elle jouait beaucoup mieux que l'une ou l'autre des Miss Musgrove, mais n'ayant ni voix, ni connaissance de la harpe, ni parents affectueux pour s'asseoir et se croire ravis, on ne pensait guère à sa performance, seulement par politesse, ou pour rafraîchir les autres, comme elle le savait bien. Elle savait que lorsqu'elle jouait, elle ne faisait plaisir qu'à elle-même ; mais ce n'était pas une sensation nouvelle. Hormis une courte période de sa vie, elle n'avait jamais, depuis l'âge de quatorze ans, depuis la perte de sa chère mère, connu le bonheur d'être écoutée, encouragée par une juste appréciation ou un goût réel. En musique, elle avait toujours été habituée à se sentir seule au monde ; et la partialité affectueuse de M. et Mme Musgrove pour le travail de leurs propres filles, et leur totale indifférence à l'égard de celui des autres, lui donnaient beaucoup plus de plaisir pour eux que de mortification pour le sien.

La fête à la Grande Maison était parfois augmentée par d'autres sociétés. Le quartier n'était pas grand, mais les Musgroves étaient visités par tout le monde et avaient plus de dîners, plus de visites, plus de visiteurs sur invitation et par hasard, que toute autre famille. Ils étaient plus populaires.

Les filles étaient folles de danse ; et les soirées se terminaient, de temps en temps, par un petit bal non prémédité. Il y avait une famille de cousins à proximité d'Uppercross, dans des circonstances moins riches, qui dépendaient des Musgroves pour tous leurs plaisirs : ils venaient à toute heure et aidaient à jouer à n'importe quoi, ou à danser n'importe où ; et Anne, préférant de beaucoup la fonction de musicienne à un poste plus actif, leur jouait ensemble des danses country à l'heure ; une gentillesse qui recommandait toujours ses talents musicaux à l'attention de M. et Mme Musgrove plus que toute autre chose, et qui lui attirait souvent ce compliment : « Bien joué, Miss Anne ! vraiment très bien fait ! Seigneur, bénis-moi ! comme tes petits doigts volent !

Ainsi se passèrent les trois premières semaines. Michaelmas est venu ; et maintenant, le cœur d'Anne doit être à nouveau tourné vers Kellynch. Une maison bien-aimée cède à d'autres ; toutes les pièces et meubles précieux, les bosquets et les perspectives, commençant à posséder d'autres yeux et d'autres membres ! Elle ne pouvait pas penser à autre chose le 29 septembre ; et elle reçut ce soir-là cette touche sympathique de Mary, qui, ayant l'occasion de noter le jour du mois, s'écria : « Mon Dieu, n'est-ce pas le jour où les Croft devaient venir à Kellynch ? Je suis content de ne pas y avoir pensé avant. Comme cela me rabaisse ! »

Les Crofts en prirent possession avec une véritable vigilance navale et devaient être visités. Mary en déplorait la nécessité pour elle-même. « Personne ne savait à quel point elle allait souffrir. Elle devrait retarder cela aussi longtemps qu'elle le peut ; » mais ce ne fut pas facile jusqu'à ce qu'elle ait convaincu Charles de la conduire chez elle de bonne heure, et elle se trouvait dans un état d'agitation imaginaire très animé et confortable lorsqu'elle revint. Anne s'était très sincèrement réjouie de n'avoir aucun moyen de partir. Elle souhaitait cependant voir les Croft et était heureuse d'être là lorsque la visite lui serait revenue. Elles arrivèrent : le maître de maison n'était pas chez lui, mais les deux sœurs étaient ensemble ; et comme il se trouva que Mme Croft tomba dans la part d'Anne, tandis que l'amiral était assis à côté de Mary et se rendait très agréable en faisant une attention de bonne humeur à ses petits garçons, elle était très capable de guetter une ressemblance, et si elle elle ne parvenait pas à le saisir dans les traits, ni dans la voix, ni dans la tournure des sentiments et de l'expression.

Mme Croft, bien que ni grande ni grosse, avait une forme carrée, droite et vigoureuse qui donnait de l'importance à sa personne. Elle avait des yeux noirs et brillants, de belles dents et un visage tout à fait agréable ; bien que son teint rouge et brûlé, conséquence du fait qu'elle avait été presque autant en mer que son mari, lui donnait l'impression d'avoir vécu quelques années de plus dans le monde que ses trente-huit ans réels. Ses manières étaient ouvertes, faciles et décidées, comme celles d'une personne qui ne se méfie pas d'elle-même et ne doute pas de ce qu'elle doit faire ; sans aucune approche de la grossièreté cependant ni aucun manque de bonne humeur. Anne lui accordait en effet des sentiments de grande considération envers elle-même, dans tout ce qui concernait Kellynch, et cela lui plaisait : d'autant plus qu'elle s'était assurée dès la première demi-minute, à l'instant même de l'introduction, qu'il y avait là un instant le moindre symptôme d'une connaissance ou d'un soupçon de la part de Mme Croft, susceptible de donner lieu à une quelconque partialité. Elle était assez tranquille sur ce point, et par conséquent pleine de force et de courage, jusqu'à ce qu'elle soit un instant

électrisée par les paroles soudaines de Mme Croft :

"C'est vous, et non votre sœur, je trouve, que mon frère a eu le plaisir de connaître, lorsqu'il était dans ce pays."

Anne espérait avoir survécu à l'âge du rougissement ; mais elle n'avait certainement pas l'âge de l'émotion.

« Peut-être n'avez-vous pas entendu dire qu'il est marié ? ajouta Mme Croft.

Elle pouvait maintenant répondre comme elle le devait ; et elle fut heureuse de sentir, lorsque les mots suivants de Mme Croft expliquèrent que c'était de M. Wentworth dont elle parlait, qu'elle n'avait rien dit qui ne puisse convenir à l'un ou l'autre des frères. Elle sentit immédiatement combien il était raisonnable que Mme Croft pense et parle d'Edward, etc., pour avoir de Frederick ; et, honteuse de son propre oubli, s'appliqua avec l'intérêt approprié à la connaissance de l'état actuel de leur ancien voisin.

Le reste n'était que tranquillité ; jusqu'à ce que, juste au moment où ils se déplaçaient, elle entendit l'amiral dire à Mary :

« Nous attendons bientôt un frère de Mme Croft ; J'ose dire que vous le connaissez par son nom.

Il fut interrompu par les attaques avides des petits garçons, s'accrochant à lui comme un vieil ami et déclarant qu'il ne devait pas partir ; et étant trop absorbée par les propositions de les emporter dans les poches de son manteau, etc., pour avoir un autre moment pour terminer ou se souvenir de ce qu'il avait commencé, Anne dut se persuader, du mieux qu'elle put, que le même frère devait être toujours en question. Elle ne pouvait cependant pas atteindre un degré de certitude tel qu'elle ne se souciait pas de savoir si quelque chose avait été dit à ce sujet dans l'autre maison, où les Croft étaient déjà venus.

Les gens de la Grande Maison devaient passer la soirée de cette journée au Cottage ; et comme il était maintenant trop tard dans l'année pour que de telles visites se fassent à pied, la voiture commençait à être écoutée lorsque la plus jeune Miss Musgrove entra. Qu'elle venait s'excuser et qu'ils devraient passer le temps. Le soir, seuls, fut la première idée noire ; et Marie était toute prête à être offensée, lorsque Louisa se fit pardoner en disant qu'elle ne venait qu'à pied, pour laisser plus de place à la harpe qui ramenait la voiture.

« Et je vais vous expliquer notre raison, » ajouta-t-elle, « et tout ce qui s'y rapporte. Je viens vous prévenir que papa et maman sont de mauvaise humeur ce soir, maman surtout ; elle pense tellement au pauvre Richard ! Et nous avons convenu qu'il valait mieux avoir la harpe, car elle semble l'amuser plus que le piano-forte. Je vais vous dire pourquoi elle est déprimée. Quand les Crofts ont appelé ce matin (ils ont appelé ici après, n'est-ce pas ?), ils ont dit par hasard que son frère, le capitaine Wentworth, venait de rentrer en Angleterre, ou avait été payé, ou quelque chose du genre, et qu'il venait les voir. presque directement ; et, par malheur, il vint à l'esprit de maman, après leur départ, que Wentworth, ou quelque chose de très semblable, était le nom du capitaine du pauvre Richard à une certaine époque ; Je ne sais ni quand ni où, mais bien avant sa mort, le pauvre garçon ! Et en parcourant ses lettres et autres, elle a découvert qu'il en était ainsi, et elle est parfaitement sûre que ce doit être lui-même, et sa tête en est bien pleine, et du pauvre Richard ! Nous devons donc être aussi joyeux que possible, afin qu'elle ne s'attarde pas sur des choses aussi sombres.

Les véritables circonstances de ce pathétique morceau d'histoire familiale étaient que les Musgrove avaient eu la mauvaise fortune d'avoir un fils très ennuyé et désespéré ; et la chance de le perdre avant qu'il n'atteigne sa vingtième année ; qu'il avait été envoyé en mer parce qu'il était stupide et ingérable à terre ; qu'il avait été très peu soigné à aucun moment par sa famille, bien qu'il ait reçu tout autant qu'il le méritait ; rarement entendu parler, et à peine regretté, lorsque la nouvelle de sa mort à l'étranger avait fait son chemin jusqu'à Uppercross, deux ans auparavant.

En fait, même si ses sœurs faisaient désormais tout ce qu'elles pouvaient pour lui, en l'appelant « pauvre Richard », il n'avait été rien de mieux qu'un Dick Musgrove obstiné, insensible et inutile, qui n'avait jamais rien fait pour avoir droit à plus que l'abréviation de son nom, vivant ou mort.

Il avait été en mer pendant plusieurs années, et, au cours des déplacements auxquels sont sujets tous les aspirants de marine, et particulièrement ceux dont tout capitaine souhaite se débarrasser, avait passé six mois à bord de la frégate du capitaine Frederick Wentworth, la Laconie ; et de la Laconie il avait, sous l'influence de son capitaine, écrit les deux seules lettres que son père et sa mère aient jamais reçues de lui pendant toute son absence ; c'est-à-dire les deux seules lettres désintéressées ; tout le reste n'était que de simples demandes d'argent.

Dans chaque lettre, il avait parlé en bien de son capitaine ; mais pourtant, ils étaient si peu habitués à s'occuper de ces questions, si peu attentifs et incurieux quant aux noms des hommes ou des navires, que cela n'avait fait presque aucune impression à l'époque ; et le fait que Mme Musgrove ait été soudainement frappée, ce jour même, par le souvenir du nom de Wentworth, associé à son fils, semblait être l'un de ces accès d'esprit extraordinaires qui se produisent parfois.

Elle était allée chercher ses lettres et avait tout trouvé comme elle le supposait ; et la lecture de ces lettres, après un si long intervalle, son pauvre fils disparu à jamais et toute la force de ses défauts oubliée, avait extrêmement affecté son moral et l'avait jetée dans un plus grand chagrin pour lui qu'elle ne l'avait connu auparavant. première nouvelle de sa mort. M. Musgrove fut, dans une moindre mesure, affecté également ; et lorsqu'ils arrivèrent à la chaumière, ils manquaient évidemment, d'abord d'être écoutés de nouveau à ce sujet, et ensuite de tout le soulagement que pouvaient leur apporter de joyeux compagnons.

Les entendre parler autant du capitaine Wentworth, répéter si souvent son nom, s'interroger sur les années passées, et enfin s'assurer qu'il se pourrait, qu'il s'agirait probablement, de ce même capitaine Wentworth qu'ils se souvenaient avoir rencontré une ou plusieurs fois. deux fois, après leur retour de Clifton – un très bon jeune homme – mais ils ne savaient pas si c'était il y a sept ou huit ans, ce fut une nouvelle sorte d'épreuve pour les nerfs d'Anne. Elle se rendit cependant compte qu'elle devait s'y habituer. Comme il était effectivement attendu à la campagne, il fallait qu'elle s'apprenne à être insensible sur ces points. Et non seulement il semblait qu'il était attendu, et rapidement, mais les Musgroves, dans leur chaleureuse gratitude pour la gentillesse qu'il avait témoignée au pauvre Dick, et leur très grand respect pour son caractère, marqué comme il l'était par le fait que le pauvre Dick avait six mois. sous sa garde, et le mentionnant avec des éloges forts, quoique pas parfaitement bien orthographiés, comme « un brave homme fringant, seulement deux en particulier autour du maître d'école », étaient déterminés à se présenter et à chercher à le connaître, dès qu'ils pourraient entendre de son arrivée.

Cette résolution a contribué à créer le confort de leur soirée.

CHAPITRE VII.

Quelques jours plus tard, le capitaine Wentworth était connu pour être à Kellynch, et M. Musgrove était venu chez lui et était revenu chaleureux avec ses louanges, et il était engagé avec les Croft pour dîner à Uppercross, à la fin d'une autre semaine. Cela avait été une

grande déception pour M. Musgrove de constater qu'aucun jour plus tôt ne pouvait être fixé, tant il était impatient de montrer sa gratitude en voyant le capitaine Wentworth sous son propre toit et en l'accueillant dans tout ce qu'il y avait de plus fort et de meilleur dans ses caves. Mais une semaine doit s'écouler ; seulement une semaine, selon Anne, et ensuite, supposait-elle, ils devraient se rencontrer ; et bientôt elle commença à souhaiter pouvoir se sentir en sécurité, même pendant une semaine.

Le capitaine Wentworth fit très tôt retour à la civilité de M. Musgrove, et elle était sur le point de l'appeler dans la même demi-heure. Elle et Mary se dirigeaient en fait vers la Grande Maison, où, comme elle l'apprit plus tard, elles devaient inévitablement le trouver, lorsqu'elles furent arrêtées par le garçon aîné, qui était à ce moment-là ramené à la maison à la suite d'une mauvaise chute. La situation de l'enfant rendait la visite totalement de côté ; mais elle ne pouvait pas entendre parler de sa fuite avec indifférence, même au milieu de l'inquiétude sérieuse qu'ils éprouvèrent ensuite à son sujet.

On trouva sa clavicule disloquée et sa blessure au dos telle qu'elle éveilla les idées les plus alarmantes. C'était un après-midi de détresse, et Anne avait tout à faire en même temps ; l'apothicaire à faire venir, le père à faire poursuivre et informer, la mère à soutenir et à préserver des crises de colère, les domestiques à contrôler, le plus jeune enfant à bannir, et le pauvre souffrant à soigner et à apaiser ; en plus d'envoyer, dès qu'elle s'en souvenait, une notification appropriée à l'autre maison, ce qui lui apporta une arrivée plutôt de compagnons effrayés et curieux que d'assistants très utiles.

Le retour de son frère fut le premier réconfort ; il pouvait mieux prendre soin de sa femme ; et la deuxième bénédiction fut l'arrivée de l'apothicaire. Jusqu'à ce qu'il vienne examiner l'enfant, leurs appréhensions étaient d'autant plus vagues qu'elles étaient vagues ; ils soupçonnaient un grand dommage, mais ne savaient pas où ; mais maintenant la clavicule fut bientôt remplacée, et bien que M. Robinson tâta et tâta, se froitait, ait l'air grave et dise des paroles basses au père et à la tante, ils devaient néanmoins tous espérer le meilleur et pouvoir se séparer et dîner dans une assez grande tranquillité d'esprit ; et c'est alors, juste avant de se séparer, que les deux jeunes tantes purent s'éloigner de l'état de leur neveu, jusqu'à donner des nouvelles de la visite du capitaine Wentworth ; restant cinq minutes derrière leur père et leur mère, pour tenter d'exprimer combien ils étaient parfaitement ravis de lui, combien plus beau, combien ils le trouvaient infiniment plus agréable que n'importe quel individu de leur connaissance masculine, qui avait été un favori auparavant. Comme ils avaient été heureux d'entendre papa l'inviter à rester dîner, combien désolés quand il avait dit que cela était tout à fait hors de son pouvoir, et combien heureux encore quand il avait promis, en réponse aux invitations plus pressantes de papa et maman, de venir dîner avec eux. le lendemain – en fait le lendemain ; et il l'avait promis d'une manière si agréable, comme s'il ressentait comme il le devait tous les motifs de leur attention. Et enfin, il avait tout regardé et tout dit avec une grâce si exquise, qu'ils pouvaient tous les assurer que tous deux avaient la tête tournée par lui ; et ils s'enfuirent, aussi pleins de joie que d'amour, et apparemment plus pleins de capitaine Wentworth que de petit Charles.

La même histoire et les mêmes ravissements se répétaient, lorsque les deux jeunes filles venaient avec leur père, dans l'obscurité de la soirée, s'enquérir ; et M. Musgrove, qui n'était plus inquiet au sujet de son héritier, pouvait ajouter sa confirmation et ses éloges, et espérer qu'il n'y aurait plus aucune raison de rebuter le capitaine Wentworth, et seulement être désolé de penser que la fête à la maison ne le ferait probablement pas. J'aimerais qu'il le petit garçon, lui donner la rencontre. 'Oh non ; Quant à quitter le petit garçon, » le père et la mère étaient tous deux trop alarmés et trop récents pour supporter cette pensée ; et Anne, dans la joie de s'enfuir, ne put s'empêcher d'ajouter ses chaleureuses protestations aux leurs.

Charles Musgrove, en effet, montra plus tard plus d'inclination ; « L'enfant se portait si bien, et il désirait tellement être présenté au capitaine Wentworth, que peut-être il pourrait les rejoindre le soir ; il ne dînerait pas de chez lui, mais il pourrait y entrer pendant une demi-heure. Mais sa femme s'y opposa vivement en disant : « Oh ! non, en effet, Charles, je ne peux pas supporter que tu partes. Pensez seulement si quelque chose devait arriver ?

L'enfant a passé une bonne nuit et le lendemain tout se passait bien. Il faudra beaucoup de temps pour s'assurer qu'aucune blessure n'a été causée à la colonne vertébrale ; mais M. Robinson ne trouva rien qui pût accroître l'inquiétude, et Charles Musgrove commença, par conséquent, à ne plus ressentir la nécessité d'une détention plus longue. L'enfant devait rester au lit et s'amuser aussi tranquillement que possible ; mais que pouvait faire un père ? C'était un cas tout à fait féminin, et il serait bien absurde de sa part, qui ne pouvait être d'aucune utilité à la maison, de s'enfermer. Son père désirait beaucoup qu'il rencontre le capitaine Wentworth, et comme il n'y avait aucune raison suffisante pour s'y opposer, il devait y aller ; et cela aboutit à une déclaration publique et audacieuse, à son retour du tournage, de son intention de s'habiller directement et de dîner dans l'autre maison.

« Rien ne peut aller mieux que l'enfant, dit-il ; » Alors j'ai dit tout à l'heure à mon père que je viendrais, et il a pensé que j'avais tout à fait raison. Ta sœur étant avec toi, mon amour, je n'ai aucun scrupule. Vous ne voudriez pas le quitter vous-même, mais vous voyez que je ne peux être d'aucune utilité. Anne m'enverra chercher s'il y a un problème.

Les maris et les femmes comprennent généralement quand l'opposition sera vaine. Mary savait, à la manière de parler de Charles, qu'il était bien décidé à partir et qu'il ne servirait à rien de le taquiner. Elle ne dit donc rien jusqu'à ce qu'il fût sorti de la chambre, mais dès qu'il n'y eut plus qu'Anne pour l'entendre...

« Ainsi, vous et moi devons nous débrouiller seuls, avec ce pauvre enfant malade ; et pas une créature qui s'approche de nous toute la soirée ! Je savais comment ça se passerait. C'est toujours ma chance. S'il se passe quelque chose de désagréable, les hommes sont toujours sûrs de s'en sortir, et Charles est aussi mauvais que n'importe lequel d'entre eux. Très insensible ! Je dois dire que c'est très insensible de sa part de fuir son pauvre petit garçon. On dit que tout va si bien ! Comment sait-il qu'il va bien, ou qu'il n'y aura peut-être pas de changement soudain dans une demi-heure ? Je ne pensais pas que Charles aurait été aussi insensible. Le voici donc pour s'en aller et s'amuser, et parce que je suis la pauvre mère, je ne dois pas avoir le droit de bouger ; et pourtant, j'en suis sûr, je suis plus inapte que quiconque à m'occuper de l'enfant. Le fait que je sois la mère est la raison même pour laquelle mes sentiments ne devraient pas être mis à l'épreuve. Je ne suis pas du tout égal à cela. Vous avez vu à quel point j'étais hystérique hier.

« Mais ce n'était que l'effet de la soudaineté de votre alarme, du choc. Vous ne serez plus hystérique. J'ose dire que nous n'aurons rien qui puisse nous affliger. Je comprends parfaitement les instructions de M. Robinson et je n'ai aucune crainte ; et en effet, Mary, je ne peux pas m'étonner de votre mari. Les soins infirmiers n'appartiennent pas à un homme ; ce n'est pas sa province. Un enfant malade est toujours la propriété de la mère : ses propres sentiments le font généralement.

« J'espère que j'aime mon enfant autant que n'importe quelle mère, mais je ne sais pas si je suis plus utile que Charles dans la chambre

du malade, car je ne peux pas toujours gronder et taquiner le pauvre enfant quand il est malade ; et vous avez vu, ce matin, que si je lui disais de se taire, il se mettrait sûrement à gigoter. Je n'ai pas les nerfs pour ce genre de choses.

"Mais, pourriez-vous vous sentir à l'aise vous-même, en passant toute la soirée loin du pauvre garçon ?"

"Oui ; tu vois que son papa le veut, et pourquoi pas moi ? Jemima est si prudente ; et elle pourrait nous faire savoir toutes les heures comment il allait. Je pense vraiment que Charles aurait tout aussi bien pu dire à son père que nous viendrions tous. Je ne suis pas plus inquiet pour le petit Charles que lui. J'étais terriblement alarmé hier, mais la situation est bien différente aujourd'hui.

« Eh bien, si vous ne pensez pas qu'il est trop tard pour donner votre congé, supposons que vous partiez ainsi que votre mari. Laissez le petit Charles à mes soins. M. et Mme Musgrove ne peuvent pas penser mal pendant que je reste avec lui.

"Êtes-vous sérieux ?" s'écria Mary, les yeux brillants. "Cher moi ! c'est une très bonne pensée, très bonne même. Bien sûr, autant y aller que ne pas le faire, car je ne suis d'aucune utilité à la maison, n'est-ce pas ? et ça ne fait que me harceler. Vous, qui n'avez pas les sentiments d'une mère, êtes de loin la personne la plus convenable. Vous pouvez faire n'importe quoi au petit Charles ; il vous écoute toujours à un mot. Ce sera bien mieux que de le laisser seul avec Jemima. Oh ! J'irai certainement ; je suis sûr que je le devrais si je le peux, tout autant que Charles, car ils veulent excessivement que je connaisse le capitaine Wentworth, et je sais que cela ne vous dérange pas d'être laissé seul. Une excellente pensée de votre part, Anne. Je vais aller le dire à Charles et me préparer directement. Vous pouvez nous faire venir, vous savez, à tout moment, si quelque chose se passe ; mais j'ose dire que rien ne vous alarmera. Je n'irais pas, soyez-en sûr, si je ne me sentais pas tout à fait à l'aise avec mon cher enfant.

L'instant d'après, elle frappait à la porte de la loge de son mari, et tandis qu'Anne la suivait dans l'escalier, elle était à l'heure pour toute la conversation, qui commença par les paroles de Mary, d'un ton de grande exaltation :

« Je compte vous accompagner, Charles, car je ne suis pas plus utile que vous à la maison. Si je devais m'enfermer pour toujours avec l'enfant, je ne pourrais pas le persuader de faire quelque chose qui ne lui plaise pas. Anne restera ; Anne s'engage à rester à la maison et à prendre soin de lui. C'est la proposition d'Anne elle-même, alors j'irai avec vous, ce qui sera bien mieux, car je n'ai pas diné dans l'autre maison depuis mardi.

« C'est très gentil de la part d'Anne, » fut la réponse de son mari, « et je serais très heureux de vous voir partir ; mais il semble assez dur de la laisser seule à la maison pour allaiter notre enfant malade.

Anne était maintenant là pour défendre sa propre cause, et la sincérité de ses manières était bientôt suffisante pour le convaincre, là où la conviction était au moins très agréable, il n'avait plus aucun scrupule à ce qu'elle soit laissée dîner seule, bien qu'il restât toujours. voulait qu'elle les rejoigne le soir, lorsque l'enfant pourrait être en repos pour la nuit, et l'a gentiment priée de le laisser venir la chercher, mais elle était tout à fait difficile à convaincre ; et cela étant, elle eut bientôt le plaisir de les voir partir ensemble dans la bonne humeur. Ils étaient partis, espérait-elle, pour être heureux, aussi étrange que puisse paraître un tel bonheur ; quant à elle, elle éprouvait autant de sensations de confort qu'elle en aurait peut-être jamais. Elle se savait de la première utilité à l'enfant ; et que lui ferait-il si Frederick Wentworth n'était qu'à un demi-mille de distance, se rendant agréable aux autres ?

Elle aurait aimé savoir ce qu'il ressentait à l'idée d'une rencontre. Peut-être indifférent, si l'indifférence pouvait exister dans de telles circonstances. Il doit être soit indifférent, soit réticent. S'il avait souhaité la revoir un jour, il n'aurait pas eu besoin d'attendre jusqu'à ce moment-là ; il aurait fait ce qu'elle ne pouvait pas ne pas croire qu'à sa place elle aurait dû le faire depuis longtemps, lorsque les événements avaient été précoces et lui avaient donné l'indépendance qui seule lui manquait.

Son frère et sa sœur revinrent ravis de leur nouvelle connaissance, et de leur visite en général. Il y avait eu de la musique, des chants, des conversations, des rires, tout ce qu'il y avait de plus agréable ; des manières charmantes chez le capitaine Wentworth, sans timidité ni réserve ; ils semblaient tous se connaître parfaitement et il venait dès le lendemain matin tourner avec Charles. Il devait venir déjeuner, mais pas au Cottage, bien que cela ait été proposé au début ; mais ensuite on l'avait poussé à venir à la Grande Maison à la place, et il semblait avoir peur de gêner Mme Charles Musgrove, à cause de l'enfant, et donc, d'une manière ou d'une autre, ils ne savaient pas comment, cela avait fini par amener Charles à le rencontrer. prendre son petit déjeuner chez son père.

Anne l'a compris. Il souhaitait éviter de la voir. Il s'était enquis d'elle, trouvait-elle légèrement, comme cela pourrait convenir à une ancienne connaissance légère, semblant reconnaître ce qu'elle avait reconnu, mue peut-être par le même désir d'échapper à toute introduction lorsqu'ils devaient se rencontrer.

Les heures matinales du Cottage étaient toujours plus tardives que celles de l'autre maison, et le lendemain la différence était si grande que Mary et Anne étaient à peine en train de commencer le petit déjeuner lorsque Charles entra pour dire qu'elles allaient partir, qu'il lui était venu chercher ses chiens, que ses sœurs suivaient avec le capitaine Wentworth ; ses sœurs avaient l'intention de rendre visite à Mary et à l'enfant, et le capitaine Wentworth proposait également de l'attendre quelques minutes si ce n'était pas gênant ; et bien que Charles ait répondu que l'enfant n'était pas dans un état susceptible de le rendre incommode, le capitaine Wentworth ne serait pas satisfait s'il n'accourait pas pour donner un avis.

Mary, très contente de cette attention, était enchantée de le recevoir, tandis que mille sentiments se précipitaient sur Anne, dont celui-ci était le plus consolant, que ce serait bientôt fini. Et ce fut bientôt fini. Deux minutes après la préparation de Charles, les autres apparurent ; ils étaient dans le salon. Son regard rencontra à moitié celui du capitaine Wentworth, un salut, une révérence furent prononcés ; elle entendit sa voix ; il a parlé à Mary, a dit tout ce qui était juste, a dit quelque chose aux Miss Musgroves, assez pour marquer un pied-à-terre facile ; la salle semblait pleine, pleine de personnes et de voix, mais quelques minutes la termina. Charles se montra à la fenêtre, tout était prêt, leur visiteur s'était incliné et était parti, les Miss Musgrove étaient parties aussi, résolues tout à coup de marcher jusqu'au bout du village avec les chasseurs : la chambre était vidée, et Anne pouvait l'achever. petit-déjeuner autant qu'elle le pouvait.

"C'est fini ! c'est fini !" se répétait-elle encore et encore, avec une gratitude nerveuse. « Le pire est passé ! »

Mary a parlé, mais elle n'a pas pu y assister. Elle l'avait vu. Ils s'étaient rencontrés. Ils s'étaient retrouvés une fois de plus dans la même pièce.

Bientôt, cependant, elle commença à se raisonner et à essayer de se sentir moins bien. Huit ans, presque huit ans s'étaient écoulés depuis que tout avait été abandonné. Quelle absurdité de reprendre l'agitation qu'un tel intervalle avait relégué au loin et dans l'indistinct ! Qu'est-ce que huit ans ne pourraient pas faire ? Événements de toutes sortes, changements, aliénations, déplacements, tout, tout doit y

être compris, et l'oubli du passé, comme c'est naturel, comme c'est certain aussi ! Cela comprenait près d'un tiers de sa propre vie. Hélas ! malgré tous ses raisonnements, elle se rendit compte que, pour des sentiments persistants, huit ans ne pourraient être guère plus que rien.

Maintenant, comment lire ses sentiments ? Est-ce que c'était comme vouloir l'éviter ? Et l'instant d'après, elle se détestait pour la folie de poser cette question.

Sur une autre question que peut-être sa plus grande sagesse n'aurait pas pu empêcher, elle fut bientôt épargnée de tout suspense ; car, après que les Miss Musgrove furent revenues et eurent terminé leur visite au Cottage, elle reçut cette information spontanée de Mary : « Le capitaine Wentworth n'est pas très galant avec vous, Anne, bien qu'il ait été si attentif à mon égard. Henrietta lui a demandé ce qu'il pensait de toi, quand ils sont partis, et il a répondu : 'Tu étais tellement changée qu'il n'aurait pas dû te connaître à nouveau.' »

Mary n'avait aucun sentiment qui lui faisait respecter celui de sa sœur d'une manière commune, mais elle ne se doutait absolument pas d'une quelconque blessure particulière.

"Modifié au-delà de sa connaissance." Anne se soumit pleinement, dans une mortification silencieuse et profonde. Il en était sans doute ainsi, et elle ne pouvait se venger, car il n'était pas changé, ni pour le pire. Elle l'avait déjà reconnu, et elle ne pouvait pas penser différemment, qu'il pense à elle comme il le ferait. Non : les années qui avaient détruit sa jeunesse et son épanouissement n'avaient fait que lui donner un aspect plus rayonnant, plus viril, plus ouvert, sans diminuer en rien ses avantages personnels. Elle avait vu le même Frederick Wentworth.

"Tellement modifié qu'il n'aurait plus dû la connaître !" C'étaient des mots qui ne pouvaient que l'habiter. Pourtant, elle commença bientôt à se réjouir de les avoir entendus. Ils avaient une tendance à donner à réfléchir ; ils apaisaient l'agitation ; ils ont composé, et par conséquent doivent la rendre plus heureuse.

Frederick Wentworth avait employé de tels mots, ou quelque chose de semblable, mais sans se douter qu'ils lui seraient transmis. Il l'avait trouvée misérablement changée et, dès le premier moment d'appel, il avait parlé comme il le sentait. Il n'avait pas pardonné à Anne Elliot. Elle l'avait mal utilisé, abandonné et déçu ; et pire encore, elle avait montré en agissant ainsi une faiblesse de caractère que son caractère décidé et confiant ne pouvait supporter. Elle l'avait abandonné pour obliger les autres. C'était l'effet d'une persuasion excessive. C'était de la faiblesse et de la timidité.

Il lui avait été très chaleureusement attaché et n'avait jamais vu de femme depuis laquelle il la croyait égale ; mais, sauf par quelque sensation naturelle de curiosité, il n'avait aucune envie de la revoir. Son pouvoir auprès de lui avait disparu pour toujours. Son objectif était désormais de se marier. Il était riche, et étant renvoyé à terre, il avait bien l'intention de s'installer dès qu'il pourrait être convenablement tenté ; en fait, regardant autour de lui, prêt à tomber amoureux avec toute la rapidité que peuvent permettre une tête claire et un goût rapide. Il avait un cœur pour l'une ou l'autre des Miss Musgrove, si elles parvenaient à l'attraper ; un cœur, en bref, pour toute jeune femme agréable qui se présenterait sur son chemin, à l'exception d'Anne Elliot. Ce fut sa seule exception secrète, lorsqu'il dit à sa sœur, en réponse à ses suppositions :

« Oui, me voilà, Sophia, toute prête à faire un match insensé. N'importe qui entre quinze et trente ans peut me demander. Un peu de beauté, et quelques sourires, et quelques compliments à la marine, et je suis un homme perdu. Cela ne devrait-il pas suffire à un marin qui n'a eu aucune société parmi les femmes pour le rendre gentil ? »

Il avait dit cela, elle le savait, pour être contredit. Son œil brillant et fier exprimait la conviction qu'il était gentil ; et Anne Elliot n'était pas hors de ses pensées lorsqu'il décrivit plus sérieusement la femme qu'il désirerait rencontrer. « Un esprit fort, avec des manières douces », faisaient la première et la dernière de la description.

« C'est la femme que je veux », dit-il. « Je vais bien sûr supporter quelque chose d'un peu inférieur, mais ce ne doit pas être grand-chose. Si je suis un imbécile, je le serai vraiment, car j'ai réfléchi à ce sujet plus que la plupart des hommes. »

CHAPITRE VIII.

À partir de ce moment-là, le capitaine Wentworth et Anne Elliot se retrouvèrent à plusieurs reprises dans le même cercle. Ils dînèrent bientôt ensemble chez M. Musgrove, car l'état du petit garçon ne pouvait plus fournir à sa tante un prétexte pour s'absenter ; et ce ne fut que le début d'autres dîners et d'autres réunions.

Il faut prouver que les anciens sentiments devaient être renouvelés ; Les temps anciens doivent sans doute être ramenés à la mémoire de chacun ; on ne pouvait qu'y revenir ; l'année de leurs fiançailles ne pouvait qu'être nommée par lui dans les petits récits ou descriptions que provoquait la conversation. Sa profession le qualifiait, son caractère le portait à parler ; et "C'était en l'an six" ; «Cela s'est produit avant que je parte en mer en l'an six», se produisit au cours de la première soirée qu'ils passèrent ensemble ; et bien que sa voix ne faiblisse pas, et bien qu'elle n'ait aucune raison de supposer que son regard se tournait vers elle pendant qu'il parlait. Anne ressentait l'impossibilité totale, d'après sa connaissance de son esprit, qu'il puisse ne pas être visité par le souvenir, pas plus qu'elle-même. Il devait y avoir la même association immédiate de pensées, même si elle était très loin de la concevoir comme étant d'une égale douleur. Ils n'avaient aucune conversation ensemble, aucun rapport sexuel qui ne fût conforme à la civilité la plus ordinaire. Une fois tellement l'un pour l'autre ! Maintenant rien ! Il fut un temps où, parmi tous ceux qui remplissaient actuellement le salon d'Uppercross, ils auraient eu beaucoup de mal à cesser de se parler. A l'exception peut-être de l'Amiral et de Mme Croft, qui semblaient particulièrement attachés et heureux (Anne ne pouvait tolérer d'autres exceptions, même parmi les couples mariés), il n'aurait pas pu y avoir deux cœurs aussi ouverts, aucun goût si semblable, aucun sentiment. donc à l'unisson, aucun visage si aimé. Maintenant, ils étaient comme des étrangers ; bien plus, pire que des étrangers, car ils ne pourraient jamais faire connaissance. C'était une aliénation perpétuelle.

Quand il parlait, elle entendait la même voix et discernait le même esprit. Il y avait une ignorance très générale de toutes les questions navales dans tout le parti ; et il fut très interrogé, et surtout par les deux miss Musgrove, qui semblaient n'avoir d'yeux que pour lui, sur la manière de vivre à bord, les règlements quotidiens, la nourriture, et leur surprise de son arrivée à bord. ses récits, en apprenant le degré d'accommodement et d'arrangement qui était possible, lui arrachèrent quelques plaisanteries plaisantes, qui rappellèrent à Anne les premiers jours où elle aussi avait été ignorante, et où elle aussi avait été accusée de supposer que les marins vivaient à bord sans quelque chose à manger, ou n'importe quel cuisinier pour l'habiller s'il y en avait, ou n'importe quel serveur pour attendre, ou n'importe quel couteau et fourchette à utiliser.

Après avoir ainsi écouté et réfléchi, elle fut réveillée par un murmure de Mme Musgrove qui, accablée par de tendres regrets, ne put

s'empêcher de dire :

« Ah ! Mademoiselle Anne, s'il avait plu au Ciel d'épargner mon pauvre fils, j'ose dire qu'il serait devenu un autre à ce moment-là. Anne réprima un sourire et écouta avec bonté, tandis que Mme Musgrove soulageait un peu plus son cœur ; et pendant quelques minutes, je ne pus donc pas suivre le rythme de la conversation des autres.

Lorsqu'elle put laisser son attention reprendre son cours naturel, elle trouva les Miss Musgroves en train d'aller chercher la liste de la marine (leur propre liste de la marine, la première qui ait jamais été à Uppercross), et s'asseyant ensemble pour l'examiner, avec les prétendus en vue de découvrir les navires que le capitaine Wentworth avait commandés.

« Votre premier était l'Asp, je m'en souviens ; nous chercherons l'Asp.

« Vous ne la trouverez pas là-bas. Assez vite et brisé. J'étais le dernier homme à la commander. À peine apte au service donc. J'ai été déclaré apte au service à domicile pendant un an ou deux et j'ai donc été envoyé aux Antilles.

Les filles semblaient toutes stupéfaites.

« L'Amirauté, continua-t-il, s'amuse de temps en temps à envoyer quelques centaines d'hommes en mer, sur un navire impropre à l'emploi. Mais ils ont beaucoup de choses à subvenir ; et parmi les milliers de personnes qui peuvent aussi bien aller au fond que ne pas y aller, il leur est impossible de distinguer celui-là même qui pourrait le moins manquer.

« Phoo ! pouf ! » s'écria l'amiral, que disent ces jeunes gens ! Jamais un meilleur sloop que l'Asp à son époque n'a été. Pour un vieux sloop construit, vous ne le verriez pas égal. Heureusement que tu l'as eu ! Il sait qu'il doit y avoir vingt hommes meilleurs que lui qui postulent pour elle en même temps. Heureux homme d'avoir obtenu quelque chose si tôt, sans plus d'intérêt que le sien.

« J'ai senti ma chance, amiral, je vous l'assure ; » répondit sérieusement le capitaine Wentworth. « J'ai été aussi satisfait de ma nomination qu'on peut le désirer. C'était pour moi un grand objectif à cette époque d'être en mer ; un très bel objet, je voulais faire quelque chose.

« Pour être sûr que tu l'as fait. Que devrait faire un jeune homme comme vous à terre pendant six mois ensemble ? Si un homme n'a pas de femme, il veut vite se remettre à flot.

"Mais, capitaine Wentworth", s'écria Louisa, "comme vous avez dû être contrarié lorsque vous êtes arrivé à l'Asp, de voir quelle vieille chose ils vous avaient donnée."

« Je savais assez bien ce qu'elle était avant ce jour ; » dit-il en souriant. « Je n'avais pas plus de découvertes à faire que vous n'en auriez sur la mode et la solidité d'une vieille pelisse, que vous aviez vue prêter chez la moitié de votre connaissance depuis que vous vous en souveniez, et qui enfin, par un jour très pluvieux, est prêt à vous-même. Ah ! elle était pour moi une chère vieille Asp. Elle a fait tout ce que je voulais. Je savais qu'elle le ferait. Je savais que soit nous devions aller au fond ensemble, soit qu'elle me ferait ; et je n'ai jamais eu deux jours de mauvais temps tout le temps que j'étais en mer à bord ; et après avoir pris assez de corsaires pour être très divertissants, j'eus la chance, lors de mon retour chez moi l'automne suivant, de tomber sur la frégate très française que je voulais. Je l'ai amenée à Plymouth ; et voici un autre exemple de chance. Nous n'avions pas passé six heures dans le Sound, lorsqu'un coup de vent se leva, qui dura quatre jours et quatre nuits, et qui aurait détruit le pauvre vieux Asp en deux fois moins de temps ; notre contact avec la Grande Nation n'a pas beaucoup amélioré notre condition. Vingt-quatre heures plus tard, et je n'aurais été qu'un vaillant capitaine Wentworth, dans un petit paragraphe publié dans un coin des journaux ; et étant perdu dans un simple sloop, personne n'aurait pensé à moi. Les frissons d'Anne étaient pour elle seule ; mais les Miss Musgrove pouvaient être aussi ouvertes que sincères dans leurs exclamations de pitié et d'horreur.

« Et alors, je suppose, » dit Mme Musgrove à voix basse, comme si elle réfléchissait à haute voix, « alors il est parti en Laconie, et là il a rencontré notre pauvre garçon. Charles, ma chère (lui faisant signe), demandez au capitaine Wentworth où il a rencontré pour la première fois votre pauvre frère. J'ai toujours oublié.

« C'était à Gibraltar, maman, je sais. Dick avait été laissé malade à Gibraltar, avec une recommandation de son ancien capitaine au capitaine Wentworth.

"Oh ! mais, Charles, dites au capitaine Wentworth qu'il n'a pas à craindre de parler du pauvre Dick devant moi, car ce serait plutôt un plaisir d'entendre parler de lui par un si bon ami.

Charles, un peu plus attentif aux probabilités de l'affaire, se contenta de hocher la tête en réponse et s'éloigna.

Les filles étaient maintenant à la recherche du Laconie ; et le capitaine Wentworth ne pouvait se priver du plaisir de prendre le précieux volume entre ses propres mains pour leur éviter la peine, et lut une fois de plus à haute voix la petite déclaration de son nom et de son tarif, et présenta la classe des sous-officiers, observant dessus qu'elle il avait aussi été l'un des meilleurs amis que l'homme ait jamais eu.

« Ah ! c'étaient des jours agréables où j'avais la Laconia ! À quelle vitesse j'ai gagné de l'argent avec elle. Un de mes amis et moi avons fait une très belle croisière ensemble au large des îles occidentales. Pauvre Harville, ma sœur ! Vous savez à quel point il voulait de l'argent : pire que moi. Il avait une femme. Excellent gars. Je n'oublierai jamais son bonheur. Il ressentait tout cela, tellement pour elle. Je l'ai souhaité à nouveau l'été prochain, alors que j'avais toujours la même chance en Méditerranée.

« Et je suis sûre, monsieur, » dit Mme Musgrove, « que ce fut un jour de chance pour nous, lorsque vous avez été nommé capitaine sur ce navire. Nous n'oublierons jamais ce que vous avez fait.

Ses sentiments la faisaient parler bas ; et le capitaine Wentworth, n'entendant qu'en partie, et n'ayant probablement pas du tout Dick Musgrove à ses pensées, paraissait plutôt en suspens et comme s'il attendait davantage.

« Mon frère », murmura une des filles ; « maman pense au pauvre Richard. »

« Pauvre cher garçon ! » continua Mme Musgrove ; il est devenu si stable et si excellent correspondant, pendant qu'il était sous vos soins ! Ah ! cela aurait été une chose heureuse s'il ne vous avait jamais quitté. Je vous assure, capitaine Wentworth, que nous sommes vraiment désolés qu'il vous ait quitté.

Il y eut une expression momentanée sur le visage du capitaine Wentworth à ce discours, un certain regard de son œil brillant et une courbe de sa belle bouche, qui convainquirent Anne qu'au lieu de partager les bons vœux de Mme Musgrove, quant à son fils, il avait probablement j'ai eu du mal à me débarrasser de lui ; mais c'était une indulgence trop passagère d'auto-amusement pour être détectée par quoiconque le comprenait moins qu'elle-même ; un instant plus tard, il était parfaitement posé et sérieux, et presque aussitôt après, s'approchant du canapé sur lequel elle et Mme Musgrove étaient assises, il prit place près de cette dernière et entra en conversation avec

elle, à voix basse, à propos d'elle. fils, le faisant avec tant de sympathie et de grâce naturelle, qu'il montrait la plus aimable considération pour tout ce qu'il y avait de réel et de non absurde dans les sentiments du parent.

Ils étaient en fait sur le même canapé, car Mme Musgrove lui avait très volontiers fait de la place ; ils n'étaient divisés que par Mme Musgrove. Ce n'était en effet pas un obstacle insignifiant. Mme Musgrove était d'une taille confortable et substantielle, infiniment plus propre par nature à exprimer la bonne humeur et la bonne humeur que la tendresse et le sentiment ; et bien que les agitations de la forme élancée et du visage pensif d'Anne puissent être considérées comme très complètement masquées, le capitaine Wentworth devait avoir un certain mérite pour la maîtrise de son si avec laquelle il s'est occupé de ses gros soupis sur le destin d'un fils, qui vivant, personne ne s'en était soucié.

La taille personnelle et le chagrin mental n'ont certainement pas de proportions nécessaires. Une grande silhouette volumineuse a autant le droit d'être dans une profonde affliction que l'ensemble des membres le plus gracieux du monde. Mais, justes ou injustes, il est des conjonctions inconvenantes, que la raison patronnera en vain, que le goût ne peut tolérer, et dont le ridicule s'emparera. L'amiral, après avoir fait deux ou trois tours rafraîchissants dans la pièce, les mains derrière lui, rappelés à l'ordre par sa femme, s'approcha du capitaine Wentworth, et sans aucune attention à ce qu'il pourrait interrompre, ne pensant qu'à lui-même. pensées, a commencé par —

« Si vous aviez été une semaine plus tard à Lisbonne, au printemps dernier, Frederick, on vous aurait demandé de donner un passage à Lady Mary Grierson et à ses filles.

"Devrais-je ? Je suis content de ne pas l'avoir été une semaine plus tard.

L'amiral l'injuria pour son manque de bravoure. Il se défendit ; tout en professant qu'il n'admettrait jamais volontiers aucune femme à bord de son navire, sauf pour un bal ou une visite, que quelques heures pourraient comprendre.

« Mais si je le connais, dit-il, c'est par manque de galanterie à leur égard. C'est plutôt de sentir combien il est impossible, avec tous ses efforts et tous ses sacrifices, de faire à bord les aménagements que devraient avoir les femmes. Il ne faut pas manquer de bravoure, Amiral, pour évaluer les prétentions des femmes à un niveau élevé de confort personnel, et c'est ce que je fais. Je déteste entendre parler de femmes à bord, ou les voir à bord ; et aucun navire sous mon commandement ne transportera jamais une famille de dames quelque part, si je peux l'aider.

Cela a amené sa sœur sur lui.

"Oh ! Frédéric ! Mais je ne peux pas le croire de votre part. — Tout raffinement inutile ! — Les femmes peuvent être aussi à l'aise à bord que dans la meilleure maison d'Angleterre. Je crois avoir vécu autant à bord que la plupart des femmes, et je ne connais rien de supérieur aux aménagements d'un navire de guerre. Je déclare que je n'ai pas de réconfort ni d'indulgence chez moi, même à Kellynch Hall, » (avec une aimable révérence à Anne), « au-delà de ce que j'ai toujours eu sur la plupart des navires dans lesquels j'ai vécu ; et ils sont cinq en tout.

"Rien ne sert à rien", répondit son frère. "Vous viviez avec votre mari et étiez la seule femme à bord."

« Mais vous avez vous-même amené Mme Harville, sa sœur, sa cousine et ses trois enfants de Portsmouth à Plymouth. Où était alors cette sorte de bravoure extraordinaire et raffinée de votre part ?

« Tout fusionné dans mon amitié, Sophia. J'aimerais autant que possible la femme d'un frère officier, et j'apporterais n'importe quoi d'Harville du bout du monde, s'il le voulait. Mais n'imaginez pas que je n'aie pas ressenti cela comme un mal en soi.

"Faites-en confiance, ils étaient tous parfaitement à l'aise."

« Je ne les aimerai peut-être pas davantage pour cela. Un tel nombre de femmes et d'enfants n'ont pas le droit d'être à l'aise à bord.

« Mon cher Frédéric, vous parlez en vain. Je vous en prie, que deviendriez-vous, pauvres femmes de matelots, qui désirez souvent être conduites dans un port ou dans un autre, après nos maris, si tout le monde avait vos sentiments ?

« Mes sentiments, voyez-vous, ne m'ont pas empêché d'emmener Mme Harville et toute sa famille à Plymouth. »

« Mais je déteste vous entendre parler ainsi comme un bon gentleman, et comme si les femmes étaient toutes de bonnes dames, au lieu de créatures rationnelles. Aucun d'entre nous ne s'attend à passer ses journées dans une eau calme.

« Ah ! ma chère, dit l'amiral, quand il aura une femme, il chantera un air différent. Lorsqu'il sera marié, si nous avons la chance de vivre jusqu'à une autre guerre, nous le verrons faire comme vous et moi, et bien d'autres, avons fait. Nous le rendrons très reconnaissant envers tous ceux qui lui amèneront sa femme.

"Oui, c'est ce que nous ferons."

« Maintenant, j'ai fini », s'écria le capitaine Wentworth. « Quand une fois mariés, les gens commencent à m'attaquer en disant : « Oh ! vous penserez bien différemment une fois marié. Je peux seulement dire : « Non, je ne le ferai pas ; » et puis ils répètent : « Oui, vous le ferez », et c'est fini.

Il s'est levé et s'est éloigné.

« Quel grand voyageur vous avez dû être, madame ! » dit Mme Musgrove à Mme Croft.

« Assez bien, madame, dans les quinze années de mon mariage ; même si de nombreuses femmes ont fait davantage. J'ai traversé l'Atlantique quatre fois, et je suis allé une fois aux Indes orientales, et retour, et une seule fois ; en plus d'être dans différents endroits chez moi : Cork, Lisbonne et Gibraltar. Mais je ne suis jamais allé au-delà des Straights et je ne suis jamais allé aux Antilles. Nous n'appelons pas les Bermudes ou Bahama, vous savez, les Antilles.

Mme Musgrove n'avait pas un mot à dire en désaccord ; elle ne pouvait pas s'accuser de les avoir jamais appelés de quelque manière que ce soit au cours de sa vie.

« Et je vous assure, madame, » poursuivit Mme Croft, « que rien ne peut dépasser les aménagements d'un navire de guerre ; Je parle, vous savez, des taux plus élevés. Quand on arrive à une frégate, bien sûr, on est plus confiné ; bien que n'importe quelle femme raisonnable puisse être parfaitement heureuse dans l'un d'eux ; et je peux affirmer avec certitude que la partie la plus heureuse de ma vie s'est déroulée à bord d'un navire. Pendant que nous étions ensemble, vous savez, il n'y avait rien à craindre. Dieu merci ! J'ai toujours eu la chance d'avoir une excellente santé et aucun climat ne me contredit. Un peu désordonné toujours les premières vingt-quatre heures de sortie en mer, mais je n'ai jamais su ce qu'était la maladie après. La seule fois où j'ai vraiment souffert physiquement ou mentalement, la seule fois où je me suis senti malade ou où j'ai eu la moindre idée du danger, c'était l'hiver que j'ai passé seul à Deal,

lorsque l'amiral (le capitaine Croft à l'époque) était en prison. les mers du Nord. Je vivais dans une peur perpétuelle à cette époque, et j'avais toutes sortes de plaintes imaginaires de ne savoir que faire de moi-même, ni quand j'aurais de ses prochaines nouvelles ; mais tant que nous avons pu être ensemble, rien ne m'a jamais gêné, et je n'ai jamais rencontré le moindre inconvénient.

«Oui, bien sûr. Oui, en effet, oh oui ! Je suis tout à fait de votre avis, Mme Croft, » fut la réponse chaleureuse de Mme Musgrove. « Il n'y a rien de plus grave qu'une séparation. Je suis tout à fait de votre avis. Je sais ce que c'est, car M. Musgrove assiste toujours aux assises, et je suis si heureux quand elles sont terminées et qu'il est de nouveau sain et sauf.

La soirée s'est terminée par une soirée dansante. Sur sa proposition, Anne offrit ses services, comme d'habitude ; et même si ses yeux se remplissaient parfois de larmes lorsqu'elle était assise devant l'instrument, elle était extrêmement heureuse d'être employée et ne désirait rien en retour sinon ne pas être observée.

C'était une fête joyeuse et joyeuse, et personne ne semblait de meilleure humeur que le capitaine Wentworth. Elle sentait qu'il avait tout pour l'élever que l'attention et la déférence générales, et surtout l'attention de toutes les jeunes femmes, pouvaient faire. Les miss Hayters, les femmes de la famille des cousins déjà mentionnés, furent apparemment admises à l'honneur d'être amoureuses de lui ; et quant à Henriette et Louise, elles semblaient toutes deux si entièrement occupées de lui, que seule l'apparence continue de la plus parfaite bonne volonté entre elles aurait pu faire croire qu'elles n'étaient pas des rivales décidées. S'il était un peu gâté par une admiration si universelle, si passionnée, qui pourrait s'en étonner ?

Telles étaient quelques-unes des pensées qui occupaient Anne, pendant que ses doigts travaillaient machinalement, marchant ensemble pendant une demi-heure, également sans erreur et sans conscience. Tantôt elle sentit qu'il se regardait, observait ses traits altérés peut-être, essayant d'y retrouver les ruines du visage qui l'avait autrefois charmé ; et une fois qu'elle a su qu'il avait dû parler d'elle ; elle en était à peine consciente, jusqu'à ce qu'elle entende la réponse ; mais alors elle était sûre qu'il avait demandé à son partenaire si Miss Elliot n'avait jamais dansé ? La réponse a été : « Oh, non ; jamais ; elle a complètement renoncé à la danse. Elle préférerait jouer. Elle ne se lasse jamais de jouer. Une fois aussi, il lui parla. Elle avait laissé l'instrument pendant que la danse était terminée, et il s'était assis pour essayer de distinguer un air dont il souhaitait donner une idée aux Miss Musgrove. Involontairement, elle revint dans cette partie de la pièce ; il la vit, et se levant aussitôt, dit avec une politesse étudiée :

« Je vous demande pardon, madame, c'est votre place ; » et bien qu'elle se retirât immédiatement avec un refus catégorique, il ne fallait pas l'inciter à se rasseoir.

Anne ne souhaitait pas davantage de tels regards et de tels discours. Sa froide politesse, sa grâce cérémonieuse étaient pires que tout.

CHAPITRE IX.

Le capitaine Wentworth était venu à Kellynch comme dans une maison, pour y rester aussi longtemps qu'il le souhaitait, étant autant l'objet de la bonté fraternelle de l'amiral que de celle de sa femme. Il avait eu l'intention, à son arrivée, de se rendre très prochainement dans le Shropshire et de rendre visite au frère installé dans ce pays, mais les attrait d'Uppercross l'incitèrent à différer cette visite. Il y avait tant d'amitié, de flatterie et de tout ce qu'il y avait de plus envoûtant dans sa réception là-bas ; les vieux étaient si hospitaliers, les jeunes si agréables, qu'il ne pouvait que se résoudre à rester là où il était et à prendre à crédit un peu plus longtemps tous les charmes et les perfections de la femme d'Edward.

Bientôt, Uppercross fut avec lui presque tous les jours. Les Musgroves ne pouvaient guère être plus disposés à inviter que lui à venir, particulièrement le matin, quand il n'avait pas de compagnon à la maison, car l'amiral et Mme Croft étaient généralement dehors ensemble, s'intéressant à leurs nouvelles possessions, à leur herbe, et leurs moutons, et flâner d'une manière insupportable pour un tiers, ou partir en voiture, récemment ajoutés à leur établissement.

Quelqu'un, il n'y avait eu qu'une seule opinion du capitaine Wentworth parmi les Musgroves et leurs dépendances. C'était partout une admiration constante et chaleureuse ; mais cette intimité n'était pas plus qu'établie, lorsqu'un certain Charles Hayter revint parmi eux, pour en être très troublé, et penser que le capitaine Wentworth était un obstacle important.

Charles Hayter était l'aîné de tous les cousins, et un jeune homme très aimable et agréable, entre qui et Henrietta il y avait eu une apparence d'attachement considérable avant l'introduction du capitaine Wentworth. Il était aux ordres ; et ayant une curée dans le quartier, où la résidence n'était pas exigée, vivait dans la maison de son père, à seulement deux milles d'Uppercross. Une courte absence de chez lui avait laissé sa belle sans surveillance dans cette période critique, et quand il revint, il eut la douleur de trouver des manières très différentes et de revoir le capitaine Wentworth.

Mme Musgrove et Mme Hayter étaient sœurs. Ils avaient chacun eu de l'argent, mais leurs mariages avaient fait une différence matérielle dans leur degré d'importance. M. Hayter possédait quelques biens qui lui étaient propres, mais ils étaient insignifiants comparés à ceux de M. Musgrove ; et tandis que les Musgroves appartenaient à la première classe de la société du pays, les jeunes Hayters, à cause du mode de vie inférieur, retiré et peu poli de leurs parents, et de leur propre éducation défectueuse, n'auraient guère appartenu à aucune classe, mais pour leur relation avec Uppercross, à l'exception bien sûr de ce fils aîné, qui avait choisi d'être un érudit et un gentleman, et qui était très supérieur en culture et en manières à tous les autres.

Les deux familles avaient toujours été en excellents termes, il n'y avait ni fierté d'un côté, ni envie de l'autre, et seulement une conscience de supériorité chez les Miss Musgroves, qui les rendait heureux d'améliorer leurs cousins. Les attentions de Charles envers Henrietta avaient été observées par son père et sa mère sans aucune désapprobation. « Ce ne serait pas un grand match pour elle ; mais si Henrietta l'aimait », et Henrietta semblait l'aimer.

Henrietta le pensait elle-même avant l'arrivée du capitaine Wentworth ; mais depuis lors, le cousin Charles était bien oublié.

D'après les observations d'Anne, laquelle des deux sœurs était préférée par le capitaine Wentworth était encore assez douteuse.

Henrietta était peut-être la plus jolie, Louisa avait le moral le plus élevé ; et elle ne savait pas maintenant si le caractère le plus doux ou le plus vif était le plus susceptible de l'attirer.

M. et Mme Musgrove, soit à cause de peu de choses, soit à cause d'une entière confiance dans la discrétion de leurs deux filles et de tous les jeunes hommes qui les approchaient, semblaient tout quitter pour tenter leur chance. Il n'y avait pas la moindre apparence de sollicitude ou de remarque à leur sujet dans le manoir ; mais il en était autrement au Cottage : les jeunes couples étaient plus disposés à spéculer et à s'interroger ; et le capitaine Wentworth n'avait pas été plus de quatre ou cinq fois en compagnie des miss Musgrove, et Charles Hayter venait tout juste de réapparaître, quand Anne dut écouter l'opinion de son frère et de sa sœur pour savoir laquelle était

celle qu'elle préférait. Charles l'a donné pour Louise, Marie pour Henriette, mais il est tout à fait d'accord que le marié à l'une ou l'autre pourrait être extrêmement délicieux.

Charles « n'avait jamais vu un homme plus agréable de sa vie ; et d'après ce qu'il avait entendu dire une fois le capitaine Wentworth lui-même, il était très sûr qu'il n'avait pas gagné moins de vingt mille livres sterling grâce à la guerre. C'était là une fortune à la fois ; en outre, il y aurait une chance de savoir ce qui pourrait être fait dans une guerre future ; et il était sûr que le capitaine Wentworth était aussi susceptible de se distinguer que n'importe quel officier de la marine. Oh ! ce serait un match capital pour l'une ou l'autre de ses sœurs.

« Sur ma parole, ce serait le cas », répondit Mary. « Cher moi ! S'il devait obtenir de très grands honneurs ! S'il devait un jour devenir baronnet ! "Lady Wentworth" sonne très bien. Ce serait en effet une chose noble pour Henriette ! Elle me remplacerait alors, et cela ne déplairait pas à Henrietta. Sir Frederick et Lady Wentworth ! Ce ne serait pourtant qu'une création nouvelle, et je ne pense jamais beaucoup à vos nouvelles créations.

Il convenait mieux à Mary de considérer Henriette comme la préférée, à cause même de Charles Hayter, dont elle souhaitait voir mettre un terme aux prétentions. Elle méprisait résolument les Hayter et pensait que ce serait un véritable malheur de rétablir les liens existants entre les familles – ce qui était très triste pour elle et ses enfants.

« Vous savez, dit-elle, je ne peux pas du tout le penser comme un parti digne d'Henriette ; et vu les alliances que les Musgroves ont conclues, elle n'a pas le droit de se jeter. Je ne pense pas qu'une jeune femme ait le droit de faire un choix qui puisse être désagréable et gênant pour la majeure partie de sa famille, et qui donne de mauvaises relations à ceux qui n'y sont pas habitués. Et, je vous prie, que dit Charles Hayter ? Rien qu'un curé de campagne. Un match des plus inappropriés pour Miss Musgrove d'Uppercross.

Son mari, cependant, ne serait pas d'accord avec elle sur ce point ; car en plus d'avoir de l'estime pour son cousin, Charles Hayter était un fils aimé, et il voyait lui-même les choses comme un fils aimé.

« Maintenant, tu dis des bêtises, Mary », lui dit donc sa réponse. « Ce ne serait pas un grand match pour Henrietta, mais Charles a de très bonnes chances, grâce aux Spicers, d'obtenir quelque chose de l'évêque dans un an ou deux ; et il vous plaira de vous rappeler qu'il est le fils aimé ; chaque fois que mon oncle meurt, il entre dans une très jolie propriété. Le domaine de Winthrop n'a pas moins de deux cent cinquante acres, sans compter la ferme près de Taunton, qui est une des meilleures terres du pays. Je vous accorde que n'importe lequel d'entre eux, à l'exception de Charles, serait un parti très choquant pour Henriette, et en effet cela ne pourrait pas l'être ; il est le seul qui soit possible ; mais c'est un homme de très bonne humeur et de bonne nature ; et chaque fois que Winthrop entrera entre ses mains, il en fera un lieu différent et vivra d'une manière très différente ; et avec cette propriété, il ne sera jamais un homme méprisable – une bonne propriété en pleine propriété. Non non, Henrietta pourrait faire pire que d'épouser Charles Hayter ; et si elle l'a et que Louisa puisse obtenir le capitaine Wentworth, je serai très satisfait.

« Charles peut dire ce qu'il veut », cria Mary à Anne dès qu'il fut sorti de la chambre, « mais ce serait choquant qu'Henriette épouse Charles Hayter ; c'est une très mauvaise chose pour elle, et pire encore pour moi ; et c'est pourquoi il est très souhaitable que le capitaine Wentworth puisse bientôt le faire sortir complètement de la tête, et je n'ai aucun doute sur ce point. Elle n'a pratiquement pas prêté attention à Charles Hayter hier. J'aurais aimé que tu sois là pour voir son comportement. Et quant à l'affection du capitaine Wentworth pour Louisa aussi bien que pour Henrietta, cela n'a aucun sens de le dire ; car il aime certainement beaucoup Henrietta. Mais Charles est tellement positif ! J'aurais aimé que tu sois avec nous hier, car alors tu aurais pu décider entre nous ; et je suis sûr que vous auriez pensé comme moi, si vous n'aviez pas été déterminé à me faire des reproches.

Un dîner chez M. Musgrove avait été l'occasion où Anne aurait dû voir toutes ces choses ; mais elle était restée à la maison, sous le prétexte mêlé d'un mal de tête qui lui était dû et d'un retour d'indisposition chez le petit Charles. Elle n'avait pensé qu'à éviter le capitaine Wentworth ; mais le fait d'éviter d'être appelé comme arbitre s'ajoutait désormais aux avantages d'une soirée tranquille. Quant aux vues du capitaine Wentworth, elle estimait qu'il était plus important qu'il connaisse son propre esprit assez tôt pour ne pas mettre en danger le bonheur de l'une ou l'autre des sœurs, ni mettre en cause son propre honneur, que de préférer Henrietta à Louisa, ou Louisa à Henrietta. L'un ou l'autre ferait, selon toute probabilité, de lui une épouse affectueuse et de bonne humeur. En ce qui concerne Charles Hayter, elle avait une délicatesse qui doit être peinée par toute légèreté de conduite chez une jeune femme bien intentionnée, et un cœur capable de sympathiser avec toutes les souffrances que cela occasionnait ; mais si Henriette se trompait sur la nature de ses sentiments, on ne pourrait pas comprendre de sitôt le changement.

Charles Hayter avait eu de quoi l'inquiéter et le mortifier dans le comportement de son cousin. Elle avait un trop vif respect pour lui pour être si complètement étrangère qu'elle pourrait, en deux réunions, éteindre tout espoir passé et ne lui laisser rien d'autre à faire que de se tenir à l'écart d'Uppercross, un homme comme le capitaine Wentworth devait être considéré comme la cause probable. Il n'avait été absent que deux dimanches, et lorsqu'ils se séparèrent, il l'avait laissée intéressée, même au plus haut de ses vœux, par la perspective de quitter bientôt sa cure actuelle et d'obtenir à la place celle d'Uppercross. Il lui avait alors semblé que l'objectif le plus proche de son cœur était que le Dr Shirley, le recteur, qui depuis plus de quarante ans s'était acquitté avec zèle de toutes les tâches de sa charge, mais qui devenait maintenant trop infirme pour beaucoup d'entre eux, devait être tout à fait fixé sur engager un curé ; devrait rendre sa cure aussi bonne qu'il pouvait se le permettre, et devrait en donner à Charles Hayter la promesse. L'avantage de devoir venir uniquement à Uppercross, au lieu de parcourir six milles dans un autre sens ; qu'il avait, à tous égards, une meilleure curiosité ; de son appartenance à leur cher Dr Shirley, et du fait que le cher et bon Dr Shirley soit relevé du devoir qu'il ne pouvait plus accomplir sans la fatigue la plus préjudiciable, avaient été beaucoup, même pour Louisa, mais avaient été presque tout pour Henrietta. Quand il revint, hélas ! le zèle des affaires était passé. Louisa ne pouvait pas du tout écouter le récit d'une conversation qu'il venait d'avoir avec le Dr Shirley : elle était à une fenêtre, guettant le capitaine Wentworth ; et même Henriette n'avait au mieux qu'une attention partagée à accorder, et semblait avoir oublié tout le doute et la sollicitude de la négociation.

« Eh bien, je suis vraiment très heureux : mais j'ai toujours pensé que vous l'auriez ; j'ai toujours pensé que tu en étais sûr. Il ne me semblait pas que... bref, vous savez, le Dr Shirley devait avoir un vicaire, et vous aviez tenu sa promesse. Est-ce qu'il vient, Louisa ? Un matin, très peu de temps après le dîner chez les Musgroves, auquel Anne n'avait pas assisté, le capitaine Wentworth entra dans le salon du Cottage, où se trouvaient seulement elle et le petit Charles invalide, allongé sur le canapé.

La surprise de se retrouver presque seul avec Anne Elliot, ôta à ses manières leur calme habituel : il tressaillit et ne put que dire : « Je

pensais que les Miss Musgrove étaient ici : Mme Musgrove m'a dit que je devrais les trouver ici », avant de lui dire. Il se dirigea vers la fenêtre pour se rappeler de lui-même et sentir comment il devait se comporter.

« Ils sont en haut avec ma sœur : ils descendront dans quelques instants, j'ose dire », avait répondu Anne, dans toute la confusion qui était naturelle ; et si l'enfant ne l'avait pas appelée pour qu'elle vienne faire quelque chose pour lui, elle aurait quitté la chambre l'instant d'après et aurait relâché le capitaine Wentworth ainsi qu'elle-même.

Il continua vers la fenêtre ; et après avoir dit calmement et poliment : « J'espère que le petit garçon va mieux », il se tut.

Elle fut obligée de s'agenouiller près du canapé et d'y rester pour satisfaire son patient ; et ils continuèrent ainsi quelques minutes, quand, à sa très grande satisfaction, elle entendit quelqu'un d'autre traverser le petit vestibule. Elle espérait, en tournant la tête, voir le maître de la maison ; mais il s'avéra qu'il était beaucoup moins propre à rendre les choses faciles : Charles Hayter, probablement pas du tout plus satisfait de la vue du capitaine Wentworth que le capitaine Wentworth ne l'avait été de la vue d'Anne.

Elle a seulement essayé de dire : « Comment allez-vous ? Ne veux-tu pas t'asseoir ? Les autres seront là bientôt.

Cependant le capitaine Wentworth sortit de sa fenêtre, apparemment peu disposé à la conversation ; mais Charles Hayter mit bientôt fin à ses tentatives en s'asseyant près de la table et en prenant le journal ; et le capitaine Wentworth retourna à sa fenêtre.

Une autre minute apporta un autre ajout. Le plus jeune garçon, un enfant remarquablement gros et avant-gardiste, âgé de deux ans, s'était fait ouvrir la porte par quelqu'un du dehors, apparut parmi eux avec détermination, et alla droit au canapé pour voir ce qui se passait, et posa dans sa prétention à tout ce qui pourrait être révélateur de bien.

N'ayant rien à manger, il ne pouvait que jouer ; et comme sa tante ne le laissait pas taquiner son frère malade, il commença à s'attacher à elle, alors qu'il était agacé, de telle manière que, occupée qu'elle était avec Charles, elle ne pouvait se débarrasser de lui. Elle lui parlait, commandait, suppliait, insistait en vain. Une fois, elle parvint à le repousser, mais le garçon eut un plus grand plaisir à se remettre directement sur son dos.

« Walter, dit-elle, descendez à ce moment-là. Vous êtes extrêmement gênant. Je suis vraiment énervé contre toi. »

« Walter, s'écria Charles Hayter, pourquoi ne faites-vous pas ce qu'on vous demande ? N'entends-tu pas ta tante parler ? Viens à moi, Walter, viens chez le cousin Charles.

Mais Walter ne bougeait pas du tout.

Cependant, un instant plus tard, elle se trouva en état d'être libérée de lui ; quelqu'un lui enlevait, bien qu'il ait tellement penché la tête, que ses petites mains robustes se détachèrent de son cou, et il fut résolument emporté, avant qu'elle sache que le capitaine Wentworth l'avait fait.

Ses sensations lors de cette découverte la laissèrent parfaitement sans voix. Elle ne pouvait même pas le remercier. Elle ne pouvait que planer sur le petit Charles avec les sentiments les plus désordonnés. Sa gentillesse en s'avançant pour la soulager, la manière, le silence dans lequel cela s'était passé, les petits détails de la circonstance, avec la conviction bientôt imposée par le bruit qu'il faisait soigneusement avec l'enfant, qu'il entendait éviter l'entendre remercier, et plutôt chercher à témoigner que sa conversation était le dernier de ses besoins, produisit une telle confusion d'agitation variable, mais très douloureuse, dont elle ne put se remettre, jusqu'à ce que l'entrée de Mary et des Miss Musgrove lui permette de confier sa petite patiente à leurs soins et quitte la chambre. Elle ne pouvait pas rester. Cela aurait pu être l'occasion d'observer les amours et les jalousies des quatre : ils l'étaient désormais ensemble ; mais elle ne pouvait rester pour rien. Il était évident que Charles Hayter n'était pas très enclin à l'égard du capitaine Wentworth. Elle eut la forte impression qu'il avait dit, d'un ton vexé, après l'intervention du capitaine Wentworth : « Vous auriez dû vous soucier de moi, Walter ; Je t'ai dit de ne pas taquiner ta tante ; » et il pouvait comprendre qu'il regrettait que le capitaine Wentworth fasse ce qu'il aurait dû faire lui-même. Mais ni les sentiments de Charles Hayter, ni ceux de qui que ce soit, ne pourraient l'intéresser avant qu'elle n'ait un peu mieux arrangé les siens. Elle avait honte d'elle-même, toute honteuse d'être si nerveuse, si bouleversée par une pareille bagatelle ; mais il en était ainsi, et il fallut une longue application de solitude et de réflexion pour la retrouver.

CHAPITRE X.

D'autres occasions de faire ses observations ne pouvaient manquer de se présenter. Anne fut bientôt en compagnie de tous les quatre assez souvent pour avoir une opinion, quoique trop sage pour l'admettre à la maison, où elle savait que cela n'aurait satisfait ni mari ni femme ; car, même si elle considérait Louisa comme la favorite, elle ne pouvait s'empêcher de penser, autant qu'elle pouvait en juger par sa mémoire et son expérience, que le capitaine Wentworth n'était amoureux ni de l'une ni de l'autre. Ils étaient plus amoureux de lui ; pourtant là, ce n'était pas de l'amour. C'était une petite fièvre d'admiration ; mais il pourrait, et il le faudra probablement, finir par être amoureux de certains. Charles Hayter semblait conscient d'être méprisé, et pourtant Henriette avait parfois l'air d'être divisée entre eux. Anne aspirait au pouvoir de leur représenter à tous ce qu'ils faisaient et de leur signaler certains des maux auxquels ils s'exposaient. Elle n'attribuait la ruse à personne. C'était pour elle la plus grande satisfaction de croire que le capitaine Wentworth n'était pas du tout conscient de la douleur qu'il lui causait. Il n'y avait aucun triomphe, aucun triomphe pitoyable dans ses manières. Il n'avait probablement jamais entendu parler de Charles Hayter et n'y avait jamais pensé. Il avait seulement tort d'accepter les attentions (car accepter doit être le mot) de deux jeunes femmes à la fois.

Cependant, après une courte lutte, Charles Hayter a semblé quitter le terrain. Trois jours s'étaient écoulés sans qu'il vienne une seule fois à Uppercross ; un changement des plus décidés. Il avait même refusé une invitation régulière à dîner ; et ayant été trouvés à cette occasion par M. Musgrove avec de gros livres devant lui, M. et Mme Musgrove étaient sûrs que tout ne pouvait pas aller bien, et parlèrent, avec des visages graves, de son étude jusqu'à la mort. Mary espérait et croyait qu'il avait reçu un renvoi positif de la part d'Henriette, et son mari vivait dans la dépendance constante de voir demain. Anne ne pouvait que penser que Charles Hayter était sage.

Un matin, à peu près à cette époque, Charles Musgrove et le capitaine Wentworth étaient partis chasser ensemble, alors que les sœurs du Cottage étaient tranquillement assises au travail, ils reçurent la visite à la fenêtre des sœurs du manoir.

C'était une très belle journée de novembre, et les Miss Musgrove traversèrent le petit parc et ne s'arrêtèrent que pour dire qu'elles allaient faire une longue promenade et, par conséquent, conclurent que Mary ne voulait pas y aller avec elle. eux ; et quand Marie répondit aussitôt, avec une certaine jalousie de n'être pas censée être une bonne marcheuse : « Oh, oui, je voudrais beaucoup vous rejoindre, j'aime beaucoup les longues promenades ; » Anne se sentit persuadée, par les regards des deux jeunes filles, que c'était

précisément ce qu'elles ne souhaitaient pas, et admira encore l'espèce de nécessité que semblaient produire les habitudes familiales, que tout soit à communiquer, et que tout soit à faire, ensemble, même si cela n'est pas souhaité et peu pratique. Elle essaya de dissuader Mary d'y aller, mais en vain ; et cela étant le cas, elle pensa qu'il valait mieux accepter l'invitation beaucoup plus cordiale des Miss Musgrove à partir également, car elle pourrait être utile pour rebrousser chemin avec sa sœur et diminuer l'interférence dans leurs propres plans.

« Je ne peux pas imaginer pourquoi ils devraient supposer que je n'aimerais pas une longue promenade », dit Mary en montant les escaliers. « Tout le monde suppose toujours que je ne suis pas un bon marcheur ; et pourtant ils n'auraient pas été contents si nous avions refusé de les rejoindre. Quand on vient ainsi exprès nous demander, comment peut-on dire non ?

Au moment où ils parlaient, ces messieurs revinrent. Ils avaient emmené un jeune chien qui avait gâché leur jeu et les avaient renvoyés de bonne heure. Leur temps, leurs forces et leur esprit étaient donc exactement prêts pour cette promenade, et ils s'y livrèrent avec plaisir. Anne aurait-elle pu prévoir une telle rencontre, elle serait restée chez elle ; mais, poussée par quelques sentiments d'intérêt et de curiosité, elle crut maintenant qu'il était trop tard pour se rétracter, et tous les six partirent ensemble dans la direction choisie par les Miss Musgrove, qui considéraient évidemment la promenade comme sous leur direction.

Le but d'Anne était de ne gêner personne ; et où les sentiers étroits à travers les champs rendaient nécessaires de nombreuses séparations pour rester avec son frère et sa sœur. Son plaisir dans la promenade doit provenir de l'exercice et de la journée, de la vue des derniers sourires de l'année sur les feuilles fauves et les haies desséchées, et de la répétition de quelques-unes des mille descriptions poétiques de l'automne qui existent, saison d'influence particulière et inépuisable sur l'esprit de goût et de tendresse, cette saison qui avait tiré de tout poète digne d'être lu quelque essai de description ou quelques lignes de sentiment. Elle occupait son esprit autant que possible dans des réflexions et des citations de ce genre ; mais il n'était pas possible que, lorsqu'elle était à la portée de la conversation du capitaine Wentworth avec l'une ou l'autre des Miss Musgrove, elle n'essayât pas de l'entendre ; pourtant elle n'en captura pas grand-chose de remarquable. C'était une simple conversation animée, comme tout jeune homme, sur un pied d'intimité, pourrait le faire. Il était plus engagé avec Louisa qu'avec Henriette. Louisa a certainement plus mis en avant son avis que sa sœur. Cette distinction parut s'accroître, et il y eut un discours de Louisa qui la frappa. Après un des nombreux éloges du jour, qui éclataient continuellement, le capitaine Wentworth ajouta :

« Quel temps magnifique pour l'amiral et ma sœur ! Ils avaient l'intention de faire un long trajet en voiture ce matin ; peut-être pourrions-nous les héler de certaines de ces collines. Ils parlaient de venir dans ce côté-ci du pays. Je me demande où ils vont s'énervier aujourd'hui. Oh ! cela arrive très souvent, je vous l'assure ; mais ma sœur n'en fait rien ; elle préférerait être jetée dehors ou non. « Ah ! Vous en profitez, je le sais, s'écria Louisa, mais si c'était vraiment le cas, j'en ferais autant à sa place. Si j'aimais un homme, comme elle aime l'amiral, je serais toujours avec lui, rien ne devrait jamais nous séparer, et j'aimerais mieux être renversé par lui que conduit en toute sécurité par quelqu'un d'autre. Cela a été dit avec enthousiasme.

"As-tu ?" s'écria-t-il en reprenant le même ton ; "Je l'honore !" Et il y eut un silence entre eux pendant un petit moment.

Anne ne pouvait pas immédiatement retomber dans une citation. Les douces scènes de l'automne furent mises de côté pendant un moment, à moins qu'un tendre sonnet, chargé de l'analogie appropriée de l'année en déclin, du bonheur en déclin, et des images de la jeunesse, de l'espoir et du printemps, tous ensemble, ne bénissent sa mémoire. Elle se réveilla et dit, alors qu'ils s'engageaient par ordre dans un autre chemin : « N'est-ce pas l'un des chemins menant à Winthrop ? Mais personne ne l'a entendu, ou du moins, personne ne lui a répondu.

Winthrop, cependant, ou ses environs (car on y rencontre parfois des jeunes hommes se promenant près de chez eux) était leur destination ; et après encore un demi-mile d'ascension graduelle à travers de grands enclos, où les charrues au travail et le sentier fraîchement tracé parlaient le fermier contrecarrant les douceurs du découragement poétique, et avec l'intention de retrouver le printemps, ils atteignirent le sommet de la colline la plus considérable, qui séparait Uppercross et Winthrop, et commanda bientôt une vue complète de ce dernier, au pied de la colline de l'autre côté.

Winthrop, sans beauté et sans dignité, était étendu devant eux ; une maison indifférente, basse et encerclée par les granges et les bâtiments d'une cour de ferme.

Marie s'est exclamée : « Bénis-moi ! voici Winthrop. Je déclare que je n'en avais aucune idée ! Eh bien maintenant, je pense que nous ferions mieux de rebrousser chemin ; Je suis excessivement fatigué.

Henriette, consciente et honteuse, et ne voyant aucun cousin Charles marcher sur un sentier ou s'appuyer contre une porte, était prête à faire ce que Marie voulait ; mais non ! » dit Charles Musgrove, et « Non, non ! s'écria Louisa avec plus d'empressement, et, prenant sa sœur à part, elle parut discuter la question avec chaleur.

Charles, cependant, déclarait très décidément sa résolution d'aller chez sa tante, maintenant qu'il était si près ; et très évidemment, bien que plus craintivement, essayant d'inciter sa femme à y aller aussi. Mais c'était un des points sur lesquels la dame montrait sa force ; et lorsqu'il lui recommanda l'avantage de se reposer un quart d'heure à Winthrop, tant elle se sentait fatiguée, elle répondit résolument : « Oh ! non en effet ! remonter cette colline lui ferait plus de mal que s'asseoir ne pourrait lui faire de bien ; » et, en bref, son aspect et ses manières déclaraient qu'elle ne partirait pas.

Après une petite succession de ce genre de débats et de consultations, il fut convenu entre Charles et ses deux sœurs que lui et Henriette descendraient quelques minutes chez leur tante et leurs cousins, pendant que le reste de la fête attendrait, eux au sommet de la colline.

Louise semblait la principale organisatrice du plan ; et, tandis qu'elle descendait la colline avec eux, parlant toujours à Henriette, Mary profita de l'occasion pour regarder autour d'elle avec mépris et dire au capitaine Wentworth :

« C'est très désagréable d'avoir de telles relations ! Mais, je vous assure, je ne suis jamais allé deux fois dans la maison ci-dessus dans ma vie.

Elle ne reçut d'autre réponse qu'un sourire artificiel d'assentiment, suivi d'un regard méprisant, alors qu'il se détournait, dont Anne connaissait parfaitement le sens.

Le sommet de la colline, où ils restèrent, était un endroit joyeux : Louisa revint ; et Marie, trouvant un siège confortable pour elle-même sur la marche d'un montant, fut très satisfaite tant que tous les autres se tenaient autour d'elle ; mais lorsque Louisa entraîna le capitaine

Wentworth pour essayer de glaner des noix dans une haie voisine, et qu'ils disparurent peu à peu hors de vue et de bruit, Mary n'était plus heureuse ; elle se disputait avec sa propre place, était sûre que Louisa en avait trouvée une bien meilleure quelque part, et rien ne pouvait l'empêcher d'aller aussi en chercher une meilleure. Elle franchit la même porte, mais ne put les voir. Anne lui trouva une place agréable, sur une berge sèche et ensoleillée, sous la haie, dans laquelle elle ne doutait pas qu'ils soient encore, à un endroit ou à un autre. Mary s'assit un moment, mais cela ne voulut pas ; elle était sûre que Louisa avait trouvée une meilleure place ailleurs, et elle continuerait jusqu'à la rattraper.

Anne, très fatiguée elle-même, était contente de s'asseoir ; et elle entendit très vite le capitaine Wentworth et Louisa dans la haie, derrière elle, comme s'ils revenaient le long de l'espèce de canal accidenté et sauvage, au centre. Ils parlaient en s'approchant. La voix de Louisa fut la première distinguée. Elle semblait être au milieu d'un discours enthousiaste. Ce qu'Anne entendit pour la première fois, c'était...

« Et alors, je l'ai fait partir. Je ne pouvais pas supporter qu'elle soit effrayée par de telles absurdités lors de la visite. Quoi ! Est-ce que je serais empêché de faire une chose que j'avais décidé de faire et que je savais être juste, par les airs et l'intervention d'une telle personne, ou de n'importe quelle personne, je pourrais dire ? Non, je n'imagine pas qu'on puisse être aussi facilement persuadé. Quand j'ai pris ma décision, je l'ai prise ; et Henrietta semblait avoir décidé de venir à Winthrop aujourd'hui ; et pourtant, elle était sur le point d'y renoncer, par complaisance insensée !

« Elle aurait fait demi-tour à ce moment-là, sans toi ?

« Elle le ferait effectivement. J'ai presque honte de le dire.

« Heureux pour elle d'avoir un esprit comme le vôtre à portée de main ! Après les indications que vous m'avez données tout à l'heure, qui n'ont fait que confirmer mes propres observations, la dernière fois que j'ai été en sa compagnie, je n'ai pas eu l'air de ne pas comprendre ce qui se passe. Je vois qu'il s'agissait de bien plus qu'une simple visite matinale consciencieuse chez votre tante ; et malheur à lui, et à elle aussi, lorsqu'il s'agit de choses importantes, lorsqu'ils sont placés dans des circonstances exigeant du courage et de la force d'esprit, si elle n'a pas assez de résolution pour résister à une vaine intervention dans une bagatelle comme celle-ci. Votre sœur est une créature aimable ; mais vous avez un caractère de décision et de fermeté, je vois. Si vous appréciez sa conduite ou son bonheur, insufflez-lui autant que possible de votre propre esprit. Mais cela, sans aucun doute, vous l'avez toujours fait. C'est le pire mal d'un caractère trop souple et indécis, sur lequel on ne peut compter sur aucune influence. Vous n'êtes jamais sûr qu'une bonne impression soit durable ; tout le monde peut l'influencer. Que ceux qui veulent être heureux soient fermes. Voici une noix, dit-il en en attrapant une sur une branche supérieure, pour illustrer : une belle noix brillante, qui, dotée de sa force originelle, a survécu à toutes les tempêtes de l'automne. Pas une crevasse, pas un point faible nulle part. Cette noix, continua-t-il avec une solennité enjouée, alors que tant de ses frères sont tombés et ont été foulés aux pieds, est encore en possession de tout le bonheur dont on peut supposer qu'une noisette est capable. Puis revenant à son ancien ton sérieux : « Mon premier souhait pour tous ceux qui m'intéressent est qu'ils soient fermes. Si Louisa Musgrove était belle et heureuse en novembre de sa vie, elle chérirait toutes ses facultés mentales actuelles.

Il l'avait fait et resta sans réponse. Anne aurait été surprise si Louisa avait pu répondre facilement à un tel discours : des mots si intéressants, prononcés avec une chaleur si sérieuse ! Elle pouvait imaginer ce que Louisa ressentait. Pour sa part, elle craignait de bouger, de peur d'être vue. Pendant qu'elle restait, un buisson de houx bas et décousu la protégeait, et ils avançaient. Cependant, avant qu'ils ne soient hors de son audition, Louisa parla à nouveau.

« Mary est assez bonne à bien des égards », dit-elle ; mais elle me provoque parfois excessivement, par ses absurdités et son orgueil, l'orgueil d'Elliot. Elle a beaucoup trop de la fierté d'Elliot. Nous souhaitons tellement que Charles ait épousé Anne à la place. Je suppose que tu sais qu'il voulait épouser Anne ?

Après un moment de pause, le capitaine Wentworth dit :

"Voulez-vous dire qu'elle l'a refusé ?"

"Oh ! Oui, certainement."

"Quand est-ce arrivé ?"

« Je ne sais pas exactement, car Henrietta et moi étions à l'école à ce moment-là ; mais je crois environ un an avant qu'il n'épouse Mary. J'aurais aimé qu'elle l'accepte. Nous aurions tous dû l'aimer beaucoup mieux ; et papa et maman pensent toujours que c'est la faute de sa grande amie Lady Russell, alors qu'elle ne l'a pas fait. Ils pensent que Charles n'est peut-être pas assez instruit et livresque pour plaire à Lady Russell, et que par conséquent, elle a persuadé Anne de refuser.

Les bruits s'éloignaient et Anne ne distinguait plus. Ses propres émotions la maintenaient toujours figée. Elle avait beaucoup à récupérer avant de pouvoir bouger. Le sort proverbial de l'auditrice n'était pas absolument le sien ; elle n'avait entendu aucun mal d'elle-même, mais elle avait entendu beaucoup de choses très douloureuses. Elle voyait à quel point le capitaine Wentworth considérait son propre caractère, et il y avait justement à son égard ce degré de sentiment et de curiosité qui devait lui donner une extrême agitation.

Dès qu'elle le put, elle poursuivit Mary, et l'ayant retrouvée et retournant avec elle à leur ancienne station, près de l'échelier, se sentit un certain réconfort en voyant que tout leur groupe était immédiatement après rassemblé et de nouveau en mouvement ensemble. Ses esprits voulaient la solitude et le silence que seuls les nombres pouvaient donner.

Charles et Henrietta revinrent, emmenant, comme on peut le supposer, Charles Hayter avec eux. Anne ne pouvait pas tenter de comprendre les moindres détails de l'affaire ; même le capitaine Wentworth ne semblait pas ici admis à une parfaite confiance ; mais qu'il y ait eu un retrait du côté du gentleman et un relâchement du côté de la dame, et qu'ils étaient maintenant très heureux de se retrouver de nouveau, cela ne faisait aucun doute. Henrietta avait l'air un peu honteuse, mais très contente ; Charles Hayter extrêmement heureux ; et ils se sentaient dévoués l'un à l'autre presque dès le premier instant de leur départ pour Uppercross.

Tout marqua désormais Louisa pour le capitaine Wentworth ; rien de plus clair ; et là où plusieurs divisions étaient nécessaires, ou même là où elles ne l'étaient pas, ils marchaient côte à côte presque autant que les deux autres. Dans une longue bande de prairie, où il y avait amplement d'espace pour tous, ils étaient ainsi divisés, formant trois partis distincts ; et Anne appartenait nécessairement au groupe des trois qui se vantaient du moins d'animation et du moins de complaisance. Elle rejoignit Charles et Mary et était assez fatiguée pour être très heureuse de l'autre bras de Charles ; mais Charles, quoique de très bonne humeur avec elle, était en colère contre sa femme. Mary s'était montrée désobligeante envers lui, et elle allait maintenant en récolter la conséquence, laquelle conséquence était

qu'il laissait tomber son bras presque à chaque instant pour couper avec sa baguette la tête de quelques orties dans la haie ; et quand Marie commença à s'en plaindre et à se plaindre d'être maltraitée, selon l'usage, du côté de la haie, tandis qu'Anne n'était jamais gênée de l'autre, il laissa tomber les bras de tous deux pour chasser une beetle qu'il l'avait jeté un coup d'œil momentané, et ils ont eu du mal à le comprendre du tout.

Ce long pré bordait une ruelle que leur sentier, au bout de celle-ci, devait traverser, et quand tout le monde fut arrivé à la porte de sortie, la voiture avançant dans la même direction, qu'on avait entendue depuis quelques temps, venait juste d'arriver. et s'est avéré être le travail de l'amiral Croft. Lui et sa femme avaient pris le chemin prévu et rentraient chez eux. En apprenant la durée de la promenade que les jeunes avaient faite, ils offraient gentiment une place à toute dame qui pourrait être particulièrement fatiguée ; cela lui ferait gagner un kilomètre et demi, et ils traversaient Uppercross. L'invitation était générale et généralement déclinée. Les Miss Musgrove n'étaient pas du tout fatiguées, et Mary était soit offensée de ne pas avoir été interrogée avant les autres, soit ce que Louisa appelait la fierté d'Elliot ne pouvait pas supporter d'en faire un troisième dans une chaise à un seul cheval.

Le groupe de marcheurs avait traversé l'allée et franchissait un échelier opposé, et l'amiral remit son cheval en mouvement, lorsque le capitaine Wentworth franchit la haie en un instant pour dire quelque chose à sa sœur. Le quelque chose peut être deviné par ses effets. "Miss Elliot, je suis sûre que vous êtes fatiguée", s'écria Mme Croft. « Laissez-nous le plaisir de vous ramener chez vous. Voici une excellente chambre pour trois, je vous l'assure. Si nous étions tous comme vous, je crois que nous pourrions nous asseoir quatre. Il le faut, en effet, il le faut.

Anne était toujours dans l'allée ; et bien que commençant instinctivement à décliner, elle ne fut pas autorisée à continuer. L'aimable urgence de l'amiral venait en soutien à celle de sa femme ; ils ne seraient pas refusés ; ils se pressèrent dans le plus petit espace possible pour lui laisser un coin, et le capitaine Wentworth, sans dire un mot, se tourna vers elle et l'obligea tranquillement à se faire aider à monter dans la voiture.

Oui ; il l'avait fait. Elle était dans la voiture, et sentait qu'il l'avait placée là, que sa volonté et ses mains l'avaient fait, qu'elle le devait à sa perception de sa fatigue et à sa résolution de lui donner du repos. Elle était très touchée par l'opinion de ses dispositions pour elle, que toutes ces choses faisaient ressortir. Cette petite circonstance semblait l'achèvement de tout ce qui s'était passé auparavant. Elle l'a compris. Il ne pouvait pas lui pardonner, mais il ne pouvait pas être insensible. Même s'il la condamnait pour le passé et le considérait avec un ressentiment élevé et injuste, bien qu'il se souciait parfaitement d'elle et bien qu'il s'attachât à une autre, il ne pouvait cependant pas la voir souffrir sans le désir de lui apporter du soulagement. C'était un reste d'un ancien sentiment ; c'était un élan d'amitié pure, quoique innoué ; c'était une preuve de son propre cœur chaleureux et aimable, qu'elle ne pouvait contempler sans des émotions si composées de plaisir et de douleur, qu'elle ne savait laquelle prévalait.

Ses réponses aux gentilles et aux remarques de ses compagnes furent d'abord données inconsciemment. Ils avaient parcouru la moitié du chemin le long du chemin accidenté, avant qu'elle ne soit tout à fait consciente de ce qu'ils disaient. Elle les trouva alors en train de parler de « Frederick ».

« Il a certainement l'intention d'avoir l'une ou l'autre de ces deux filles, Sophie, » dit l'amiral ; mais on ne peut pas dire lequel. Lui aussi les poursuivit depuis assez longtemps, semble-t-il, pour se décider. Oui, cela vient de la paix. Si c'était la guerre maintenant, il l'aurait réglée depuis longtemps. Nous, les marins, Miss Elliot, ne pouvons pas nous permettre de faire de longues cour en temps de guerre. Combien de jours s'est écoulé, ma chère, entre la première fois que je vous ai vue et notre séance ensemble dans notre logement à North Yarmouth ?

« Nous ferions mieux de ne pas en parler, ma chère », répondit aimablement Mme Croft ; car si Miss Elliot apprenait combien de temps nous sommes parvenus à nous entendre, elle ne serait jamais persuadée que nous pourrions être heureux ensemble. Cependant, je vous connaissais par caractère depuis longtemps.

« Eh bien, et j'avais entendu dire que tu étais une très jolie fille, et qu'allions-nous attendre d'ailleurs ? Je n'aime pas avoir de telles choses en main aussi longtemps. J'aimerais que Frederick fasse un peu plus de publicité et nous ramène à la maison une de ces jeunes dames à Kellynch. Il y aurait alors toujours de la compagnie pour eux. Et elles sont toutes les deux de très gentilles jeunes filles ; je connais à peine l'un de l'autre.

« Des filles de très bonne humeur et sans affection, en effet », dit Mme Croft sur un ton d'éloge plus calme, qui fit soupçonner Anne que ses pouvoirs les plus vifs pourraient ne pas considérer l'une ou l'autre comme tout à fait dignes de son frère ; et une famille très respectable. On ne pouvait pas être en contact avec de meilleures personnes. Mon cher amiral, ce message ! nous prendrons certainement ce poste.

Mais en donnant elle-même aux rênes une meilleure direction, ils passeront joyeusement le danger ; et, une fois après, en lui tendant judicieusement la main, ils ne tomberont pas dans une ornière, ni ne se heurteront à un char à fumier ; et Anne, quelque peu amusée par leur façon de conduire, qui, à son avis, ne représentaient pas mal la direction générale de leurs affaires, se trouva déposée en toute sécurité par eux au Cottage.

CHAPITRE XI.

Le moment approchait maintenant du retour de lady Russell : le jour était même fixé ; et Anne, fiancée pour la rejoindre dès qu'elle serait réinstallée, attendait avec impatience un déménagement rapide à Kellynch et commençait à penser à quel point son propre confort en serait probablement affecté.

Cela la placera dans le même village que le capitaine Wentworth, à moins d'un demi-mille de lui ; il faudrait qu'ils fréquentent la même église, et qu'il y ait des relations sexuelles entre les deux familles. C'était contre elle ; mais d'un autre côté, il passait tellement de temps à Uppercross, qu'en s'en allant, on pouvait considérer qu'elle le laissait plutôt derrière elle que comme se dirigeant vers lui ; et, dans l'ensemble, elle croyait qu'elle devait, sur cette intéressante question, être gagnante, presque aussi certainement que dans son changement de société domestique, en quittant la pauvre Mary pour lady Russell.

Elle aurait souhaité qu'il lui soit possible d'éviter de jamais voir le capitaine Wentworth au Hall : ces salles avaient été témoins d'anciennes réunions qui lui seraient trop péniblement présentées ; mais elle était encore plus anxieuse quant à la possibilité que Lady Russell et le capitaine Wentworth ne se rencontrent jamais nulle part. Ils ne s'aimaient pas, et aucun renouveau de connaissance ne pouvait désormais servir à rien ; et si Lady Russell les voyait ensemble, elle pourrait penser qu'il avait trop de sang-froid et qu'elle en

avait trop peu.

Ces points constituaient sa principale préoccupation en anticipant son départ d'Uppercross, où elle estimait qu'elle avait été en poste assez longtemps. Son utilité auprès du petit Charles donnerait toujours un peu de douceur au souvenir de ses deux mois de visite là-bas, mais il reprenait des forces à petits pas, et elle n'avait plus rien d'autre à faire.

La conclusion de sa visite fut cependant diversifiée d'une manière qu'elle n'avait pas du tout imaginée. Le capitaine Wentworth, après avoir été invisible et inconnu à Uppercross pendant deux jours entiers, réapparut parmi eux pour se justifier en racontant ce qui l'avait retenu à l'écart.

Une lettre de son ami, le capitaine Harville, l'ayant enfin découvert, lui avait appris que le capitaine Harville était installé avec sa famille à Lyme pour l'hiver ; qu'ils se trouvaient donc, sans le savoir, à moins de vingt milles l'un de l'autre. Le capitaine Harville n'avait jamais été en bonne santé depuis une grave blessure qu'il avait reçue deux ans auparavant, et le désir du capitaine Wentworth de le voir l'avait déterminé à se rendre immédiatement à Lyme. Il était là depuis vingt-quatre heures. Son acquiescement fut complet, son amitié chaleureusement honorée, un vif intérêt suscité pour son ami, et sa description du beau pays autour de Lyme si profondément soignée par le groupe, qu'un désir sincère de voir Lyme eux-mêmes et un projet d'y aller était la conséquence.

Les jeunes étaient tous fous de voir Lyme. Le capitaine Wentworth parla d'y retourner lui-même, ce n'était qu'à dix-sept milles d'Uppercross ; Même en novembre, le temps n'était pas mauvais ; et enfin Louise, qui était la plus empressée des avides, ayant pris la résolution de partir, et outre le plaisir de faire ce qu'elle voulait, étant maintenant armée de l'idée du mérite à maintenir sa propre voie, emporta tout les souhaits de son père et de sa mère de reporter l'événement à l'été ; et à Lyme ils devaient aller : Charles, Mary, Anne, Henrietta, Louisa et le capitaine Wentworth.

Le premier projet inconsideré avait été de partir le matin et de revenir le soir ; mais M. Musgrove, pour le bien de ses chevaux, n'y consentit pas ; et quand on le considérait rationnellement, un jour au milieu de novembre ne laisserait pas beaucoup de temps pour visiter un nouvel endroit, après avoir déduit sept heures, comme l'exigeait la nature du pays, pour l'aller et le retour. Ils devaient donc y passer la nuit et ne revenir qu'au dîner du lendemain. Cela a été considéré comme un amendement considérable ; et bien qu'ils se soient tous réunis à la Grande Maison à l'heure du petit-déjeuner assez tôt et soient partis très ponctuellement, il était tellement midi passé devant les deux voitures, le carrosse de M. Musgrove contenant les quatre dames, et le programme de Charles, dans lequel il conduisait le capitaine Wentworth, descendant la longue colline qui mène à Lyme et entrèrent dans la rue encore plus escarpée de la ville elle-même, et il était très évident qu'ils n'auraient pas plus de temps pour regarder autour d'eux avant que la lumière et la chaleur du jour ne disparaissent.

Après avoir réservé un hébergement et commandé un dîner dans l'une des auberges, la prochaine chose à faire était sans aucun doute de marcher directement jusqu'à la mer. Ils étaient arrivés trop tard dans l'année pour profiter des divertissements ou des variétés que Lyme, en tant que lieu public, pouvait offrir. Les chambres étaient fermées, les locataires presque tous partis, il ne restait presque plus de famille, à l'exception des résidents ; et comme il n'y a rien à admirer dans les bâtiments eux-mêmes, la situation remarquable de la ville, la rue principale se précipitant presque dans l'eau, la promenade jusqu'au Cobb, longeant l'agréable petite baie qui, en saison, est animée, avec machines de bain et compagnie ; le Cobb lui-même, ses anciennes merveilles et ses nouvelles améliorations, avec la très belle ligne de falaises qui s'étend à l'est de la ville, sont ce que recherchera l'œil étranger ; et il faut que ce soit un étranger très étrange, qui ne voit pas de charmes dans les environs immédiats de Lyme, pour lui donner envie de la connaître. Les scènes de son quartier, Charmouth, avec ses hauteurs et ses vastes étendues de campagne, et plus encore, sa douce baie retirée, adossée à de sombres falaises, où des fragments de roches basses parmi les sables, en font l'endroit le plus agréable pour observer le flux et la marée, pour s'asseoir dans une contemplation inlassable ; les variétés ligneuses du joyeux village d'Up Lyme ; et surtout Pinny, avec ses gouffres verts entre des rochers romantiques, où les arbres forestiers dispersés et les vergers à la végétation luxuriante déclarent que bien des générations ont dû passer depuis que la première chute partielle de la falaise a préparé le terrain pour un tel état, où est exposée une scène si merveilleuse et si belle, qui peut plus qu'égaliser n'importe laquelle des scènes ressemblant à la célèbre île de Wight : ces lieux doivent être visités et visités encore, pour faire comprendre la valeur de Lyme.

Le groupe d'Uppercross passant par les pièces maintenant désertes et à l'air mélancolique, et continuant à descendre, se retrouva bientôt au bord de la mer ; et s'attardant seulement, comme tous doivent s'attarder et contempler un premier retour à la mer, qui a toujours mérité d'y jeter un coup d'œil, ils se dirigèrent vers le Cobb, également leur objet en lui-même et à cause du capitaine Wentworth : car dans une petite maison, près du pied d'une vieille jetée de date inconnue, étaient installés les Harville. Le capitaine Wentworth vint rendre visite à son ami ; les autres continuèrent leur route et il devait les rejoindre sur le Cobb.

Ils n'étaient en aucun cas fatigués de s'interroger et d'admirer ; et même Louisa ne semblait pas sentir qu'ils s'étaient séparés du capitaine Wentworth depuis longtemps, lorsqu'ils le virent venir après eux, avec trois compagnons, tous connus déjà, par description, comme étant le capitaine et Mme Harville, et un capitaine Benwick, qui était rester avec eux.

Le capitaine Benwick avait été, il y a quelque temps, premier lieutenant du Laconia ; et le récit que le capitaine Wentworth avait fait de lui, à son retour de Lyme auparavant, ses éloges chaleureux à son sujet comme d'un excellent jeune homme et d'un officier, qu'il avait toujours estimé hautement, qui ont dû le marquer dans l'estime de tous. auditeur, avait été suivi d'un petit historique de sa vie privée, qui le rendait parfaitement intéressant aux yeux de toutes les dames. Il avait été fiancé à la sœur du capitaine Harville et pleurait maintenant sa perte. Cela faisait un an ou deux qu'ils attendaient fortune et promotion. La fortune est venue, son prix en tant que lieutenant étant grand ; La promotion aussi arriva enfin ; mais Fanny Harville n'a pas vécu assez longtemps pour le savoir. Elle était décédée l'été précédent alors qu'il était en mer. Le capitaine Wentworth croyait qu'il était impossible que l'homme soit plus attaché à la femme que le pauvre Benwick ne l'avait été à Fanny Harville, ou qu'il soit plus profondément affligé par ce terrible changement. Il considérait son caractère comme de ceux qui doivent beaucoup souffrir, unissant des sentiments très forts à des manières calmes, sérieuses et réservées, et à un goût prononcé pour la lecture et les activités sédentaires. Pour achever l'intérêt de l'histoire, l'amitié entre lui et les Harville semblait, si possible, augmentée par l'événement qui mettait fin à toutes leurs vues d'alliance, et le capitaine Benwick vivait maintenant entièrement avec eux. Le capitaine Harville avait occupé sa maison actuelle depuis six mois ; son goût, sa santé et sa fortune, tout cela le dirigeait vers une résidence bon marché et au bord de la mer ; et la grandeur du pays et le retrait de Lyme en hiver paraissaient exactement adaptés à l'état d'esprit du capitaine Benwick. La sympathie et la bonne volonté suscitées envers le capitaine

Benwick étaient très grandes.

« Et pourtant, se dit Anne tandis qu'ils s'avançaient à la rencontre des convives, il n'a peut-être pas le cœur plus triste que moi. Je ne peux pas croire que ses perspectives soient si gâchées à jamais. Il est plus jeune que moi ; plus jeune en sentiment, sinon en fait ; plus jeune qu'un homme. Il se ralliera à nouveau et se contentera d'un autre.

Ils se sont tous rencontrés et ont été présentés. Le capitaine Harville était un homme grand et brun, au visage sensible et bienveillant ; un peu boiteux ; et à cause de ses traits forts et de son manque de santé, il semble beaucoup plus âgé que le capitaine Wentworth. Le capitaine Benwick avait l'air et était le plus jeune des trois et, comparé à l'un ou l'autre, un petit homme. Il avait une figure agréable et un air mélancolique, comme il aurait dû l'être, et il se retirait de la conversation.

Le capitaine Harville, bien que ses manières n'égalait pas le capitaine Wentworth, était un parfait gentleman, simple, chaleureux et obligeant. Mme Harville, d'un degré moins poli que son mari, semblait cependant avoir les mêmes bons sentiments ; et rien ne pourrait être plus agréable que leur désir de considérer tout le monde comme leurs amis, parce que les amis du capitaine Wentworth, ou plus aimablement hospitalier que leurs supplications pour qu'ils promettent tous de dîner avec eux. Le dîner, déjà commandé à l'auberge, fut finalement, bien qu'à contrecœur, accepté comme excuse ; mais ils semblaient presque blessés que le capitaine Wentworth ait amené un tel groupe à Lyme, sans considérer comme une évidence qu'ils dînaient avec eux.

Il y avait dans tout cela tant d'attachement pour le capitaine Wentworth, et un charme si envoutant dans un degré d'hospitalité si rare, si différent du style habituel des invitations à donner et à prendre, et des dîners formels et fastueux, qu'Anne sentit son moral il ne bénéficierait probablement pas d'une connaissance croissante parmi ses frères officiels. « Ceux-ci auraient été tous mes amis », pensait-elle ; et elle dut lutter contre une grande tendance à la petitesse.

En quittant le Cobb, ils rentrèrent tous chez eux avec leurs nouveaux amis, et trouvèrent des chambres si petites que personne, sauf ceux qui invitaient du cœur, ne pouvait croire capable d'accueillir autant de monde. Anne fut elle-même un instant étonnée à ce sujet ; mais il fut bientôt perdu dans les sentiments plus agréables qui naissaient de la vue de tous les artifices ingénieux et des arrangements agréables du capitaine Harville, pour tirer le meilleur parti de l'espace réel, pour suppléer aux défauts du mobilier du logement et pour défendre les fenêtres, et des portes contre les tempêtes hivernales à prévoir. Les variétés dans l'aménagement des chambres, où les nécessités communes fournies par le propriétaire, dans la situation indifférente commune, contrastaient avec quelques articles d'une espèce rare de bois, excellentement travaillés, et avec quelque chose de curieux et de précieux provenant de tous les pays lointains que le capitaine Harville avait visités et amusants pour Anne ; Tout cela étant lié à sa profession, le fruit de ses travaux, l'effet de son influence sur ses habitudes, l'image du repos et du bonheur domestique qu'elle présentait, en faisaient pour elle quelque chose de plus ou de moins qu'une satisfaction.

Le capitaine Harville n'était pas un lecteur ; mais il avait aménagé d'excellents logements et façonné de très jolies étagères pour une assez bonne collection de volumes bien reliés, propriété du capitaine Benwick. Sa botterie l'empêchait de faire beaucoup d'exercice ; mais un esprit utile et ingénieux semblait lui fournir un emploi intérieur constant. Il dessinait, il vernissait, il charpenta, il collait ; il fabriquait des jouets pour les enfants ; il fabriquait de nouvelles aiguilles à filet et des épingles améliorées ; et si tout le reste était fait, il s'essayait devant son grand filet de pêche dans un coin de la pièce.

Anne crut laisser derrière elle un grand bonheur en quittant la maison ; et Louisa, près de laquelle elle se trouvait marcher, éclata en ravissement d'admiration et de joie pour le caractère de la marine ; leur convivialité, leur fraternité, leur ouverture d'esprit, leur droiture ; protestant qu'elle était convaincue que les marins avaient plus de valeur et de chaleur que n'importe quel autre groupe d'hommes en Angleterre ; qu'ils savaient seulement comment vivre et qu'ils méritaient seulement d'être respectés et aimés.

Il leur retournèrent s'habiller et dîner ; et le projet avait déjà si bien répondu, que rien n'a été trouvé d'anormal ; bien que le fait que ce soit « totalement hors saison », et « l'absence de voie de communication vers Lyme », et « l'absence d'attente de compagnie », aient valu de nombreuses excuses de la part des directeurs de l'auberge.

Anne se trouva à ce moment-là bien plus endurcie à être en compagnie du capitaine Wentworth qu'elle ne l'aurait jamais imaginé au début, que le fait de s'asseoir à la même table avec lui maintenant et l'échange des civilités communes qui en découlent. Ils ne sont jamais allés au-delà, est devenu un rien.

Les nuits étaient trop sombres pour que les dames se retrouvent jusqu'au lendemain, mais le capitaine Harville leur avait promis une visite dans la soirée ; et il vint, emmenant aussi son ami, ce qui était plus que prévu, étant entendu que le capitaine Benwick avait toutes les apparences d'être opprimé par la présence de tant d'étrangers. Il s'aventura de nouveau parmi eux, même si son moral ne semblait certainement pas adapté à la gaieté de la fête en général.

Tandis que les capitaines Wentworth et Harville menaient la conversation d'un côté de la salle et, en revenant aux jours anciens, fournissaient en abondance des anecdotes pour occuper et divertir les autres, il appartenait à Anne d'être placée plutôt à l'écart du capitaine Benwick ; et un très bon mouvement de sa nature l'obligea à faire connaissance avec lui. Il était timide et disposé à l'abstraction ; mais la douceur engageante de son visage et la douceur de ses manières produisirent bientôt leur effet ; et Anne fut bien récompensée du premier ennui de l'effort. C'était évidemment un jeune homme d'un goût considérable pour la lecture, mais principalement pour la poésie ; et outre la persuasion de lui avoir accordé au moins une soirée d'indulgence pour discuter de sujets qui ne concernaient probablement pas ses compagnons habituels, elle avait l'espoir de lui être d'une réelle utilité dans quelques suggestions quant au devoir et au bénéfice de luttant contre l'affliction, qui était naturellement née de leur conversation. Car, bien que timide, il ne semblait pas réservé ; c'était plutôt l'apparence de sentiments heureux de briser leurs contraintes habituelles ; et après avoir parlé de poésie, de la richesse du siècle présent, et fait une brève comparaison des opinions sur les poètes de premier ordre, essayant de savoir s'il fallait préférer Marmion ou La Dame du Lac, et quel était le rang des Gaiour et La Mariée d'Abydos ; et de plus, comment devait être prononcé le Gaiour, il se montrait si intimement au courant de toutes les chansons les plus tendres de l'un des poètes, et de toutes les descriptions passionnées de l'agonie désespérée de l'autre ; il répétait avec une émotion si tremblante les diverses lignes qui représentaient un cœur brisé ou un esprit détruit par la misère, et semblaient si entièrement vouloir être compris, qu'il osa espérer qu'il ne lisait pas toujours que de la poésie, et dire qu'elle pensait que c'était le malheur de la poésie que d'être rarement appréciée en toute sécurité par ceux qui l'appréciaient complètement ; et que les sentiments forts qui seuls pouvaient l'évaluer véritablement étaient ceux-là mêmes qui ne devaient le goûter qu'avec parcimonie.

Ses regards ne le montrant pas peiné, mais content de cette allusion à sa situation, elle s'enhardit à continuer ; et se sentant en elle-même le droit de l'ancienneté d'esprit, elle osa recommander une plus grande part de prose dans son étude quotidienne ; et lorsqu'on lui a demandé de détailler, elle a mentionné les ouvrages de nos meilleurs moralistes, les recueils des plus belles lettres, les mémoires de personnages dignes et souffrants, qui lui venaient à l'esprit à ce moment-là, comme étant propres à réveiller et à fortifier l'esprit par les préceptes les plus élevés. , et les exemples les plus forts d'endurance morale et religieuse.

Le capitaine Benwick écoutait attentivement et semblait reconnaissant de l'intérêt impliqué ; et bien qu'avec un hochement de tête et des soupirs qui témoignaient de son peu de confiance dans l'efficacité de tous livres sur le chagrin comme le sien, il nota les noms de ceux qu'elle recommandait et promit de se les procurer et de les lire.

La soirée finie, Anne ne pouvait qu'être amusée à l'idée qu'elle vienne à Lyme prêcher la patience et la résignation à un jeune homme qu'elle n'avait jamais vu ; elle ne pouvait pas non plus s'empêcher de craindre, après réflexion plus sérieuse, que, comme beaucoup d'autres grands moralistes et prédicateurs, elle ait été éloquente sur un point sur lequel sa propre conduite résisterait mal à un examen.

CHAPITRE XII.

Anne et Henrietta, se trouvant les premières du groupe le lendemain matin, acceptèrent de se promener jusqu'à la mer avant le petit-déjeuner. Ils allèrent sur les sables pour observer le mouvement de la marée, qu'une fine brise du sud-est apportait avec toute la grandeur que permettait un rivage si plat. Ils ont loué le matin ; glorifié dans la mer ; sympathisaient dans le plaisir de la brise fraîche – et restaient silencieux ; jusqu'à ce qu'Henriette reprenne soudain :

"Oh! oui, je suis bien convaincu que, à de très rares exceptions près, l'air marin fait toujours du bien. Il ne fait aucun doute que cela a rendu les plus grands services au Dr Shirley, après sa maladie, au printemps dernier, pendant douze mois. Il déclare lui-même que venir à Lyme pendant un mois lui a fait plus de bien que tous les médicaments qu'il a pris ; et le fait d'être au bord de la mer lui donne toujours l'impression de rajouter. Or, je ne peux m'empêcher de trouver dommage qu'il ne vive pas entièrement au bord de la mer. Je pense qu'il ferait mieux de quitter entièrement Uppercross et de s'installer à Lyme. N'est-ce pas, Anne ? N'êtes-vous pas d'accord avec moi que c'est la meilleure chose qu'il puisse faire, tant pour lui que pour Mme Shirley ? Elle a des cousins ici, vous savez, et de nombreuses connaissances, ce qui lui rendrait la vie joyeuse, et je suis sûr qu'elle serait heureuse de se rendre dans un endroit où elle pourrait avoir des soins médicaux à portée de main, au cas où il aurait une autre crise. En fait, je trouve plutôt mélancolique d'avoir des personnes aussi excellentes que le Dr et Mme Shirley, qui ont fait du bien toute leur vie, passant leurs derniers jours dans un endroit comme Uppercross, où, à l'exception de notre famille, ils semblent exclus de tout. monde. J'aimerais que ses amis le lui proposent. Je pense vraiment qu'ils devraient le faire. Et quant à obtenir une dispense, il ne pouvait y avoir aucune difficulté à son époque de vie et à son caractère. Mon seul doute est de savoir si quelque chose pourrait le persuader de quitter sa paroisse. Il est très strict et scrupuleux dans ses notions ; trop scrupuleux, je dois dire. Ne penses-tu pas, Anne, que c'est être trop scrupuleux ? Ne pensez-vous pas que c'est une erreur de conscience lorsqu'un ecclésiastique sacrifie sa santé pour des devoirs qui peuvent tout aussi bien être accomplis par une autre personne ? Et à Lyme aussi, à seulement dix-sept milles de là, il serait assez près pour entendre, si les gens pensaient qu'il y avait quelque chose à se plaindre.

Anne se sourit plus d'une fois pendant ce discours, et entra dans le sujet, aussi prête à faire le bien en entrant dans les sentiments d'une jeune femme que d'un jeune homme, bien qu'ici ce soit un bien d'un niveau inférieur, car que pouvait-il y avoir ? être proposé mais un acquiescement général ? Elle a dit tout ce qui était raisonnable et convenable dans l'affaire ; sentit les prétentions du Dr Shirley se reposer comme elle le devait ; et vit combien il était souhaitable qu'il ait comme vicaire résident un jeune homme actif et respectable, et il lui fut même assez courtis pour faire allusion à l'avantage qu'il y aurait à ce que ce vicaire résident se marie.

« J'aimerais, » dit Henrietta, très contente de son compagnon, « j'aimerais que Lady Russell vive à Uppercross et soit intime avec le Dr Shirley. J'ai toujours entendu parler de Lady Russell comme d'une femme ayant la plus grande influence auprès de tout le monde ! Je la considère toujours comme capable de persuader une personne de n'importe quoi ! J'ai peur d'elle, comme je vous l'ai déjà dit, j'ai très peur d'elle, parce qu'elle est très intelligente ; mais je la respecte incroyablement et j'aimerais que nous ayons un tel voisin à Uppercross. Anne était amusée par la manière dont Henrietta était reconnaissante, et amusée aussi par le fait que le cours des événements et les nouveaux intérêts des vues d'Henrietta auraient pu placer son amie en faveur auprès d'un membre de la famille Musgrove ; elle n'eût cependant que le temps de donner une réponse générale et de souhaiter qu'une telle autre femme soit à Uppercross, avant que tous les sujets ne s'arrêtent brusquement, en voyant Louisa et le capitaine Wentworth venir eux. Ils venaient aussi se promener jusqu'à ce que le déjeuner soit probablement prêt ; mais Louisa se rappelant aussitôt après qu'elle avait de quoi se procurer dans une boutique, les invita tous à rentrer avec elle dans la ville. Ils étaient tous à sa disposition.

Lorsqu'ils arrivèrent aux marches qui menaient de la plage, un monsieur, se préparant au même moment à descendre, recula poliment et s'arrêta pour leur céder le passage. Ils le montèrent et le dépassèrent ; et tandis qu'ils passaient, le visage d'Anne attira son regard, et il la regarda avec une admiration sincère dont elle ne pouvait être insensible. Elle avait l'air remarquablement bien ; ses traits très réguliers, très jolis, ayant l'épanouissement et la fraîcheur de la jeunesse rendus par le vent fin qui soufflait sur son teint, et par l'animation des yeux qu'il avait produit aussi. Il était évident que le gentleman (tout à fait gentleman dans ses manières) l'admirait extrêmement. Le capitaine Wentworth la regarda instantanément d'une manière qui montra qu'il s'en était rendu compte. Il lui lança un regard momentané, un regard lumineux, qui semblait dire : « Cet homme est frappé par vous, et même moi, en ce moment, je revois quelque chose comme Anne Elliot.

Après avoir soigné Louisa dans ses affaires et flâné un peu plus longtemps, ils retournèrent à l'auberge ; et Anne, en passant ensuite rapidement de sa propre chambre à leur salle à manger, avait failli se heurter au même monsieur, alors qu'il sortait d'un appartement voisin. Elle avait auparavant supposé qu'il était un étranger comme eux, et avait décidé qu'un beau palefrenier, qui se promenait près des deux auberges à leur retour, serait son serviteur. Le maître et l'homme en deuil ont soutenu l'idée. Il était maintenant prouvé qu'il appartenait à la même auberge qu'eux ; et cette seconde rencontre, si courte qu'elle fut, prouva également par l'apparence du gentleman, qu'il trouvait la sienne très charmante, et par la promptitude et la convenance de ses excuses, qu'il était un homme d'extrêmement bonnes manières. Il paraissait avoir environ trente ans et, bien qu'il ne soit pas beau, il avait une personne agréable. Anne sentait qu'elle aimerait savoir qui il était.

Ils avaient presque fini de déjeuner, quand le bruit d'une voiture (presque le premier qu'ils entendirent depuis leur entrée à Lyme) attira

la moitié du groupe vers la fenêtre. C'était une voiture de gentleman, un programme d'études, mais qui ne faisait que passer de la cour des écuries à la porte d'entrée ; quelqu'un doit s'en aller. Elle était conduite par un domestique en deuil. Le mot programme fit sursauter Charles Musgrove qui voulut le comparer au sien ; la servante en deuil éveilla la curiosité d'Anne, et tous les six étaient rassemblés pour regarder, au moment où l'on vit le propriétaire du programme sortir de la porte au milieu des salutations et des politesses de la maison, et prendre place pour partir. .

"Ah!" s'écria aussitôt le capitaine Wentworth, et en jetant un demi-ciel à Anne, c'est précisément l'homme que nous avons croisé.

Les Miss Musgrove l'accablèrent ; et après l'avoir tous gentiment observé aussi haut que possible sur la colline, ils retournèrent à la table du petit déjeuner. Le serveur entra dans la salle peu de temps après.

« Je vous prie, » dit immédiatement le capitaine Wentworth, « pouvez-vous nous dire le nom du monsieur qui vient de partir ?

« Oui, monsieur, un certain M. Elliot, un gentleman très fortuné, est arrivé hier soir de Sidmouth. Osez dire que vous avez entendu la voiture, monsieur, pendant que vous étiez à dîner ; et continue maintenant vers Crewkerne, en route vers Bath et Londres.

« Elliott ! » Beaucoup s'étaient regardés, et beaucoup avaient répété le nom, avant que tout cela n'ait été terminé, même par la rapidité intelligente d'un serveur.

"Bénissez-moi!" s'écria Marie ; « Ce doit être notre cousin ; ce doit être notre M. Elliot, il le faut, en effet ! Charles, Anne, n'est-ce pas ? En deuil, voyez-vous, tout comme notre M. Elliot doit l'être. Comme c'est extraordinaire ! Dans la même auberge que nous ! Anne, ne doit-il pas s'agir de notre M. Elliot ? le prochain héritier de mon père ? Je vous prie, monsieur, » se tournant vers le garçon, « n'avez-vous pas entendu, son domestique n'a-t-il pas dit qu'il appartenait à la famille Kellynch ?

« Non, madame, il n'a mentionné aucune famille particulière ; mais il a dit que son maître était un gentleman très riche et qu'il serait un jour baronnet.

"Là! tu vois!" s'écria Mary en extase, comme je l'ai dit ! Héritier de Sir Walter Elliot ! J'étais sûr que cela sortirait, si c'était le cas.

Comptez-en, c'est une circonstance que ses serviteurs ont soin de publier partout où il va. Mais, Anne, imaginez combien c'est extraordinaire ! J'aurais aimé le regarder davantage. J'aurais aimé que nous sachions à temps de qui il s'agissait, qu'il aurait pu nous être présenté. Quel dommage que nous n'ayons pas pu nous présenter ! Pensez-vous qu'il avait le visage d'Elliot ? Je le regardais à peine, je regardais les chevaux ; mais je pense qu'il avait quelque chose du visage d'Elliot, je me demande si les bras ne m'ont pas frappé ! Oh! le manteau pendait au-dessus du panneau et cachait les armes ; sinon, j'en suis sûr, je les aurais observés, ainsi que la livrée ; si le domestique n'avait pas été en deuil, on l'aurait reconnu à sa livrée.

« En mettant ensemble toutes ces circonstances très extraordinaires, dit le capitaine Wentworth, nous devons considérer que c'est un arrangement de la Providence que vous ne soyez pas présenté à votre cousin.

Lorsqu'elle parvint à attirer l'attention de Mary, Anne essaya discrètement de la convaincre que leur père et M. Elliot n'avaient pas, depuis de nombreuses années, été dans des conditions telles qu'il serait souhaitable de tenter une introduction.

En même temps, cependant, c'était pour elle une secrète satisfaction d'avoir vu son cousin et de savoir que le futur propriétaire de Kellynch était sans aucun doute un gentleman et avait un air de bon sens. Elle ne voulait en aucun cas mentionner qu'elle l'avait rencontré une deuxième fois ; Heureusement, Mary ne s'est pas beaucoup souciée du fait qu'ils soient passés à côté de lui lors de leur promenade précédente, mais elle se serait sentie assez maltraitée par le fait qu'Anne se soit effectivement heurtée à lui dans le passage, et a reçu ses excuses très polies, alors qu'elle n'avait jamais été vue, près de lui du tout ; non, cette petite entrevue entre cousins doit rester un parfait secret.

« Bien sûr, » dit Mary, « vous mentionnerez notre visite à M. Elliot la prochaine fois que vous écrirez à Bath. Je pense que mon père devrait certainement en entendre parler ; parle de lui.

Anne évita une réponse directe, mais c'était justement la circonstance qu'elle considérait non seulement comme inutile de la communiquer, mais comme ce qui devait être supprimé. L'offense qui avait été infligée à son père, il y a de nombreuses années, elle le savait ; Elle soupçonnait la part particulière d'Elizabeth dans cette affaire ; et il ne faisait aucun doute que l'idée de M. Elliot provoquait toujours de l'irritation chez les deux. Mary n'a jamais écrit à Bath elle-même ; tout le travail d'entretenir une correspondance lente et insatisfaisante avec Elizabeth incombait à Anne.

Le petit déjeuner n'était pas long quand ils furent rejoints par le capitaine et Mme Harville et le capitaine Benwick ; avec qui ils avaient désigné pour faire leur dernière promenade autour de Lyme. Ils devaient partir à une heure pour Uppercross, et en attendant ils devaient être tous ensemble et dehors aussi longtemps qu'ils le pouvaient.

Anne trouva le capitaine Benwick qui s'approchait d'elle, aussitôt qu'ils furent tous dans la rue. Leur conversation de la veille ne l'incitait pas à la chercher de nouveau ; et ils marchèrent ensemble quelque temps, parlant comme auparavant de M. Scott et de Lord Byron, et toujours aussi incapables qu'avant, et aussi incapables que deux autres lecteurs, de penser exactement de la même manière aux mérites de l'un ou de l'autre, jusqu'à ce que quelque chose provoque un changement presque général, parmi leur groupe, et au lieu du capitaine Benwick, elle avait le capitaine Harville à ses côtés.

« Miss Elliot, dit-il en parlant assez bas, vous avez fait une bonne action en faisant tant parler ce pauvre garçon. J'aimerais qu'il puisse avoir une telle compagnie plus souvent. C'est mauvais pour lui, je le sais, d'être enfermé comme il est ; Mais que pouvons-nous faire?

Nous ne pouvons pas nous séparer.

« Non, » dit Anne, « cela je peux facilement croire que c'est impossible ; mais avec le temps, peut-être – nous savons ce que le temps fait dans chaque cas d'affliction, et vous devez vous rappeler, capitaine Harville, que votre ami peut encore être qualifié de jeune en deuil – seulement l'été dernier, à ce que je comprends.

"Oui, c'est vrai, " (avec un profond soupir) "seulement en juin."

"Et il ne le sait peut-être pas si tôt."

« Pas avant la première semaine d'août, quand il est revenu du Cap, juste à bord du Grappler. J'étais à Plymouth, redoutant d'entendre parler de lui ; il envoya des lettres, mais le Grappler était sous ordre de Portsmouth. Là, la nouvelle devait le suivre, mais qui devait la lui annoncer ? pas moi. J'aurais préféré être précipité jusqu'à la vergue. Personne ne pouvait le faire, à part ce brave garçon » (montrant le capitaine Wentworth). « Le Laconia était arrivé à Plymouth la semaine précédente ; aucun danger qu'elle soit renvoyée en mer. Il avait sa chance pour le reste ; il s'est inscrit en congé, mais sans attendre le retour, il a voyagé nuit et jour jusqu'à ce qu'il arrive à Portsmouth,

il a ramé jusqu'au Grappler à l'instant même et n'a jamais quitté le pauvre garçon pendant une semaine. C'est ce qu'il a fait, et personne d'autre n'aurait pu sauver le pauvre James. Vous vous demandez peut-être, Miss Elliot, s'il nous est cher ! » Anne réfléchit à la question avec une décision parfaite et répondit autant que son propre sentiment pouvait le faire, ou que le sien semblait pouvoir le supporter, car il était trop affecté pour reprendre le sujet, et quand il reprit la parole, ce fut de quelque chose de totalement différent.

Mme Harville, estimant que son mari aurait assez marché avant d'arriver à la maison, détermina la direction de toute la fête dans ce qui devait être leur dernière promenade ; ils les accompagnaient jusqu'à leur porte, puis revenaient et partaient eux-mêmes. D'après tous leurs calculs, il n'y avait que le temps pour cela ; mais à mesure qu'ils approchaient du Cobb, il y avait un tel désir général de le longer une fois de plus, tous étaient si enclins, et Louisa devint bientôt si déterminée, que la différence d'un quart d'heure, on s'aperçut, ne serait pas différence du tout ; ainsi, avec tous les aimables adieux et tous les aimables échanges d'invitations et de promesses qu'on peut imaginer, ils se séparèrent du capitaine et de Mme Harville à leur propre porte, et toujours accompagnés du capitaine Benwick, qui semblait s'accrocher à eux jusqu'à la porte. Enfin, il fit ses adieux au Cobb.

Anne retrouva le capitaine Benwick qui s'approchait d'elle. Les « mers bleu foncé » de Lord Byron ne pouvaient manquer d'être mises en avant par leur vue actuelle, et elle lui accordait volontiers toute son attention aussi longtemps que possible. Il fut bientôt dessiné, forcément d'une autre manière.

Il y avait trop de vent pour rendre la partie haute du nouveau Cobb agréable aux dames, et elles convinrent de descendre les marches jusqu'aux marches inférieures, et toutes se contentèrent de descendre tranquillement et prudemment l'escalier raide, à l'exception de Louisa ; elle doit être descendue par le capitaine Wentworth. Au cours de toutes leurs promenades, il avait dû la sauter des montants ; la sensation lui était délicate. La dureté du pavé pour ses pieds le rendait moins disposé dans cette occasion ; il l'a pourtant fait. Elle était descendue en toute sécurité et instantanément, pour montrer son plaisir, elle a gravi les marches en courant pour descendre à nouveau. Il le lui déconseilla, trouvant le pot trop grand ; mais non, il raisonnait et parlait en vain, elle souriait et disait : « Je suis déterminée à le faire » : il étendit les mains ; elle fut trop précipitée d'une demi-seconde, elle tomba sur le trottoir du Lower Cobb, et fut relevée sans vie ! Il n'y avait aucune blessure, aucun sang, aucune ecchymose visible ; mais ses yeux étaient fermés, elle ne respirait pas, son visage était comme la mort. L'horreur du moment pour tous ceux qui étaient là !

Le capitaine Wentworth, qui l'avait rattrapée, s'agenouilla, la tenant dans ses bras, la regardant avec un visage aussi pâle que le sien, dans une agonie de silence. "Elle est morte! elle est morte!" cria Mary en saisissant son mari et en contribuant par sa propre horreur à le rendre immobile ; et un instant plus tard, Henrietta, succombant à cette conviction, perdit elle aussi la raison et serait tombée sur les marches sans le capitaine Benwick et Anne, qui la rattrapèrent et la soutinrent entre eux.

« N'y a-t-il personne pour m'aider ? furent les premiers mots qui jaillirent du capitaine Wentworth, sur un ton de désespoir et comme si toutes ses forces avaient disparu.

« Allez vers lui, allez vers lui, s'écria Anne, pour l'amour du ciel, allez vers lui. Je peux la soutenir moi-même. Laissez-moi et allez vers lui. Frottez-lui les mains, frottez-lui les tempes ; voici des sels ; prends-les, prends-les.

Le capitaine Benwick obéit, et Charles, au même moment, se dégageant de sa femme, ils étaient tous deux avec lui ; et Louisa fut relevée et soutenue plus fermement entre eux, et tout ce qu'Anne avait suggéré fut fait, mais en vain ; tandis que le capitaine Wentworth, chancelant contre le mur pour obtenir son soutien, s'écria dans la plus amère agonie :

"Oh mon Dieu! son père et sa mère !

"Un chirurgien!" dit Anne.

Il saisit le mot ; cela parut le réveiller aussitôt, et il dit seulement : « C'est vrai, c'est vrai, un chirurgien à l'instant », s'éloignait en courant, quand Anne suggéra avec empressement :

« Capitaine Benwick, ne vaudrait-il pas mieux pour le capitaine Benwick ? Il sait où se trouve un chirurgien.

Tous ceux qui étaient capables de réfléchir sentirent l'avantage de cette idée, et en un instant (tout se fit en des instants rapides) le capitaine Benwick avait entièrement confié la pauvre silhouette ressemblant à un cadavre aux soins du frère et était parti pour la ville avec le plus grand soin, rapidité.

Quant aux malheureux laissés sur place, on ne pouvait guère dire lequel des trois, qui étaient tout à fait rationnels, souffrait le plus : le capitaine Wentworth, Anne ou Charles, qui, en réalité un frère très affectueux, pesait sur Louisa avec des sanglots de douleur, et ne pouvait que détourner les yeux d'une sœur, pour voir l'autre dans un état comme insensible, ou pour assister aux agitations hystériques de sa femme, l'appelant à un secours qu'il ne pouvait lui apporter.

Anne, assistant avec toute la force, le zèle et la pensée que l'instinct fournissait à Henriette, essayait encore, par intervalles, de suggérer du réconfort aux autres, essayait de calmer Mary, d'animer Charles, d'apaiser les sentiments du capitaine Wentworth. Tous deux semblaient se tourner vers elle pour savoir comment s'orienter.

« Anne, Anne, s'écria Charles, que faire ensuite ? Que faut-il faire ensuite, au nom du ciel ?

Les yeux du capitaine Wentworth étaient également tournés vers elle.

« Ne valait-il pas mieux qu'elle soit portée à l'auberge ? Oui, j'en suis sûr : portez-la doucement jusqu'à l'auberge.

« Oui, oui, à l'auberge », répéta le capitaine Wentworth, relativement calme et impatient de faire quelque chose. « Je la porterai moi-même. Musgrove, prends soin des autres.

À ce moment-là, le bruit de l'accident s'était répandu parmi les ouvriers et les bateliers autour du Cobb, et beaucoup étaient rassemblés près d'eux, pour être utiles, s'ils le voulaient, en tout cas, pour jouir de la vue d'une jeune femme morte, voire de deux morts. Jeunes filles, car il s'est avéré deux fois meilleur que le premier rapport. Henriette était confiée à quelques-unes des plus belles de ces bonnes personnes, car, bien que partiellement resuscitée, elle était tout à fait impuissante ; et ainsi, Anne marchant à ses côtés, et Charles s'occupant de sa femme, ils avancèrent, foulant avec des sentiments inexprimables, le terrain qu'ils avaient parcouru si récemment, si récemment et si léger de cœur.

Ils n'étaient pas encore hors du Cobb avant que les Harville ne les rencontrent. Le capitaine Benwick avait été vu voler près de leur maison, avec un visage qui indiquait que quelque chose n'allait pas ; et ils s'étaient immédiatement mis en route, informés et dirigés au passage, vers les lieux. Aussi choqué qu'était le capitaine Harville, il apportait des sens et des nerfs qui pouvaient être instantanément

utiles ; et un regard entre lui et sa femme décida ce qu'il fallait faire. Il faut la conduire chez eux ; chacun doit rentrer chez lui ; et j'y attends l'arrivée du chirurgien. Ils n'écoutaient pas de scrupules : on lui obéissait ; ils étaient tous sous son toit ; et pendant que Louisa, sous la direction de Mme Harville, montait les escaliers et prenait possession de son propre lit, son mari fournissait de l'aide, des cordiaux et des réparateurs à tous ceux qui en avaient besoin.

Louisa avait ouvert les yeux une fois, mais les refermait bientôt, sans conscience apparente. Cela avait pourtant été une preuve de vie, de service rendu à sa sœur ; et Henriette, bien que parfaitement incapable d'être dans la même pièce que Louisa, était empêchée, par l'agitation de l'espoir et de la peur, de retrouver sa propre insensibilité. Mary aussi devenait plus calme.

Le chirurgien était parmi eux presque avant que cela paraisse possible. Ils étaient malades d'horreur pendant qu'il examinait ; mais il n'était pas désespéré. La tête avait reçu une grave contusion, mais il avait constaté des blessures plus graves : il n'était en aucun cas désespéré ; il parlait gaiement.

Qu'il ne considérât pas ce cas comme un cas désespéré, qu'il ne dise pas que quelques heures devraient y mettre un terme, fut d'abord senti au-delà de l'espérance de la plupart ; et l'extase d'un tel succès, la joie profonde et silencieuse, après que quelques éreintes éjaculations de gratitude au Ciel eurent été offertes, peuvent être conçues.

Le ton, le regard avec lequel « Dieu merci ! » fut prononcée par le capitaine Wentworth, Anne en était sûre qu'elle ne pourrait jamais l'oublier ; ni sa vue ensuite, alors qu'il était assis près d'une table, penché dessus, les bras croisés et le visage caché, comme vaincu par les divers sentiments de son âme, et essayant par la prière et la réflexion de les calmer.

Les membres de Louisa s'étaient échapés. Il n'y a eu aucune blessure sauf à la tête.

Il devenait alors nécessaire pour le parti de réfléchir à ce qu'il y avait de mieux à faire, quant à sa situation générale. Ils pouvaient désormais se parler et se consulter. Que Louisa doive rester où elle était, même si cela était pénible pour ses amis d'impliquer les Harville dans de tels ennuis, cela ne faisait aucun doute. Son expulsion était impossible. Les Harville firent taire tous les scrupules ; et, autant qu'ils le pouvaient, toute leur gratitude. Ils avaient tout prévu et tout arrangé avant que les autres ne commencent à réfléchir. Le capitaine Benwick devait leur céder sa chambre et aller chercher un autre lit ailleurs ; et tout fut réglé. Ils s'inquiétaient seulement du fait que la maison ne pouvait plus en accueillir davantage ; et pourtant peut-être, en « mettant les enfants dans la chambre de bonne, ou en installant un lit de camp quelque part », ils pourraient difficilement supporter l'idée de ne pas trouver de place pour deux ou trois en plus, en supposant qu'ils souhaiteraient rester ; cependant, en ce qui concerne toute assistance à Miss Musgrove, il ne devrait pas y avoir la moindre inquiétude à la laisser entièrement aux soins de Mme Harville. Mme Harville était une infirmière très expérimentée, et sa bonne d'enfant, qui vivait avec elle depuis longtemps et l'accompagnait partout, en était une autre. Entre ces deux-là, elle ne pouvait souhaiter aucune présence possible de jour comme de nuit. Et tout cela a été dit avec une vérité et une sincérité irrésistibles.

Charles, Henriette et le capitaine Wentworth étaient tous les trois en consultation, et pendant un petit moment ce ne fut qu'un échange de perplexité et de terreur. « Uppercross, la nécessité pour quelqu'un d'aller à Uppercross ; les nouvelles à transmettre ; comment cela pourrait-il être annoncé à M. et Mme Musgrove ; le retard du matin ; une heure déjà écoulée depuis qu'ils auraient dû partir ; l'impossibilité d'être dans un délai tolérable. D'abord, ils n'étaient capables de rien d'autre que de telles exclamations ; mais au bout d'un moment, le capitaine Wentworth, s'exerçant, dit :

« Nous devons être décidés, et sans perdre une minute de plus. Chaque minute est précieuse. Quelqu'un doit se résoudre à partir immédiatement pour Uppercross. Musgrove, soit toi, soit moi devons y aller.

Charles accepta, mais déclara sa résolution de ne pas partir. Il gérait le moins possible le capitaine et Mme Harville ; mais quant à laisser sa sœur dans un tel état, il ne le devrait ni ne le voudrait. Jusqu'à présent, c'était décidé ; et Henriette déclara d'abord la même chose. Cependant, elle fut rapidement persuadée de penser différemment. L'utilité de son séjour ! Elle qui n'avait pas pu rester dans la chambre de Louisa, ni la regarder, sans souffrances qui la rendaient plus qu'impuissante ! Elle fut forcée de reconnaître qu'elle ne pouvait rien faire de bien, et pourtant elle ne voulait toujours pas s'absenter, jusqu'à ce que, touchée par la pensée de son père et de sa mère, elle y renonça ; elle consentit, elle avait hâte d'être chez elle.

Le projet en était là, lorsqu'Anne, descendant tranquillement de la chambre de Louisa, ne put s'empêcher d'entendre ce qui suivit, car la porte du salon était ouverte.

« Alors il est décidé, Musgrove, s'écria le capitaine Wentworth, que vous restiez et que je prenne soin de la maison de votre sœur. Mais pour le reste, comme pour les autres, si quelqu'un reste pour aider Mme Harville, je pense qu'il ne doit y en avoir qu'un. Mme Charles Musgrove souhaitera bien sûr retrouver ses enfants ; mais si Anne veut rester, personne d'aussi convenable, d'aussi capable qu'Anne. Elle s'arrêta un moment pour se remettre de l'émotion d'entendre parler ainsi d'elle. Les deux autres étaient chaleureusement d'accord avec ce qu'il avait dit, et elle est alors apparue.

« Vous resterez, j'en suis sûr ; tu resteras et tu la soigneras ; s'écria-t-il en se tournant vers elle et en lui parlant avec un éclat et pourtant une douceur qui semblait presque restaurer le passé. Elle rougit profondément, et il se reprit et s'éloigna. Elle s'est montrée très disposée, prête et heureuse de rester. « C'était ce à quoi elle pensait et souhaitait être autorisée à le faire. Un lit par terre dans la chambre de Louisa lui suffirait, si Mme Harville le pensait.

Encore une chose, et tout semblait arrangé. Bien qu'il soit plutôt souhaitable que M. et Mme Musgrove soient préalablement alarmés par un certain retard ; cependant le temps qu'il faudrait aux chevaux d'Uppercross pour les reprendre serait une terrible prolongation du suspense ; Le capitaine Wentworth proposa, et Charles Musgrove accepta, qu'il serait bien mieux pour lui de prendre une chaise à l'auberge et de laisser la voiture et les chevaux de M. Musgrove pour être renvoyés chez lui le lendemain matin tôt, quand il aurait le plus grand avantage de envoyer un récit de la nuit de Louisa.

Le capitaine Wentworth s'éloigna en toute hâte pour tout préparer de sa part et fut bientôt suivi par les deux dames. Cependant, lorsque le plan fut porté à la connaissance de Marie, toute paix prit fin. Elle était si misérable et si véhément, elle se plaignait tant de l'injustice de devoir partir à la place d'Anne ; Anne, qui n'était rien pour Louisa, alors qu'elle était sa sœur, et qui avait le meilleur droit de rester à la place d'Henriette ! Pourquoi ne devait-elle pas être aussi utile qu'Anne ? Et rentrer sans Charles aussi, sans son mari ! Non, c'était trop méchant. En bref, elle en disait plus que ce que son mari pouvait supporter longtemps, et comme aucun des autres ne pouvait s'y opposer lorsqu'il cédait, il n'y avait aucune aide pour cela ; le changement de Marie pour Anne était inévitable.

Anne ne s'était jamais soumise avec plus de réticence aux prétentions jalouses et malavisées de Mary ; mais il devait en être ainsi, et ils

partirent pour la ville, Charles prenant soin de sa sœur et le capitaine Benwick s'occupant d'elle. Elle se souvint un instant, tandis qu'ils se précipitaient, des petites circonstances dont les mêmes endroits avaient été témoins plus tôt dans la matinée. Là, elle avait écouté les projets d'Henrietta concernant le départ du Dr Shirley d'Uppercross ; plus loin, elle avait vu pour la première fois M. Elliot ; un moment semblait tout ce qu'on pouvait désormais donner à quiconque sauf à Louisa ou à ceux qui étaient préoccupés par son bien-être. Le capitaine Benwick lui témoignait les plus grandes attentions ; et, comme ils semblaient tous unis par la détresse de la journée, elle éprouvait pour lui un degré croissant de bienveillance, et même un plaisir de penser que ce serait peut-être l'occasion de continuer leur connaissance.

Le capitaine Wentworth les guettait, et une chaise et quatre personnes les attendaient, postées pour leur commodité dans la partie la plus basse de la rue ; mais sa surprise et son dépit évidents de la substitution d'une sœur à l'autre, le changement de sa physionomie, l'étonnement, les expressions commencées et supprimées avec lesquelles Charles était écouté, ne faisaient qu'un accueil mortifiant pour Anne ; ou devait au moins la convaincre qu'elle n'était appréciée que dans la mesure où elle pouvait être utile à Louisa.

Elle s'efforçait d'être calme et juste. Sans imiter les sentiments d'une Emma envers son Henry, elle aurait soigné Louisa avec un zèle au-dessus des prétentions communes de respect, pour lui ; et elle espérait qu'il ne serait pas longtemps injuste au point de supposer qu'elle reculerait inutilement devant le poste d'amie.

Pendant ce temps, elle était dans la voiture. Il les avait livrés tous deux et s'était placé entre eux ; et c'est ainsi, dans ces circonstances, pleine d'étonnement et d'émotion pour Anne, qu'elle quitta Lyme. Comment se déroulerait la longue étape ; comment cela allait affecter leurs manières ; quelle serait leur sorte de relations sexuelles, elle ne pouvait pas le prévoir. Mais tout cela était tout à fait naturel. Il était dévoué à Henriette ; toujours tourné vers elle ; et quand il parlait, toujours dans le but de soutenir ses espoirs et de lui remonter le moral. En général, sa voix et ses manières étaient soigneusement calmes. Épargner à Henriette l'agitation semblait le principe directeur. Une fois seulement, alors qu'elle était en deuil à cause de sa dernière promenade malavisée et malheureuse jusqu'au Cobb, déplorant amèrement qu'on y ait jamais pensé, il éclata, comme s'il était complètement bouleversé :

« N'en parle pas, n'en parle pas », criait-il. "Oh mon Dieu! que je ne lui avais pas cédé au moment fatal ! Si j'avais fait ce que je devais ! Mais si impatient et si résolu ! Chère et douce Louisa !

Anne se demandait s'il lui était jamais venu à l'esprit maintenant de mettre en doute la justesse de sa propre opinion antérieure quant à la félicité universelle et aux avantages de la fermeté de caractère ; et s'il ne pourrait pas lui paraître frappant que, comme toutes les autres qualités de l'esprit, elle ait ses proportions et ses limites. Elle pensait qu'il ne pouvait guère lui échapper de sentir qu'un caractère persuasif pouvait parfois être aussi favorable au bonheur qu'un caractère très résolu.

Ils s'entendirent vite. Anne fut étonnée de reconnaître si tôt les mêmes collines et les mêmes objets. Leur vitesse réelle, accrue par une certaine crainte de la conclusion, faisait paraître la route deux fois moins longue que la veille. Il faisait cependant assez sombre avant d'arriver dans les environs d'Uppercross, et il y avait eu un silence total parmi eux depuis un certain temps, Henriette se penchait en arrière dans un coin, un châle sur le visage, donnant l'espoir qu'elle avait pleuré, elle-même pour dormir ; Quand, alors qu'ils gravissaient leur dernière colline, Anne se trouva tout à coup interpellée par le capitaine Wentworth. D'une voix basse et prudente, il dit :

« J'ai réfléchi à ce que nous ferions de mieux. Elle ne doit pas apparaître au début. Elle ne pouvait pas le supporter. Je me suis demandé si vous ne feriez pas mieux de rester dans la voiture avec elle, pendant que j'entre et la présente à M. et Mme Musgrove. Pensez-vous que c'est un bon plan ?

Elle le fit : il fut satisfait et ne dit rien de plus. Mais le souvenir de l'appel lui restait un plaisir, comme une preuve d'amitié, et de déférence pour son jugement, un grand plaisir ; et quand il devint une sorte de preuve d'adieu, sa valeur ne diminua pas.

Lorsque la communication pénible à Uppercross fut terminée, et qu'il eut vu le père et la mère aussi calmes qu'on pouvait l'espérer, et la fille d'autant mieux d'être avec eux, il annonça son intention de retourner dans la même voiture à Lyme ; et quand les chevaux furent appâtés, il partit.

(Fin du premier tome.)

CHAPITRE XIII.

Le reste du temps d'Anne à Uppercross, soit seulement deux jours, se passa entièrement à Mansion House ; et elle eut la satisfaction de s'y sentir extrêmement utile, à la fois comme compagne immédiate et comme assistante dans toutes ces dispositions pour l'avenir qui, dans l'état d'esprit affligé de M. et Mme Musgrove, auraient été des difficultés.

Ils eurent un compte-rendu de Lyme le lendemain matin. Louisa était à peu près la même. Aucun symptôme pire qu'avant n'était apparu. Charles vint quelques heures après pour apporter un récit plus tardif et plus particulier. Il était assez gai. Il ne fallait pas espérer une guérison rapide, mais tout se passait et la nature du cas était admise. En parlant des Harville, il semblait incapable de satisfaire son propre sentiment de gentillesse, en particulier des efforts de Mme Harville en tant qu'infirmière. « Elle n'a vraiment rien laissé à Mary à faire. Lui et Mary avaient été persuadés d'aller tôt à leur auberge la nuit dernière. Mary avait encore été hystérique ce matin. Quand il repartirait, elle allait partir avec le capitaine Benwick, ce qui, espérait-il, lui ferait du bien. Il aurait presque souhaité qu'on la persuade de rentrer à la maison la veille ; mais la vérité est que Mme Harville n'a laissé rien à faire à personne.

Charles devait retourner à Lyme le même après-midi, et son père eut d'abord envie de l'accompagner, mais les dames ne purent y consentir. Cela ne ferait que multiplier les ennuis des autres et augmenter sa propre détresse ; et un plan bien meilleur a suivi et a été mis à exécution. Une chaise fut envoyée de Crewkerne, et Charles ramena une personne bien plus utile dans la vieille bonne de la famille, une qui avait élevé tous les enfants et vu le tout dernier, le persistant et longtemps caressé Maître Harry, envoyée à l'école après ses frères, vivait maintenant dans sa chambre d'enfant abandonnée pour raccommoder les bas et panser tous les bleus et bleus qu'elle pouvait approcher, et qui, par conséquent, n'était que trop heureuse de pouvoir aller aider à soigner sa chère Mademoiselle. Louise. De vagues souhaits d'amener Sarah là-bas étaient déjà venus à Mme Musgrove et à Henrietta ; mais sans Anne, cela aurait à peine été résolu et jugé réalisable si tôt.

Ils durent, le lendemain, à Charles Hayter, toute la connaissance minutieuse de Louisa, qu'il était si essentiel d'acquérir toutes les vingt-quatre heures. Il se faisait un devoir d'aller à Lyme, et son récit était toujours encourageant. On croyait que les intervalles de sens et de conscience étaient plus forts. Tous les rapports concordaient sur l'apparition du capitaine Wentworth à Lyme.

Anne devait les quitter le lendemain, événement qu'ils redoutaient tous. « Que devraient-ils faire sans elle ? Ils étaient de misérables consolateurs l'un pour l'autre. Et tant de choses furent dites de cette manière, qu'Anne crut qu'elle ne pouvait pas faire mieux que de partager entre eux l'inclination générale dont elle était au courant, et les persuada tous d'aller à Lyme à la fois. Elle n'eut que peu de difficultés ; il fut bientôt décidé qu'ils partiraient ; partez demain, installez-vous à l'auberge, ou installez-vous dans un logement, selon votre convenance, et restez là jusqu'à ce que la chère Louisa puisse être déplacée. Ils devaient éviter quelques ennuis aux bonnes personnes avec qui elle était ; ils pourraient au moins décharger Mme Harville de la garde de ses propres enfants ; et enfin, ils furent si heureux de cette décision, qu'Anne fut enchantée de ce qu'elle avait fait, et sentit qu'elle ne pourrait pas mieux passer sa dernière matinée à Uppercross qu'en les aidant à se préparer et en les faisant partir de bonne heure, bien qu'elle ait été laissée seule dans la maison en était la conséquence.

Elle était la dernière, à l'exception des petits garçons de la chaumière, elle était la toute dernière, la seule qui restait de tout ce qui avait rempli et animé les deux maisons, de tout ce qui avait donné à Uppercross son caractère joyeux. Quelques jours avaient effectivement changé la donne !

Si Louisa se rétablissait, tout irait bien à nouveau. Plus que le bonheur d'antan serait restauré. Il ne pouvait y avoir de doute, à son avis il n'y en avait aucun, sur ce qui suivrait son rétablissement. Dans quelques mois, et la pièce maintenant si déserte, occupée uniquement par son moi silencieux et pensif, pourrait être à nouveau remplie de tout ce qui était heureux et gai, de tout ce qui était brillant et brillant dans un amour prospère, de tout ce qui ne ressemblait le plus à Anne Elliot. !

Une heure complète de loisir pour de telles réflexions, par une sombre journée de novembre, une petite pluie épaisse effaçant presque les très rares objets qu'on pouvait parfois distinguer des fenêtres, suffisait pour rendre le bruit de la voiture de Lady Russell extrêmement bienvenu ; et pourtant, bien que désireuse de partir, elle ne pouvait pas quitter le Mansion House, ni dire adieu au Cottage, avec sa véranda noire, dégoulinante et sans confort, ni même apercevoir à travers les lunettes brumeuses les derniers humbles immeubles du village, sans un cœur triste. Des scènes s'étaient déroulées à Uppercross qui le rendaient précieux. Il témoignait de nombreuses sensations de douleur, autrefois intenses, mais maintenant adoucies ; et de quelques exemples de sentiments apaisés, de quelques respirations d'amitié et de réconciliation, qu'on ne pourrait plus jamais rechercher et qui ne pourraient jamais cesser d'être chères. Elle a tout laissé derrière elle, sauf le souvenir de telles choses.

Anne n'était jamais entrée à Kellynch depuis qu'elle avait quitté la maison de Lady Russell en septembre. Cela n'avait pas été nécessaire, et les rares occasions où elle avait pu se rendre dans la salle, elle avait réussi à s'en échapper et à s'en échapper. Son premier retour fut de reprendre place dans les appartements modernes et élégants de la Loge, et de rejoindre les yeux de sa maîtresse.

Il y avait une certaine anxiété mêlée à la joie de Lady Russell de la rencontrer. Elle savait qui fréquentait Uppercross. Mais heureusement, soit Anne s'était améliorée en rondeur et en apparence, soit Lady Russell l'aimait ainsi ; et Anne, en recevant ses compliments à cette occasion, eut l'amusement de les relier à l'admiration silencieuse de sa cousine, et d'espérer qu'elle aurait un second printemps de jeunesse et de beauté.

Lorsqu'ils en vinrent à converser, elle ressentit bientôt un changement mental. Les sujets dont son cœur avait été rempli en quittant Kellynch, et qu'elle s'était sentie méprisée et obligée d'étouffer parmi les Musgroves, n'étaient plus que d'intérêt secondaire. Elle avait même récemment perdu de vue son père, sa sœur et Bath. Leurs préoccupations avaient été reléguées sous celles d'Uppercross ; et lorsque Lady Russell revenait à leurs anciens espoirs et craintes et exprimait sa satisfaction quant à la maison de Camden Place, qui avait été prise, et son regret que Mme Clay soit encore avec eux, Anne aurait eu honte de faire savoir à quel point elle pensait bien plus à Lyme et à Louisa Musgrove, et à toutes ses connaissances là-bas ; combien plus intéressantes pour elle étaient la maison et l'amitié des Harville et du capitaine Benwick que la maison de son propre père à Camden Place, ou l'intimité de sa propre sœur avec Mme Clay ! Elle fut en fait obligée de s'efforcer de rencontrer Lady Russell avec une apparence de sollicitude égale, sur des sujets qui, par nature, l'occupaient en premier.

Il y eut d'abord un peu de maladresse dans leur discours sur un autre sujet. Il faut qu'ils parlent de l'accident de Lyme. Lady Russell n'était pas arrivée cinq minutes la veille, qu'un récit complet de la situation lui était tombé dessus ; mais encore faut-il qu'on en parle, qu'elle se renseigne, qu'elle regrette l'imprudence, qu'elle déplore le résultat, et que le nom du capitaine Wentworth soit mentionné par tous deux. Anne était consciente de ne pas s'en sortir aussi bien que Lady Russell. Elle ne pouvait pas prononcer ce nom et regarder droit dans les yeux de Lady Russell, jusqu'à ce qu'elle ait adopté l'expédient de lui dire brièvement ce qu'elle pensait de l'attachement entre lui et Louisa. Quand cela fut dit, son nom ne la tourmenta plus.

Lady Russell n'avait qu'à écouter calmement et à leur souhaiter du bonheur, mais intérieurement son cœur se délectait d'un plaisir colérique, d'un mépris satisfait, à l'idée que l'homme qui, à vingt-trois ans, avait semblé comprendre un peu la valeur d'une Anne Elliot, devrait, à huit ans, des années plus tard, laissez-vous charmer par une Louisa Musgrove.

Les trois ou quatre premiers jours se passèrent très tranquillement, sans aucune circonstance marquante, si ce n'est la réception d'un billet ou deux de Lyme, qui parvinrent à Anne, elle ne pouvait dire comment, et apportèrent un récit plutôt amélioré de Louisa. À la fin de cette période, la politesse de Lady Russell ne pouvait plus se reposer, et les plus faibles menaces du passé prirent un ton décidé : « Je dois rendre visite à Mme Croft ; je dois vraiment faire appel à elle bientôt. Anne, as-tu le courage de m'accompagner et de rendre visite à cette maison ? Ce sera une épreuve pour nous deux.

Anne n'y a pas hésité ; au contraire, elle éprouvait véritablement, comme elle le disait, en observant :

« Je pense que c'est très probablement vous qui souffrirez le plus des deux ; vos sentiments sont moins réceptifs au changement que les miens. En restant dans le quartier, je m'y suis habituée.

Elle aurait pu en dire davantage sur le sujet ; car elle avait en fait une si haute opinion des Croft, et considérait son père si heureux parmi ses locataires, elle sentait que la paroisse était si sûre du bon exemple et les pauvres de la meilleure attention et du meilleur soulagement, que, malgré ses regrets et ses sentiments, honteuse de la nécessité du déménagement, elle ne pouvait qu'estimer en conscience qu'ils étaient partis qui ne méritaient pas de rester, et que Kellynch Hall était passé entre de meilleures mains que celles de ses propriétaires. Ces convictions doivent incontestablement avoir leur propre douleur, et sa nature est grave ; mais ils empêchèrent la douleur que Lady Russell souffrait en rentrant dans la maison et en revenant par les appartements bien connus.

Dans de tels moments, Anne n'avait pas le pouvoir de se dire : « Ces chambres ne devraient appartenir qu'à nous. Oh, comme ils sont

tombés dans leur destination ! Comme c'est indignement occupé ! Une ancienne famille si chassée ! Des étrangers remplissent leur place ! Non, sauf lorsqu'elle pensait à sa mère et se rappelait où elle avait l'habitude de s'asseoir et de présider, elle n'avait aucun soupir de cette description à pousser.

Mme Croft la recevait toujours avec une gentillesse qui lui donnait le plaisir de se considérer comme une favorite, et en cette occasion, en la recevant dans cette maison, elle reçut une attention particulière.

Le triste accident de Lyme fut bientôt le sujet dominant, et en comparant leurs derniers récits sur le malade, il apparut que chaque dame datait sa nouvelle de la même heure d'antan ; que le capitaine Wentworth était à Kellynch hier (la première fois depuis l'accident), avait apporté à Anne le dernier mot, dont elle n'avait pas pu retracer les étapes exactes ; était resté quelques heures, puis était revenu à Lyme, et sans aucune intention actuelle de la quitter davantage. Il s'était enquis d'elle, trouva-t-elle particulièrement ; il avait exprimé l'espoir que Miss Elliot ne se porterait pas plus mal à cause de ses efforts, et il avait qualifié ces efforts de grands. C'était beau et lui procurait plus de plaisir que presque tout ce qui aurait pu lui faire d'autre.

Quant à la triste catastrophe elle-même, elle ne pouvait être analysée que dans un seul style par un couple de femmes sérieuses et sensées, dont les jugements devaient s'appuyer sur des événements avérés ; et il était parfaitement décidé que cela avait été la conséquence de beaucoup d'inconscience et de beaucoup d'imprudence ; que ses effets étaient des plus alarmants, et qu'il était effrayant de penser combien de temps encore la guérison de Miss Musgrove pourrait être douteuse, et combien elle risquerait encore de souffrir d'une commotion cérébrale par la suite ! L'amiral termina sommairement en s'écriant :

« Oui, c'est vraiment une très mauvaise affaire. Une nouvelle façon pour un jeune homme de faire l'amour, en cassant la tête de sa maîtresse, n'est-ce pas, Miss Elliot ? C'est vraiment se casser la tête et donner un pensement !

Les manières de l'amiral Croft n'étaient pas tout à fait du ton à convenir à Lady Russell, mais elles ravirent Anne. Sa bonté de cœur et sa simplicité de caractère étaient irrésistibles.

« Maintenant, cela doit être très mauvais pour vous, dit-il en sortant soudain d'une petite rêverie, de venir nous trouver ici. Je ne m'en étais pas souvenu auparavant, je le déclare, mais cela doit être très mauvais. Mais maintenant, ne vous tenez pas à la cérémonie. Levez-vous et parcourez toutes les pièces de la maison si cela vous plaît.

"Une autre fois, Monsieur, je vous remercie, pas maintenant."

"Eh bien, quand ça te convient. Vous pouvez à tout moment vous glisser depuis le bosquet ; et là vous verrez que nous gardons nos parapluies accrochés près de cette porte. Un bon endroit n'est-ce pas ? Mais, (se reprenant), vous ne penserez pas que ce soit un bon endroit, car les vôtres étaient toujours gardées dans la chambre du majordome. Oui, c'est toujours le cas, je crois. Les manières d'un homme peuvent être aussi bonnes que celles d'un autre, mais nous aimons tous ce qu'il y a de mieux. C'est donc à vous de juger par vous-même s'il vaut mieux que vous alliez à la maison ou non.

Anne, voyant qu'elle pourrait refuser, le fit avec beaucoup de reconnaissance.

« Nous avons fait très peu de changements non plus, » continua l'amiral après avoir réfléchi un instant. "Très peu. Nous vous avons parlé de la porte de la buanderie, à Uppercross. Cela représente une très grande amélioration. L'étonnant était de savoir comment une famille sur terre pouvait supporter les inconvenients de son ouverture comme elle l'a fait, aussi longtemps ! Vous direz à Sir Walter ce que nous avons fait et que M. Shepherd pense que c'est la plus grande amélioration que la maison ait jamais connue. En fait, je dois me rendre justice de dire que les quelques modifications que nous avons apportées ont toutes été pour le mieux. Mais ma femme devrait en avoir le mérite. Je n'ai pas fait grand-chose, sinon envoyer quelques-unes des grandes glaces de ma loge, qui était celle de votre père. C'est un très bon homme, et tout à fait un gentleman, j'en suis sûr ; mais je devrais penser, Miss Elliot, (le regardant avec une réflexion sérieuse), je devrais penser qu'il doit être plutôt un homme habillé pour son époque de vie. Que de miroirs ! Oh Seigneur ! il n'y avait pas moyen d'échapper à soi-même. J'ai donc demandé à Sophy de me donner un coup de main, et nous avons rapidement changé de quartier ; et maintenant je suis bien au chaud, avec mon petit verre à raser dans un coin, et une autre grande chose dont je ne m'approche jamais.

Anne, amusée malgré elle, fut un peu désolée d'avoir une réponse, et l'amiral, craignant de ne pas avoir été assez courtois, reprit le sujet pour dire :

« La prochaine fois que vous écrivez à votre bon père, Miss Elliot, faites-lui mes compliments et ceux de Mme Croft, et dites-lui que nous sommes installés ici tout à fait à notre goût et que nous n'avons aucun problème à trouver dans cet endroit. La cheminée de la salle du petit-déjeuner fume un peu, je vous l'accorde, mais c'est seulement quand le vent souffle plein nord et souffle fort, ce qui n'arrive pas trois fois par hiver. Et tout compte fait, maintenant que nous avons visité la plupart des maisons des environs et que nous pouvons en juger, il n'y en a pas une qui nous plaise mieux que celle-ci. Dites-le, je vous prie, avec mes compliments. Il sera heureux de l'entendre. Lady Russell et Mme Croft étaient très contentes l'une de l'autre ; mais la connaissance que commençait cette visite ne devait pas aller très loin à l'heure actuelle ; car lorsqu'il fut rendu, les Croft annoncèrent qu'ils partaient pour quelques semaines, pour rendre visite à leurs relations dans le nord du comté, et qu'ils ne seraient probablement pas de retour chez eux avant que Lady Russell ne parte à Bath. Ainsi prit fin tout danger pour Anne de rencontrer le capitaine Wentworth à Kellynch Hall, ou de le voir en compagnie de son amie. Tout était suffisamment sûr et elle sourit des nombreux sentiments d'anxiété qu'elle avait gaspillés à ce sujet.

CHAPITRE XIV.

Bien que Charles et Mary fussent restés à Lyme bien plus longtemps après le départ de M. et Mme Musgrove qu'Anne ne pensait qu'ils auraient pu être nécessaires, ils étaient pourtant les premiers de la famille à être de nouveau à la maison ; et aussitôt que possible après leur retour à Uppercross, ils se rendirent au Lodge. Ils avaient laissé Louisa commencer à s'asseoir ; mais sa tête, quoique claire, était extrêmement faible, et ses nerfs sensibles à la plus haute extrême tendresse ; et même si l'on pouvait dire qu'elle se portait très bien, il était encore impossible de dire quand elle serait capable de supporter le retour chez elle ; et son père et sa mère, qui devaient revenir à temps pour recevoir leurs plus jeunes enfants pour les vacances de Noël, n'avaient guère d'espoir de pouvoir l'emmener avec eux. Ils avaient tous vécu ensemble dans un logement. Mme Musgrove avait éloigné les enfants de Mme Harville autant qu'elle le pouvait, toutes les provisions possibles d'Uppercross avaient été fournies, pour alléger les inconvenients des Harville, tandis que les Harville avaient voulu qu'ils viennent dîner tous les jours ; et en un mot, il semblait n'y avoir eu qu'une lutte de chaque côté pour savoir lequel serait le plus désintéressé et le plus hospitalier.

Marie avait eu ses maux ; mais dans l'ensemble, comme le montrait son séjour si long, elle avait trouvé plus à jouir qu'à souffrir. Charles Hayter avait été à Lyme plus souvent qu'il ne lui convenait ; et quand ils dinaient avec les Harville, il n'y avait qu'une servante pour attendre, et au début Mme Harville avait toujours donné la priorité à Mme Musgrove ; mais ensuite, elle avait reçu d'elle de très belles excuses en apprenant de qui elle était la fille, et il s'était passé tant de choses chaque jour, il y avait eu tant de promenades entre leur logement et les Harville, et elle avait acheté des livres, de la bibliothèque, et les changea si souvent, que la balance avait certainement été très en faveur de Lyme. Elle avait également été emmenée à Charmouth, et elle s'était lavée, et elle était allée à l'église, et il y avait beaucoup plus de gens à voir dans l'église de Lyme qu'à Uppercross ; et tout cela, joint au sentiment d'être si utile, avait fait une quinzaine vraiment agréable.

Anne s'enquit du capitaine Benwick. Le visage de Mary était directement assombri. Charles rit.

"Oh ! Le capitaine Benwick se porte très bien, je crois, mais c'est un jeune homme très étrange. Je ne sais pas où il en serait. Nous lui avons proposé de venir avec nous pour un jour ou deux : Charles s'est engagé à lui faire tirer dessus, et il a paru tout à fait ravi, et, pour ma part, je pensais que tout était réglé ; quand voici ! mardi soir, il a présenté une excuse très gênante ; « il n'a jamais tiré » et il avait « été assez incompris », et il avait promis ceci et il avait promis cela, et au final, j'ai découvert qu'il n'avait pas l'intention de venir. Je suppose qu'il avait peur de trouver cela ennuyeux ; mais, ma parole, j'aurais pensé que nous étions assez vifs au Cottage pour un homme au cœur brisé comme le capitaine Benwick.

Charles rit à nouveau et dit : « Maintenant, Mary, tu sais très bien comment c'était réellement. Tout cela était de votre faute » (se tournant vers Anne). « Il imaginait que s'il nous accompagnait, il vous trouverait à proximité : il imaginait que tout le monde vivait à Uppercross ; et lorsqu'il découvrit que Lady Russell habitait à trois milles de là, son cœur lui manqua et il n'eut pas le courage de venir. C'est le fait, sur mon honneur. Mary le sait.

Mais Mary n'y a pas cédé très gracieusement, que ce soit parce qu'elle ne considérait pas le capitaine Benwick comme ayant le droit, de par sa naissance et sa situation, d'être amoureux d'un Elliot, ou parce qu'elle ne voulait pas croire qu'Anne avait une plus grande attirance pour Uppercross qu'elle-même, cela reste à deviner. La bonne volonté d'Anne ne devait cependant pas être diminuée par ce qu'elle entendait. Elle se reconnut hardiment flattée et poursuivit ses recherches.

"Oh ! il parle de vous, s'écria Charles, en ces termes..." Mary l'interrompit. « Je déclare, Charles, que je ne l'ai jamais entendu mentionner Anne deux fois pendant tout mon séjour là-bas. Je le déclare, Anne, il ne parle jamais de toi.

« Non », reconnut Charles, « je ne sais pas s'il le fait jamais, d'une manière générale ; mais il est évident qu'il vous admire énormément. Sa tête est pleine de quelques livres qu'il lit sur votre recommandation, et il veut vous en parler ; il a découvert quelque chose dans l'un d'eux et il pense... oh ! Je ne peux pas prétendre m'en souvenir, mais c'était quelque chose de très beau : je l'ai entendu raconter tout cela à Henriette ; et puis on a parlé de « Miss Elliot » dans les termes les plus élevés ! Maintenant Mary, je déclare qu'il en était ainsi, je l'ai entendu moi-même et tu étais dans l'autre pièce. « Éléance, douceur, beauté. Oh ! les charmes de Miss Elliot étaient sans fin.

« Et je suis sûre », s'écria chaleureusement Mary, « que ce n'était pas grand-chose à son honneur, s'il l'a fait. Miss Harville n'est décédée qu'en juin dernier. Un tel cœur ne vaut pas grand-chose ; n'est-ce pas, Lady Russell ? Je suis sûr que vous serez d'accord avec moi. « Je dois voir le capitaine Benwick avant de me décider », dit Lady Russell en souriant.

"Et c'est très probablement ce que vous ferez très bientôt, je peux vous le dire, madame", déclara Charles. « Bien qu'il n'ait pas eu le courage de partir avec nous et de repartir ensuite pour faire une visite officielle ici, il se rendra un jour seul à Kellynch, vous pouvez y compter. Je lui ai indiqué la distance et la route, et je lui ai dit que l'église valait vraiment la peine d'être vue ; car comme il a du goût pour ce genre de choses, j'ai pensé que ce serait une bonne excuse, et il a écouté de toute son intelligence et de toute son âme ; et je suis sûr, d'après ses manières, qu'il vous appellera bientôt ici. Alors, je vous prie, Lady Russell.

« Toute connaissance d'Anne sera toujours la bienvenue chez moi », fut la réponse aimable de Lady Russell.

"Oh ! quant à être une connaissance d'Anne, dit Mary, je pense qu'il est plutôt ma connaissance, car je l'ai vu tous les jours depuis quinze jours.

"Eh bien, en tant que connaissance commune, je serai donc très heureux de voir le capitaine Benwick."

« Vous ne trouverez rien de très agréable chez lui, je vous l'assure, madame. C'est l'un des jeunes hommes les plus ennuyeux qui aient jamais vécu. Il a marché avec moi, parfois, d'un bout à l'autre du sable, sans dire un mot. Ce n'est pas du tout un jeune homme bien élevé. Je suis sûr que vous ne l'aimerez pas.

« Là, nous ne divergeons pas, Mary », dit Anne. « Je pense que Lady Russell l'apprécierait. Je pense qu'elle serait tellement contente de son esprit qu'elle ne verrait bientôt plus aucune lacune dans ses manières.

"Moi aussi, Anne", dit Charles. « Je suis sûr que Lady Russell l'apprécierait. Il est juste le genre de Lady Russell. Donnez-lui un livre et il lira toute la journée.

"Oui, il le fera !" s'exclama Mary d'un ton moqueur. « Il restera penché sur son livre et ne saura pas quand une personne lui parle, ou quand on laisse tomber ses ciseaux, ou quoi que ce soit qui arrive. Pensez-vous que Lady Russell aimerait ça ?

Lady Russell ne put s'empêcher de rire. « Ma parole, dit-elle, je n'aurais pas supposé que mon opinion sur qui que ce soit pût admettre une telle différence de conjectures, aussi ferme et concrète que je puis me qualifier. J'ai vraiment une curiosité de voir la personne qui peut donner lieu à des notions aussi directement opposées. J'aimerais qu'il soit amené à appeler ici. Et quand il le fera, Mary, vous pouvez compter sur mon opinion ; mais je suis déterminé à ne pas le juger d'avance.

"Vous ne l'aimerez pas, j'en répondrai."

Lady Russell commença à parler d'autre chose. Mary a parlé avec animation de leur rencontre avec, ou plutôt de leur disparition si extraordinaire, M. Elliot.

« C'est un homme », dit Lady Russell, « que je n'ai aucun désir de voir. Son refus d'entretenir des relations cordiales avec le chef de sa famille m'a laissé une très forte impression en sa défaveur.

Cette décision stoppa l'empressement de Mary et l'arrêta net au milieu du visage d'Elliot.

En ce qui concerne le capitaine Wentworth, même si Anne ne se hasarda à aucune enquête, les communications volontaires furent suffisantes. Comme on pouvait s'y attendre, son moral s'était grandement rétabli ces derniers temps. Au fur et à mesure que Louisa s'améliorait, il s'était amélioré, et il était maintenant une créature tout à fait différente de ce qu'il avait été la première semaine. Il n'avait

pas vu Louisa ; et il avait tellement peur des conséquences néfastes pour elle d'une entrevue, qu'il n'a pas du tout insisté pour cela ; et, au contraire, elle semblait avoir le projet de s'absenter pendant huit ou dix jours, jusqu'à ce que sa tête soit plus forte. Il parlait depuis une semaine de descendre à Plymouth et voulait persuader le capitaine Benwick de l'accompagner ; mais, comme Charles l'a soutenu jusqu'au bout, le capitaine Benwick semblait beaucoup plus disposé à se rendre à Kellynch.

Il ne fait aucun doute que Lady Russell et Anne pensaient toutes deux occasionnellement au capitaine Benwick, à partir de cette époque. Lady Russell ne pouvait entendre sonner à la porte sans sentir que c'était peut-être son héraut ; Anne ne pouvait pas non plus revenir d'une promenade d'indulgence solitaire dans les terres de son père, ou d'une visite de charité au village, sans se demander si elle pourrait le voir ou entendre parler de lui. Le capitaine Benwick ne vint cependant pas. Soit il était moins disposé à cela que Charles ne l'avait imaginé, soit il était trop timide ; et après lui avoir accordé une semaine d'indulgence, Lady Russell le jugea indigne de l'intérêt qu'il commençait à exciter.

Les Musgroves revinrent recevoir leurs joyeux garçons et filles de l'école, amenant avec eux les petits enfants de Mme Harville, pour améliorer le bruit d'Uppercross et atténuer celui de Lyme. Henriette resta avec Louisa ; mais tout le reste de la famille était de nouveau dans ses quartiers habituels.

Lady Russell et Anne leur rendirent leurs compliments une fois, alors qu'Anne ne pouvait s'empêcher de sentir qu'Uppercross était déjà de nouveau bien vivant. Même si ni Henrietta, ni Louisa, ni Charles Hayter, ni le capitaine Wentworth n'étaient là, la pièce présentait un contraste aussi fort qu'on pouvait le souhaiter avec le dernier état dans lequel elle l'avait vue.

Autour immédiatement de Mme Musgrove se trouvaient les petits Harville, qu'elle protégeait assidûment de la tyrannie des deux enfants du Cottage, venus expressément pour les amuser. D'un côté, une table occupée par des jeunes filles bavardes, découpaient de la soie et du papier d'or ; et de l'autre, des tréteaux et des plateaux pliés sous le poids des tartes froides et musclées, où des garçons turbulents se régalaient ; le tout complété par un feu de Noël rugissant, qui semblait déterminé à se faire entendre, malgré tout le bruit des autres. Charles et Mary sont également venus, bien sûr, lors de leur visite, et M. Musgrove a tenu à présenter ses respects à Lady Russell et s'est assis près d'elle pendant dix minutes, parlant d'une voix très élevée, mais à cause des clameurs de les enfants à genoux, généralement en vain. C'était un beau morceau de famille.

Anne, à en juger par son propre tempérament, aurait considéré un tel ouragan domestique comme un mauvais réparateur pour les nerfs que la maladie de Louisa avait dû si fortement ébranler. Mais Mme Musgrove, qui avait fait exprès d'approcher Anne d'elle pour la remercier très cordialement, encore et encore, de toutes les attentions qu'elle leur avait portées, concluait une brève récapitulation de ce qu'elle avait elle-même souffert en observant, d'un regard heureux autour de la pièce, que après tout ce qu'elle avait enduré, rien n'était plus susceptible de lui faire du bien qu'un peu de gaieté tranquille à la maison.

Louisa se remettait maintenant rapidement. Sa mère pouvait même imaginer qu'elle pourrait se joindre à leur fête à la maison, avant que ses frères et sœurs ne retournent à l'école. Les Harville avaient promis de l'accompagner et de rester à Uppercross à son retour. Le capitaine Wentworth était parti, pour le moment, voir son frère dans le Shropshire.

« J'espère que je me souviendrai, à l'avenir », dit lady Russell, dès qu'ils furent remontés dans la voiture, « de ne pas m'arrêter à Uppercross pendant les vacances de Noël.

Chacun a son goût dans les bruits comme dans les autres matières ; et les sons sont tout à fait inoffensifs, ou très pénibles, par leur nature plutôt que par leur quantité. Lorsque Lady Russell, peu de temps après, entra dans Bath par un après-midi humide et traversait le long cours de rues depuis le vieux pont jusqu'à Camden Place, au milieu du fracas des autres voitures, du lourd grondement des charrettes et des chariots, des hurlements des journalistes, des muffin-men et les laitiers, et le tintement incessant des motifs, elle ne se plaignit pas. Non, c'étaient des bruits qui appartenaient aux plaisirs de l'hiver ; son moral s'est élevé sous leur influence ; et comme Mme Musgrove, elle sentait, sans le dire, qu'après un long séjour à la campagne, rien ne pouvait être plus bon pour elle qu'un peu de gaieté tranquille.

Anne ne partageait pas ces sentiments. Elle persistait dans une répugnance très déterminée, quoique très silencieuse, pour Bath ; j'aperçus pour la première fois les vastes bâtiments fumants sous la pluie, sans aucun désir de mieux les voir ; ils sentaient leur progression dans les rues, si désagréable soit-elle, mais trop rapide ; car qui serait heureux de la voir à son arrivée ? Et il repensa, avec un profond regret, à l'agitation d'Uppercross et à l'isolement de Kellynch.

La dernière lettre d'Elizabeth lui avait communiqué une nouvelle assez intéressante. M. Elliot était à Bath. Il était venu à Camden Place ; il avait appelé une seconde fois, une troisième ; avait été très attentif. Si Elizabeth et son père ne s'étaient pas trompés, ils avaient pris beaucoup de peine à rechercher la connaissance et à proclamer la valeur de leur liaison, comme il avait autrefois pris soin de montrer de la négligence. C'était très merveilleux si c'était vrai ; et Lady Russell était dans un état de curiosité et de perplexité très agréables au sujet de M. Elliot, revenant déjà sur le sentiment qu'elle avait exprimé si récemment à Mary, selon lequel il était « un homme qu'elle n'avait aucun désir de voir ». Elle avait un grand désir de le voir. S'il cherchait vraiment à se réconcilier comme une branche dévouée, il faut lui pardonner de s'être démembré de l'arbre paternel.

Anne n'était pas autant animée par la circonstance, mais elle sentait qu'elle préférerait revoir M. Elliot plutôt que de ne pas le voir, ce qui était plus que ce qu'elle pouvait dire de beaucoup d'autres personnes à Bath.

Elle a été déposée à Camden Place ; et Lady Russell se rendit ensuite à son propre logement, dans Rivers Street.

CHAPITRE XV.

Sir Walter avait pris une très bonne maison à Camden Place, une situation élevée et digne, qui convient à un homme important ; et lui et Elizabeth y furent installés, à leur grande satisfaction.

Anne y entra le cœur serré, s'attendant à un emprisonnement de plusieurs mois, et se disant anxieusement : « Oh ! quand te quitterai-je à nouveau ? Une cordialité inattendue, cependant, dans l'accueil qu'elle reçut, lui fit du bien. Son père et sa sœur furent heureux de la voir, dans le but de lui montrer la maison et les meubles, et la reçurent avec gentillesse. Le fait qu'elle en fasse un quatrième, lorsqu'ils se mettaient à table, était considérée comme un avantage.

Mme Clay était très agréable et très souriante, mais sa courtoisie et ses sourires allaient de soi. Anne avait toujours pensé qu'elle ferait semblant de faire ce qui était convenable à son arrivée, mais la complaisance des autres était inattendue. Ils étaient évidemment de bonne humeur, et elle allait bientôt écouter les causes. Ils n'avaient aucune envie de l'écouter. Après avoir reçu quelques compliments

d'être profondément regrettés dans leur ancien quartier, ce qu'Anne ne pouvait pas payer, ils n'eurent que quelques légères questions à faire, avant que la conversation ne soit à eux seuls. Uppercross n'excitait aucun intérêt, Kellynch très peu : c'était tout Bath. Ils ont eu le plaisir de lui assurer que Bath répondait largement à leurs attentes à tous égards. Leur maison était sans aucun doute la meilleure de Camden Place ; leurs salons avaient de nombreux avantages décisifs sur tous les autres qu'ils avaient vus ou entendus parler, et la supériorité n'en résidait pas moins dans le style de l'agencement ou dans le goût du mobilier. Leur connaissance était extrêmement recherchée. Tout le monde voulait leur rendre visite. Ils s'étaient retirés de nombreuses présentations et avaient toujours des cartes laissées par des personnes dont ils ne connaissaient rien.

Voici des fonds de jouissance. Anne pouvait-elle s'étonner que son père et sa sœur soient heureux ? Elle n'en serait peut-être pas étonnée, mais elle devait soupçonner que son père ne ressentait aucune dégradation dans son changement, ne voyait rien à regretter dans les devoirs et la dignité du propriétaire terrien résident, et trouvait tant de raisons d'être vaniteux dans les petitesse d'une ville ; et elle devait soupçonner, sourire et s'étonner aussi, alors qu'Elizabeth ouvrait les portes plantées et marchait avec exultation d'un salon à l'autre, se vantant de leur espace ; à la possibilité que cette femme, qui avait été la maîtresse de Kellynch Hall, trouve un espace dont elle pousse être fière entre deux murs, peut-être à trente pieds l'un de l'autre.

Mais ce n'était pas tout ce qu'ils avaient pour les rendre heureux. Ils avaient aussi M. Elliot. Anne avait beaucoup à entendre parler de M. Elliot. Non seulement il fut gracieux, mais ils furent ravis de lui. Il était à Bath depuis environ quinze jours ; (il était passé par Bath en novembre, pour se rendre à Londres, lorsque la nouvelle de l'installation de Sir Walter là-bas lui était bien sûr parvenue, bien que seulement vingt-quatre heures dans cet endroit, mais il n'avait pas pu profiter de mais il était maintenant depuis quinze jours à Bath, et son premier objectif en arrivant avait été de laisser sa carte à Camden Place, en le faisant suivre par des efforts si assidus pour se rencontrer, et quand ils se rencontraient, par une si grande ouverture de conduite, une telle disposition à s'excuser pour le passé, une telle sollicitude à être reçu à nouveau comme une relation, que leur ancienne bonne entente était complètement rétablie.

Ils n'avaient aucun défaut à lui trouver. Il avait expliqué toute apparence de négligence de sa part. Cela venait entièrement d'un malentendu. Il n'avait jamais eu l'idée de se jeter ; il avait craint d'être renversé, mais il ne savait pourquoi, et la délicatesse l'avait fait taire. Au soupçon d'avoir parlé de manière irrespectueuse ou négligente de la famille et des honneurs familiaux, il s'est indigné. Lui, qui s'était toujours vanté d'être un Elliot, et dont les sentiments, en matière de connexion, n'étaient que trop stricts pour convenir au ton non féodal de notre époque. Il était certes étonné, mais son caractère et sa conduite générale devaient le réfuter. Il pouvait référer Sir Walter à tous ceux qui le connaissaient ; et certainement, les soins qu'il avait déployés pour cette première occasion de réconciliation, pour être rétabli sur le pied de parent et d'héritier présomptif, étaient une forte preuve de ses opinions sur le sujet.

Les circonstances de son mariage se révélèrent également susceptibles d'être atténuées. C'était un article sur lequel il ne devait pas s'engager lui-même ; mais un de ses amis très intimes, le colonel Wallis, un homme très respectable, parfaitement gentleman (et pas un homme de mauvaise mine, ajouta Sir Walter), qui vivait très bien dans les bâtiments de Marlborough et avait, à sa propre demande particulière, admise à leur connaissance par l'intermédiaire de M. Elliot, avait mentionné une ou deux choses relatives au mariage, ce qui faisait une différence matérielle dans le discrédit de celui-ci.

Le colonel Wallis connaissait M. Elliot depuis longtemps, connaissait bien sa femme et avait parfaitement compris toute l'histoire. Elle n'était certes pas une femme de famille, mais bien instruite, accomplie, riche et excessivement amoureuse de son ami. Il y avait eu le charme. Elle l'avait cherché. Sans cette attirance, tout son argent n'aurait pas tenté Elliot, et Sir Walter était, de plus, assuré qu'elle avait été une très bonne femme. Voilà de quoi adoucir les affaires. Une très belle femme avec une grande fortune, amoureuse de lui ! Sir Walter semblait l'admettre comme une excuse complète ; et bien qu'Elizabeth ne pût voir la situation sous un jour aussi favorable, elle considéra que cela constituait une grande atténuation.

M. Elliot était venu à plusieurs reprises, avait dîné avec eux une fois, visiblement ravi de la distinction d'être invité, car ils ne donnaient pas de dîner en général ; ravi, en bref, par chaque preuve d'attention cousine, et plaçant tout son bonheur dans le fait d'être en termes intimes à Camden Place.

Anne écoutait, mais sans bien comprendre. Elle savait qu'il fallait faire une large part aux idées de ceux qui parlaient. Elle a tout entendu sous embellissement. Tout ce qui semblait extravagant ou irrationnel dans le progrès de la réconciliation n'avait peut-être d'origine que dans le langage des rapporteurs. Cependant, elle avait la sensation qu'il y avait quelque chose de plus que ce qui paraissait immédiatement, dans le désir de M. Elliot, après tant d'années d'intervalle, d'être bien reçu par eux. D'un point de vue mondain, il n'avait rien à gagner à être en bons termes avec Sir Walter ; rien à risquer par un état de variance. Selon toute vraisemblance, il était déjà le plus riche des deux, et le domaine Kellynch lui appartenait aussi sûrement que le titre. Un homme sensé, et il avait l'air d'un homme très sensé, pourquoi cela devait-il être un objet pour lui ? Elle ne pouvait proposer qu'une seule solution ; c'était peut-être pour le bien d'Elizabeth. Il se pouvait réellement qu'il y ait une certaine sympathie autrefois, même si la commodité et le hasard l'avaient attiré vers une voie différente ; et maintenant qu'il pouvait se permettre de se faire plaisir, il aurait peut-être l'intention de lui adresser ses adresses. Elizabeth était certainement très belle, avec des manières élégantes et bien élevées, et son caractère n'aurait peut-être jamais été pénétré par M. Elliot, ne la connaissant qu'en public et lorsqu'il était lui-même très jeune. Comment son tempérament et sa compréhension pourraient-ils supporter l'enquête sur sa période actuelle de vie plus animée était une autre préoccupation et plutôt effrayante. Elle souhaitait ardemment qu'il ne soit pas trop gentil ou trop observateur si Elizabeth était son objet ; et qu'Elizabeth était disposée à le croire, et que son amie Mme Clay encourageait cette idée, cela semblait évident par un ou deux regards entre eux, tandis que l'on parlait des fréquentes visites de M. Elliot.

Anne mentionna les aperçus qu'elle avait eus de lui à Lyme, mais sans qu'on y prête beaucoup d'attention. 'Oh oui, peut-être que c'était M. Elliot. Ils n'étaient pas au courant. Ce pourrait être lui, peut-être. Ils ne pouvaient pas écouter sa description de lui. Ils le décrivaient eux-mêmes ; Sir Walter en particulier. Il rendait justice à son aspect très gentleman, à son air élégant et élégant, à son beau visage, à son œil sensible ; mais, en même temps, « doit déplorer qu'il soit très sous-pendu, défaut que le temps semblait avoir accru ; il ne pouvait pas non plus prétendre dire que dix ans n'avaient pas altéré presque toutes les caractéristiques de la situation pour le pire. M. Elliot semblait penser qu'il (Sir Walter) avait exactement le même aspect que lors de leur dernière séparation ; » mais Sir Walter n'avait « pas pu répondre entièrement au compliment, ce qui l'avait embarrassé ». Il n'avait cependant pas l'intention de se plaindre. M. Elliot était meilleur à regarder que la plupart des hommes, et il n'avait aucune objection à être vu avec lui n'importe où.

On a parlé de M. Elliot et de ses amis des Marlborough Buildings toute la soirée. « Le colonel Wallis avait été si impatient de leur être présenté ! et M. Elliot est si impatient qu'il le fasse ! et il y avait une Mme Wallis, qu'ils ne connaissaient actuellement que par description, car elle attendait chaque jour son accouchement ; mais M. Elliot parlait d'elle comme « d'une femme des plus charmantes, tout à fait digne d'être connue à Camden Place », et dès qu'elle serait rétablie, ils devaient faire connaissance. Sir Walter pensait beaucoup à Mme Wallis ; on disait que c'était une femme excessivement jolie, belle. » Il avait envie de la voir. Il espérait qu'elle pourrait réparer les nombreux visages très ordinaires qu'il croisait continuellement dans les rues. Le pire de Bath était le nombre de ses femmes simples. Il ne voulait pas dire qu'il n'y avait pas de jolies femmes, mais le nombre de la plaine était disproportionné. Il avait souvent observé, en marchant, qu'un beau visage était suivi de trente ou de trente-cinq frayeurs ; et un jour, alors qu'il se trouvait dans une boutique de Bond Street, il avait compté quatre-vingt-sept femmes qui passaient l'une après l'autre, sans qu'il y ait parmi elles une figure supportable. C'était une matinée glaciale, bien sûr, une forte gelée à laquelle à peine une femme sur mille pouvait résister à l'épreuve. Mais il y avait certainement une terrible multitude de femmes laides à Bath ; et quant aux hommes ! ils étaient infiniment pires. De tels épouvantails dont les rues étaient pleines ! Il était évident combien les femmes étaient peu habituées à la vue de quelque chose de tolérable, par l'effet que produisait un homme d'apparence décente. Il n'avait jamais marché bras dessus bras dessous avec le colonel Wallis (qui était une belle figure militaire, quoique aux cheveux blonds) sans remarquer que les yeux de toutes les femmes étaient tournés vers lui ; le regard de chaque femme était assurément tourné vers le colonel Wallis. Modeste Sir Walter ! Il n'a cependant pas été autorisé à s'échapper. Sa fille et Mme Clay s'accordèrent pour laisser entendre que le compagnon du colonel Wallis pourrait avoir une aussi belle silhouette que le colonel Wallis et qu'il n'avait certainement pas les cheveux blonds.

« Comment va Mary ? » dit Sir Walter au comble de sa bonne humeur. « La dernière fois que je l'ai vue, elle avait le nez rouge, mais j'espère que cela n'arrivera pas tous les jours. »

« Oh ! non, cela a dû être tout à fait accidentel. En général, elle est en très bonne santé et très belle apparence depuis la Saint-Michel. »

« Si je pensais que cela ne la tenterait pas de sortir par vent fort et de devenir grossière, je lui enverrais un nouveau chapeau et une pelisse. »

Anne se demandait si elle devait oser suggérer qu'une robe ou une casquette ne seraient pas sujettes à un tel abus, lorsqu'un coup à la porte suspendit tout. « On frappe à la porte ! et si tard ! Il était dix heures. Serait-ce M. Elliot ? Ils savaient qu'il devait dîner à Lansdown Crescent. Il était possible qu'il s'arrêtât sur le chemin du retour pour leur demander comment ils allaient. Ils ne pouvaient penser à personne d'autre. Mme Clay pensait décidément que c'était le coup de M. Elliot. Mme Clay avait raison. Avec tout l'état qu'un majordome et un valet de pied pouvaient donner, M. Elliot fut introduit dans la pièce.

C'était le même, le même homme, sans autre différence que la tenue vestimentaire. Anne recula un peu, tandis que les autres recevaient ses compliments, et sa sœur ses excuses d'être venue à une heure aussi inhabituelle, mais « il ne pouvait être si près sans vouloir savoir que ni elle ni son amie n'avaient pris froid la veille. », etc. etc ; ce qui fut fait aussi poliment et pris aussi poliment que possible, mais son rôle devait alors suivre. Sir Walter parlait de sa plus jeune fille ; « M. Elliot doit lui donner la permission de le présenter à sa plus jeune fille » (il n'y avait aucune occasion de se souvenir de Mary) ; et Anne, souriante et rougissante, montra d'une manière très convenable à M. Elliot les jolis traits qu'il n'avait nullement oubliés, et vit aussitôt, avec amusement de son petit sursaut de surprise, qu'il n'avait pas du tout conscience de qui elle était. Il avait l'air complètement étonné, mais pas plus étonné que content ; ses yeux se sont éclairés et avec le plus grand empressement, il accueillit cette relation, fit allusion au passé et supplia d'être déjà reçu comme une connaissance. Il était aussi beau qu'il l'avait paru à Lyme, son visage s'améliorait en parlant, et ses manières étaient si exactement ce qu'elles devraient être, si polies, si faciles, si particulièrement agréables, qu'elle pouvait les comparer en excellence à celles de Lyme. Les manières d'une seule personne. Ce n'étaient pas les mêmes, mais ils étaient peut-être également bons.

Il s'est assis avec eux et a beaucoup amélioré leur conversation. Il ne faisait aucun doute qu'il était un homme sensé. Dix minutes suffisaient pour le certifier. Son ton, ses expressions, son choix de sujet, son savoir où s'arrêter ; tout cela était l'opération d'un esprit sensé et perspicace. Dès qu'il le put, il commença à lui parler de Lyme, voulant comparer les opinions sur le lieu, mais voulant surtout parler de la circonstance qu'ils se trouvaient être des hôtes dans la même auberge en même temps ; donner son propre itinéraire, comprendre quelque chose d'elle et regretter d'avoir perdu une telle occasion de lui rendre hommage. Elle lui fit un bref récit de sa fête et de ses affaires à Lyme. Ses regrets augmentaient à mesure qu'il écoutait. Il avait passé toute sa soirée solitaire dans la chambre voisine de la leur ; avait entendu des voix, de la gaieté continuellement ; il pensait qu'ils devaient former un groupe de personnes des plus agréables, il avait très envie d'être avec eux, mais certainement sans le moindre soupçon qu'il possédait l'ombre d'un droit de se présenter. S'il avait seulement demandé qui était le groupe ! Le nom de Musgrove lui en aurait dit assez. « Eh bien, cela servirait à le guérir d'une pratique absurde de ne jamais poser de questions dans une auberge, qu'il avait adoptée, quand tout jeune homme, sur le principe qu'il était très peu distingué d'être curieux. »

« Les idées d'un jeune homme de vingt-deux ans, dit-il, quant à ce qui est nécessaire dans les manières pour qu'il soit tout à fait une bonne chose, sont plus absurdes, je crois, que celles de tout autre groupe d'êtres du monde. monde. La folie des moyens qu'ils emploient souvent n'a d'égalé que la folie de ce qu'ils ont en vue.

Mais il ne devait pas adresser ses réflexions à Anne seule : il le savait ; il se répandit bientôt de nouveau parmi les autres, et ce n'était que par intervalles qu'il pouvait retourner à Lyme.

Ses investigations lui permirent cependant de rendre compte longuement de la scène à laquelle elle s'était livrée là, peu après son départ des lieux. Ayant fait allusion à « un accident », il doit entendre le tout. Lorsqu'il l'interrogeait, Sir Walter et Elizabeth commençaient également à poser des questions, mais la différence dans leur manière de le faire ne pouvait être insensible. Elle ne pouvait comparer M. Elliot à Lady Russell que dans le désir de vraiment comprendre ce qui s'était passé et dans le degré d'inquiétude qu'elle avait dû souffrir en étant témoin.

Il resta une heure avec eux. L'élégante petite horloge sur la cheminée avait sonné « onze heures avec ses sons d'argent », et le gardien commençait à se faire entendre au loin raconter la même histoire, avant que M. Elliot ou l'un d'eux ne semble avoir le sentiment qu'il était là. long.

Anne n'aurait pas pu imaginer que sa première soirée à Camden Place se soit si bien passée !

CHAPITRE XVI.

Il y avait un point qu'Anne, de retour dans sa famille, aurait été plus heureuse de découvrir, même que le fait que M. Elliot était amoureux d'Elizabeth, c'était que son père n'était pas amoureux de Mme Clay ; et elle était loin d'être à l'aise avec cela, alors qu'elle était à la maison depuis quelques heures. En descendant prendre le petit-déjeuner le lendemain matin, elle découvrit que la dame venait juste de faire semblant de vouloir les quitter. Elle pouvait imaginer que Mme Clay avait dit que « maintenant que Miss Anne était arrivée, elle ne pouvait pas supposer qu'elle avait besoin du tout » ; car Elizabeth répondait dans une sorte de murmure : « Cela ne doit en effet pas être une raison. Je vous assure que je n'en ressens aucun. Elle n'est rien pour moi, comparée à toi, et elle était à temps pour entendre son père dire : « Ma chère madame, cela ne doit pas arriver. Jusqu'à présent, vous n'avez rien vu de Bath. Vous êtes ici uniquement pour être utile. Vous ne devez pas nous fuir maintenant. Vous devez rester pour faire la connaissance de Mme Wallis, la belle Mme Wallis. Pour votre esprit fin, je sais bien que la vue de la beauté est une véritable gratification.

Il parlait et avait l'air si sérieux qu'Anne ne fut pas surprise de voir Mme Clay jeter un coup d'œil à Elizabeth et à elle-même. Son visage pourrait peut-être exprimer une certaine vigilance ; mais l'éloge du bel esprit ne parut pas exciter une pensée chez sa sœur. La dame ne pouvait que céder à de telles supplications communes et promettre de rester.

Au cours de la même matinée, Anne et son père se trouvant seuls ensemble, il commença à la complimenter sur son apparence améliorée ; il la trouvait « moins maigre dans sa personne, dans ses joues ; sa peau, son teint se sont grandement améliorés ; plus clair, plus frais. Avait-elle utilisé quelque chose en particulier ? "Non rien." « Simplement Gowland », supposa-t-il. "Non, rien du tout." "Ha ! il en a été surpris ; » et il ajouta : « Vous ne pouvez certainement pas faire mieux que de continuer comme vous êtes ; vous ne pouvez pas être mieux que bien ; ou je devrais recommander Gowland, l'utilisation constante de Gowland, pendant les mois de printemps. Mme Clay l'utilise sur ma recommandation, et vous voyez ce que cela lui a apporté. Vous voyez comme cela a emporté ses taches de rousseur.

Si Elizabeth avait pu entendre cela ! De tels éloges personnels auraient pu la frapper, d'autant plus qu'il ne semblait pas du tout à Anne que les taches de rousseur étaient atténuées. Mais tout doit tenter sa chance. Le mal d'un mariage serait considérablement diminué si Elizabeth se mariait également. Quant à elle, elle pourrait toujours avoir une maison avec Lady Russell.

L'esprit calme et les manières polies de Lady Russell furent mises à l'épreuve sur ce point, lors de ses relations sexuelles à Camden Place. La vue de Mme Clay si favorisée et d'Anne si négligée était à pour elle une perpétuelle provocation ; et cela la contrariait autant lorsqu'elle était absente, qu'une personne à Bath qui boit de l'eau, reçoit toutes les nouvelles publications et a une très grande connaissance, à le temps d'être contrariée.

À mesure que M. Elliot lui faisait connaissance, elle devenait plus charitable ou plus indifférente envers les autres. Ses manières étaient une recommandation immédiate ; et en conversant avec lui, elle trouvait la solide soutenance si pleinement le superficiel, qu'elle fut d'abord, comme elle le dit à Anne, presque prête à s'exclamer : « Est-ce que ceci peut être M. Elliot ? et elle ne pouvait se représenter sérieusement un homme plus agréable ou plus estimable. Tout était réuni en lui ; une bonne compréhension, des opinions correctes, une connaissance du monde et un cœur chaleureux. Il éprouvait de forts sentiments d'attachement familial et d'honneur familial, sans fierté ni faiblesse ; il vivait avec la libéralité d'un homme de fortune, sans étalage ; il jugeait par lui-même sur tout ce qui était essentiel, sans défier l'opinion publique sur aucun point de la bienséance mondaine. Il était stable, observateur, modéré, franc ; ne vous enfuyez jamais par les esprits ou par l'égoïsme, qui s'imaginaient un sentiment fort ; et pourtant, avec une sensibilité pour ce qui était aimable et charmant, et une valeur pour toutes les félicités de la vie domestique, que possèdent rarement les personnages à l'enthousiasme imaginaire et à la violente agitation. Elle était sûre qu'il n'avait pas été heureux en mariage. Le colonel Wallis l'a dit, et Lady Russell l'a vu ; mais cela n'avait pas été un malheur de lui aigri l'esprit, ni (elle commença bientôt à s'en douter) de l'empêcher de penser à un second choix. Sa satisfaction envers M. Elliot l'emportait sur tout le fléau de Mme Clay.

Cela faisait maintenant quelques années qu'Anne avait commencé à apprendre qu'elle et son excellente amie pouvaient parfois penser différemment ; et cela ne la surprit donc pas que Lady Russell ne voyait rien de suspect ou d'incohérent, rien qui exigeait plus de motifs qu'il n'y paraissait, dans le grand désir de réconciliation de M. Elliot. De l'avis de Lady Russell, il était tout à fait naturel que M. Elliot, à une époque mûre de sa vie, ressentisse comme un objet des plus désirables, et ce qui le recommanderait très généralement parmi toutes les personnes sensées, d'être en bons termes avec le chef de son famille ; le processus le plus simple au monde du temps sur une fête naturellement claire et qui ne s'est trompée qu'à l'âge d'or de la jeunesse. Anne osa pourtant en sourire encore et enfin mentir « Elizabeth ». Lady Russell écoutait et regardait, et ne faisait que cette réponse prudente : « Elizabeth ! très bien ; les temps nous l'expliquera.

C'était une référence à l'avenir auquel Anne, après une petite observation, sentit qu'elle devait se soumettre. Elle ne pouvait rien déterminer pour le moment. Dans cette maison, Elizabeth devait être la première ; et elle avait l'habitude d'une observance si générale comme « Miss Elliot », qu'une attention particulière semblait presque impossible. Il faut se rappeler que M. Elliot non plus n'était pas veuf depuis sept mois. Un petit retard de sa part pourrait être très excusable. En effet, Anne ne pouvait jamais voir le crêpe autour de son chapeau, sans craindre d'être inexcusable en lui prêtant de telles imaginations ; car, même si son mariage n'avait pas été très heureux, il existait néanmoins depuis tant d'années qu'elle ne pouvait comprendre une guérison très rapide de la terrible impression de sa dissolution.

Quelle que soit la fin, il était sans aucun doute leur connaissance la plus agréable à Bath : elle ne voyait personne d'égal à lui ; et c'était une grande indulgence de lui parler de temps en temps de Lyme, qu'il semblait avoir un désir aussi vif de revoir et de revoir davantage qu'elle-même. Ils revinrent à maintes reprises dans les détails de leur première rencontre. Il lui fit comprendre qu'il l'avait regardée avec une certaine sincérité. Elle le savait bien ; et elle se souvenait aussi du regard d'une autre personne.

Ils ne pensaient pas toujours la même chose. Elle percevait que sa valeur en termes de rang et de connexion était plus grande que la sienne. Ce n'était pas seulement la complaisance, ce devait être le goût de la cause qui le faisait entrer chaleureusement dans les sollicitudes de son père et de sa sœur sur un sujet qu'elle jugeait indigne de les exciter. Le journal de Bath annonça un matin l'arrivée de la vicomtesse douairière Dalrymple et de sa fille, l'honorable Miss Carteret ; et tout le confort du n°... Camden Place, fut balayé pendant plusieurs jours ; car les Dalrymple (selon Anne, malheureusement) étaient les cousins des Elliot ; et l'agonie était de savoir comment se présenter correctement.

Anne n'avait jamais vu son père et sa sœur en contact avec la noblesse et elle doit s'avouer déçue. Elle avait espéré de meilleures choses

à cause de leurs hautes idées sur leur propre situation dans la vie, et en était réduite à formuler un vœu qu'elle n'avait jamais prévu ; un souhait qu'ils aient plus de fierté ; pour « nos cousines Lady Dalrymple et Miss Carteret » ; « nos cousins, les Dalrymples », résonnait à ses oreilles à longueur de journée.

Sir Walter avait autrefois été en compagnie du défunt vicomte, mais n'avait jamais vu le reste de la famille ; et les difficultés de l'affaire provenaient du fait qu'il y avait eu une suspension de tous les rapports sexuels par lettres de cérémonie, depuis la mort dudit défunt vicomte, alors que, à la suite d'une dangereuse maladie de Sir Walter au même moment, il y avait eu une omission malheureuse à Kellynch. Aucune lettre de condoléances n'a été envoyée à l'Irlande. La négligence avait été portée sur la tête du pécheur ; car lorsque la pauvre Lady Elliot mourut elle-même, aucune lettre de condoléances ne fut reçue à Kellynch, et, par conséquent, il n'y avait que trop de raisons de craindre que les Dalrymple considéraient leur relation comme fermée. Comment mettre de l'ordre dans cette affaire anxieuse et être admis à nouveau comme cousins, telle était la question : et c'était une question que, d'une manière plus rationnelle, ni Lady Russell ni M. Elliot ne jugeaient sans importance. « Les liens familiaux valaient toujours la peine d'être préservés, la bonne compagnie valait toujours la peine d'être recherchée ; Lady Dalrymple avait loué une maison pour trois mois à Laura Place et y vivrait avec style. Elle était allée à Bath l'année précédente, et Lady Russell avait entendu parler d'elle comme d'une femme charmante. Il était très souhaitable que la connexion soit renouvelée, si cela était possible, sans aucun compromis sur les convenances de la part des Elliot.

Sir Walter, cependant, choisit ses propres moyens et écrivit finalement une très belle lettre contenant de nombreuses explications, regrets et supplications à son très honorable cousin. Ni Lady Russell ni M. Elliot ne purent admirer la lettre ; mais il fit tout ce qu'il fallait, en apportant trois lignes de gribouillages de la vicomtesse douairière. "Elle a été très honorée et devrait être heureuse de leur connaissance." Les corvées du commerce étaient terminées, les friandises commençaient. Ils se rendirent à Laura Place, ils firent parler les cartes de la vicomtesse douairière Dalrymple et de l'honorable Miss Carteret là où elles pourraient être les plus visibles : et « Nos cousins de Laura Place » – « Notre cousine, Lady Dalrymple et Miss Carteret. », on en parlait à tout le monde.

Anne avait honte. Si Lady Dalrymple et sa fille avaient été très aimables, elle aurait encore eu honte de l'agitation qu'elles créaient, mais elles n'étaient rien. Il n'y avait aucune supériorité dans les manières, les réalisations ou la compréhension. Lady Dalrymple avait acquis le surnom de « femme charmante », parce qu'elle avait un sourire et une réponse polie envers tout le monde. Miss Carteret, qui avait encore moins à dire, était si simple et si maladroite, qu'elle n'aurait jamais été tolérée à Camden Place sans sa naissance.

Lady Russell a avoué qu'elle s'attendait à quelque chose de mieux ; mais pourtant « c'était une connaissance qui valait la peine d'être connue » ; et quand Anne osa faire part de son opinion à leur sujet à M. Elliot, il reconnut qu'ils n'étaient rien en eux-mêmes, mais affirma néanmoins que, en tant que lien de famille, aussi bonne compagnie que ceux qui rassembleraient de la bonne compagnie autour d'eux, ils avaient leur valeur. Anne sourit et dit :

« Mon idée de la bonne compagnie, M. Elliot, est la compagnie de gens intelligents et bien informés, qui ont beaucoup de conversation ; c'est ce que j'appelle une bonne compagnie.

« Vous vous trompez, dit-il doucement, ce n'est pas une bonne compagnie ; c'est le meilleur. Une bonne compagnie n'exige que de la naissance, de l'éducation et des manières, et en ce qui concerne l'éducation, ce n'est pas très agréable. La naissance et les bonnes manières sont essentielles ; mais un peu d'instruction n'est en aucune façon une chose dangereuse en bonne compagnie ; au contraire, cela fera très bien l'affaire. Ma cousine Anne secoue la tête. Elle n'est pas satisfaite. Elle est exigeante. Ma chère cousine (s'asseyant près d'elle), tu as plus le droit d'être pointilleuse que presque toutes les autres femmes que je connais ; mais est-ce que ça répondra ? Est-ce que cela vous rendra heureux ? Ne serait-il pas plus sage d'accepter la société de ces bonnes dames de Laura Place et de profiter autant que possible de tous les avantages de la connexion ? Vous pouvez être sûr qu'ils déménageront lors du premier set à Bath cet hiver, et comme le rang est le rang, le fait que vous sachiez que vous êtes apparenté à eux aura son utilité pour arranger votre famille (notre famille, permettez-moi de le dire) dans ce domaine. degré de considération que nous devons tous souhaiter.

« Oui, soupira Anne, nous serons effectivement reconnus comme étant apparentés à eux ! » puis, se ressaisissant et ne voulant pas recevoir de réponse, elle ajouta : « Je pense certainement qu'on a pris beaucoup trop de peine pour faire connaissance. Je suppose » (souriant) « J'ai plus de fierté qu'aucun d'entre vous ; mais j'avoue que cela me contrarie que nous soyons si soucieux de faire reconnaître cette relation, ce qui, nous pouvons en être sûrs, leur est parfaitement indifférent.

« Pardonnez-moi, cher cousin, vous êtes injuste dans vos propres prétentions. À Londres, peut-être, dans votre style de vie tranquille actuel, cela pourrait être comme vous dites : mais à Bath ; Sir Walter Elliot et sa famille méritent toujours d'être connus : toujours acceptables comme connaissances.

"Eh bien," dit Anne, "je suis certainement fière, trop fière pour jouir d'un accueil qui dépend si entièrement du lieu."

« J'aime votre indignation, dit-il ; « C'est très naturel. Mais vous voici à Bath, et le but est de s'établir ici avec tout le crédit et la dignité qui devraient appartenir à Sir Walter Elliot. Vous parlez d'être fier ; On me dit fier, je le sais, et je ne voudrais pas me croire autrement ; car notre orgueil, si on l'examine, aurait le même objet, j'en suis sûr, bien que le genre puisse paraître un peu différent. Sur un point, j'en suis sûr, mon cher cousin (continua-t-il en parlant plus bas, bien qu'il n'y ait personne d'autre dans la pièce), sur un point, j'en suis sûr, nous devons nous sentir pareils. Nous devons sentir que chaque ajout à la société de votre père, parmi ses égaux ou ses supérieurs, peut être utile pour détourner ses pensées de ceux qui sont en dessous de lui.

Tout en parlant, il regarda le siège qu'occupait Mme Clay récemment : une explication suffisante de ce qu'il voulait dire particulièrement ; et même si Anne ne pouvait pas croire qu'ils aient le même genre de fierté, elle était contente qu'il n'aime pas Mme Clay ; et sa conscience admettait que son désir de favoriser une meilleure connaissance de son père était plus qu'excusable dans l'optique de la vaincre.

CHAPITRE XVII.

Tandis que Sir Walter et Elizabeth cherchaient assidûment leur bonne fortune à Laura Place, Anne renouait avec une connaissance d'une nature très différente.

Elle avait rendu visite à son ancienne gouvernante et avait entendu dire qu'il y avait à Bath un vieux camarade d'école qui avait deux grands droits sur son attention : la bonté passée et la souffrance présente. Miss Hamilton, aujourd'hui Mme Smith, avait fait preuve de gentillesse dans l'une de ces périodes de sa vie où elle avait été la plus précieuse. Anne était allée malheureuse à l'école, pleurant la perte d'une mère qu'elle avait tant aimée, ressentant sa séparation d'avec son foyer et souffrant comme une fille de quatorze ans, d'une forte

sensibilité et peu enjouée, doit souffrir dans un tel moment ; et Miss Hamilton, de trois ans plus âgée qu'elle, mais néanmoins fautive de parents proches et d'un foyer stable, restant encore un an à l'école, lui avait été utile et bonne d'une manière qui avait considérablement atténué sa misère et ne pourrait jamais être rappelé avec indifférence.

Miss Hamilton avait quitté l'école, s'était mariée peu de temps après, on disait qu'elle avait épousé un homme fortuné, et c'était tout ce qu'Anne savait d'elle, jusqu'à présent que le récit de leur gouvernante présentait sa situation sous un jour plus décidé mais très différent, formulaire.

Elle était veuve et pauvre. Son mari avait été extravagant ; et à sa mort, environ deux ans auparavant, ses affaires étaient terriblement compliquées. Elle avait eu à faire face à des difficultés de toutes sortes, et en plus de ces angoisses, elle avait été atteinte d'un grave rhumatisme articulaire aigu qui, s'étant finalement installé dans ses jambes, l'avait rendue infirme pour le moment. Elle était venue à Bath pour cette raison et vivait maintenant dans un logement près des bains chauds, vivant très humblement, incapable même de s'offrir le confort d'une servante et, bien sûr, presque exclue de la société.

Leur ami commun répondit de la satisfaction que donnerait à Mme Smith une visite de Miss Elliot, et Anne ne perdit donc pas de temps pour y aller. Elle ne mentionna rien de ce qu'elle avait entendu ou de ce qu'elle avait l'intention de faire chez elle. Cela ne susciterait aucun intérêt là-bas. Elle consulta seulement Lady Russell, qui entra à fond dans ses sentiments, et fut très heureuse de la conduire aussitôt près du logement de Mme Smith, dans les bâtiments Westgate, qu'Anne désirait être emmenée.

La visite fut effectuée, leur connaissance rétablie, leur intérêt mutuel plus que ravivé. Les dix premières minutes ont eu leur maladresse et leur émotion. Douze ans s'étaient écoulés depuis leur séparation, et chacun présentait une personne quelque peu différente de ce que l'autre avait imaginé. Douze ans avaient changé Anne, de la jeune fille fleurie, silencieuse et informée de quinze ans, à la petite femme élégante de vingt-sept ans, avec toute la beauté sauf la jeunesse, et avec des manières aussi consciemment justes qu'elles étaient invariablement douces ; et douze ans avaient transformé la belle et bien adulte Miss Hamilton, dans tout l'éclat de sa santé et la confiance de sa supériorité, en une pauvre veuve infirme et sans défense, recevant la visite de son ancienne protégée comme une faveur ; mais tout ce qui était inconfortable dans la réunion avait bientôt disparu, et ne restait plus que le charme intéressant de se souvenir d'anciennes partialités et de parler des temps anciens.

Anne trouva chez Mme Smith le bon sens et les manières agréables sur lesquelles elle avait presque osé compter, ainsi qu'une disposition à converser et à être gaie au-delà de ses espérances. Ni les dissipations du passé — et elle avait beaucoup vécu dans le monde — ni les restrictions du présent, ni la maladie ni le chagrin ne semblaient avoir fermé son cœur ou ruiné son moral.

Au cours d'une seconde visite, elle parla avec une grande franchise et l'étonnement d'Anne grandit. Elle ne pouvait guère imaginer une situation plus triste en soi que celle de Mme Smith. Elle aimait beaucoup son mari : elle l'avait enterré. Elle avait été habituée à la richesse : elle n'en était plus. Elle n'avait pas d'enfant pour la relier à nouveau à la vie et au bonheur, pas de relations pour l'aider à arranger des affaires difficiles, pas de santé pour rendre tout le reste supportable. Son logement se limitait à un salon bruyant et à une chambre sombre derrière, sans possibilité de passer de l'une à l'autre sans aide, ce qu'il n'y avait qu'un seul domestique dans la maison à se permettre, et elle ne quittait jamais la maison mais pour être transportée, dans le bain chaud. Pourtant, malgré tout cela, Anne avait des raisons de croire qu'elle n'avait que des moments de langueur et de dépression, des heures d'occupation et de plaisir. Comment est-ce possible ? Elle a regardé, observé, réfléchi et a finalement déterminé qu'il ne s'agissait pas seulement d'un cas de courage ou de résignation. Un esprit soumis pouvait être patient, une forte compréhension fournirait une résolution, mais il y avait là quelque chose de plus ; c'était là cette élasticité d'esprit, cette disposition à se reconforter, cette puissance de se tourner facilement du mal vers le bien, et de trouver un emploi qui l'emportait hors d'elle-même, qui n'était que de la nature. C'était le don le plus précieux du Ciel ; et Anne considérait son amie comme l'un de ces cas dans lesquels, par une nomination miséricordieuse, elle semble destinée à contrebalancer presque tous les autres besoins.

Il fut un temps, lui dit Mme Smith, où son moral était presque au plus bas. Elle ne pouvait pas se considérer comme invalide maintenant, comparée à son état à son arrivée à Bath. Alors elle avait effectivement été un objet pitoyable ; car elle avait pris froid pendant le voyage, et à peine avait-elle pris possession de son logement qu'elle se retrouva de nouveau confinée dans son lit et souffrant de douleurs intenses et constantes ; et tout cela parmi des étrangers, avec la nécessité absolue d'avoir une nourrice régulière, et des finances en ce moment particulièrement impropres à faire face à aucune dépense extraordinaire. Cependant, elle avait surmonté cette situation et pouvait vraiment dire que cela lui avait fait du bien. Cela avait accru son confort en lui faisant se sentir entre de bonnes mains. Elle avait trop vu le monde pour s'attendre à un attachement soudain ou désintéressé, mais sa maladie lui avait prouvé que sa logeuse avait un caractère à préserver et qu'elle ne l'utiliserait pas mal ; et elle avait été particulièrement heureuse d'avoir sa nourrice, en tant que sœur de sa logeuse, infirmière de profession, et qui avait toujours une maison dans cette maison lorsqu'elle était au chômage, par chance d'être libre juste à temps pour s'occuper d'elle. « Et elle, » dit Mme Smith, « en plus de me soigner admirablement, s'est avérée vraiment une connaissance inestimable. Dès que j'ai pu me servir de mes mains, elle m'a appris à tricoter, ce qui a été un grand amusement ; et elle m'a mis en mesure de fabriquer ces petits étuis à fil, coussins à épingles et porte-cartes, dont vous me trouvez toujours si occupé, et qui me fournissent le moyen de faire un peu de bien à un ou deux très pauvres, familles de ce quartier. Elle avait de nombreuses connaissances, bien entendu professionnellement, parmi ceux qui ont les moyens d'acheter, et elle dispose de ma marchandise. Elle prend toujours le bon moment pour postuler. Le cœur de chacun est ouvert, vous savez, lorsqu'ils ont récemment échappé à une douleur intense ou qu'ils recouvrent le bienfait de la santé, et l'infirmière Rooke sait parfaitement quand parler. C'est une femme astucieuse, intelligente et sensée. Sa ligne est pour voir la nature humaine ; et elle a un fonds de bon sens et d'observation qui, comme compagne, la rend infiniment supérieure à des milliers de ceux qui, n'ayant reçu que « la meilleure éducation du monde », ne savent rien qui mérite d'être étudié. Appelez ça des ragots, si vous voulez, mais quand l'infirmière Rooke a une demi-heure de loisir à m'accorder, elle est sûre d'avoir quelque chose à raconter de divertissant et de profitable : quelque chose qui fait mieux connaître son espèce. On aime entendre ce qui se passe, être au courant des nouvelles façons d'être insignifiant et stupide. Pour moi qui vis tellement seule, sa conversation, je vous l'assure, est un régal.

Anne, loin de vouloir ergoter sur le plaisir, répondit : « Je peux facilement le croire. Les femmes de cette classe ont de grandes opportunités, et si elles sont intelligentes, cela vaut peut-être la peine d'être écoutées. De telles variétés de la nature humaine comme elles ont l'habitude d'être témoins ! Et ce n'est pas seulement dans ses folies qu'ils sont bien lus ; car ils le voient occasionnellement dans

toutes les circonstances qui peuvent être les plus intéressantes ou les plus touchantes. Quels exemples doivent se présenter devant eux d'attachement ardent, désintéressé, renoncement à soi, d'héroïsme, de courage, de patience, de résignation : de tous les conflits et de tous les sacrifices qui nous ennoblissent le plus. Une chambre de malade peut souvent fournir la valeur de volumes.

« Oui », répondit Mme Smith avec plus de doute, « parfois, même si je crains que les leçons ne soient pas souvent du style élevé que vous décrivez. Ici et là, la nature humaine peut être grande dans les moments d'épreuve ; mais d'une manière générale, c'est sa faiblesse et non sa force qui apparaît dans une chambre malade : c'est de l'égoïsme et de l'impatience plutôt que de la générosité et du courage dont on entend parler. Il y a si peu de véritable amitié dans le monde ! et malheureusement (parlant à voix basse et tremblante) il y en a tellement qui oublient de réfléchir sérieusement jusqu'à ce qu'il soit presque trop tard.

Anne a vu la misère de tels sentiments. Le mari n'avait pas été ce qu'il aurait dû, et la femme avait été entraînée parmi cette partie de l'humanité qui lui faisait penser au monde plus mal qu'elle ne l'espérait. Ce n'était cependant qu'une émotion passagère chez Mme Smith ; elle s'en débarrassa et ajouta bientôt sur un ton différent :

« Je ne pense pas que la situation dans laquelle se trouve actuellement mon amie Mme Rooke me fournira grand-chose pour m'intéresser ou m'édifier. Elle ne soigne que Mme Wallis des Marlborough Buildings ; une simple femme jolie, idiote, chère et à la mode, je crois ; et bien sûr, je n'aurai rien à signaler si ce n'est de la dentelle et de la parure. Mais j'ai l'intention de tirer mon profit de Mme Wallis. Elle a beaucoup d'argent et j'ai l'intention qu'elle achète toutes les choses chères que j'ai en main maintenant.

Anne avait rendu visite à son amie à plusieurs reprises, avant que l'existence d'une telle personne ne soit connue à Camden Place. Il fallut enfin parler d'elle. Sir Walter, Elizabeth et Mme Clay revinrent un matin de Laura Place, avec une invitation soudaine de Lady Dalrymple pour la soirée même, et Anne était déjà fiancée, à passer cette soirée dans les bâtiments Westgate. Elle n'était pas désolée pour l'excuse. On ne les demandait, elle en était sûre, que parce que lady Dalrymple, retenue à la maison par un gros rhume, était heureuse de mettre à profit la relation qui lui avait tant imposée ; » et elle refusa de son propre chef avec beaucoup d'empressement : « Elle était engagée pour passer la soirée avec un vieux camarade d'école. Rien ne les intéressait beaucoup concernant Anne ; mais pourtant il y avait assez de questions posées pour qu'on comprenne ce qu'était ce vieux camarade d'école ; et Elizabeth était dédaigneuse, et Sir Walter sévère.

« Bâtiments Westgate ! » dit-il, « et qui est Miss Anne Elliot qui doit rendre visite dans les bâtiments de Westgate ? Une Mme Smith. Une veuve Mme Smith ; et qui était son mari ? L'un des cinq mille M. Smith dont les noms se retrouvent partout. Et quelle est son attirance ? Qu'elle est vieille et malade. Sur ma parole, Miss Anne Elliot, vous avez le goût le plus extraordinaire ! Tout ce qui révolte les autres, la basse compagnie, les pièces dérisoires, l'air vicié, les associations dégoûtantes vous invitent. Mais vous pouvez sûrement remettre cette vieille dame à demain : elle n'est pas si près de sa fin, je présume, qu'elle puisse espérer voir un autre jour. Quel est son âge ? Quarante ? » — Non, monsieur, elle n'a pas trente et un ans ; mais je ne crois pas pouvoir différer mes fiançailles, parce que c'est la seule soirée de quelque temps qui convienne à la fois à elle et à moi. Elle va prendre un bain chaud demain, et pour le reste de la semaine, vous savez, nous sommes fiancés.

« Mais que pense Lady Russell de cette connaissance ? demanda Elisabeth.

— Elle n'y voit rien à blâmer, répondit Anne ; « Au contraire, elle l'approuve, et m'a généralement accueilli lorsque j'ai rendu visite à Mme Smith. »

« Les bâtiments du Westgate ont dû être plutôt surpris par l'apparition d'une voiture garée près de son trottoir », observa Sir Walter. « La veuve de Sir Henry Russell, en effet, n'a aucun honneur pour distinguer ses armes, mais c'est quand même un bel équipage, et sans aucun doute est bien connu pour transporter une Miss Elliot. Une veuve, Mme Smith, logeant dans les bâtiments Westgate ! Une pauvre veuve à peine capable de vivre, entre trente et quarante ans ; une simple Mme Smith, une Mme Smith de tous les jours, de toutes les personnes et de tous les noms du monde, pour être l'amie choisie de Miss Anne Elliot et être préférée par elle à ses propres relations familiales parmi la noblesse d'Angleterre et d'Irlande. ! Madame Smith ! Quel nom ! »

Mme Clay, qui avait été présente pendant que tout cela se passait, jugea maintenant opportun de quitter la pièce, et Anne aurait pu dire beaucoup de choses, et elle tarda à dire un peu pour défendre les prétentions pas très différentes des leurs de son amie, mais son sentiment le respect personnel envers son père l'en a empêchée. Elle ne répondit rien. Elle laissa le soin de se rappeler que Mme Smith n'était pas la seule veuve à Bath entre trente et quarante ans, avec peu de quoi vivre et sans nom de famille digne.

Anne a tenu son rendez-vous ; les autres gardèrent les leurs, et bien sûr elle apprit le lendemain matin qu'ils avaient passé une délicieuse soirée. Elle avait été la seule du groupe absente, car Sir Walter et Elizabeth avaient non seulement été eux-mêmes tout à fait au service de Sa Seigneurie, mais en réalité ils avaient été heureux d'être employés par elle à en rassembler d'autres, et avaient eu la peine d'inviter tous les deux. Lady Russell et M. Elliot ; et M. Elliot avait tenu à quitter le colonel Wallis de bonne heure, et Lady Russell avait récemment arrangé tous ses engagements du soir afin de l'attendre. Anne avait toute l'histoire de tout ce qu'une telle soirée pouvait apporter de la part de Lady Russell. Pour elle, son plus grand intérêt doit être d'avoir fait beaucoup parler de lui entre son ami et M. Elliot ; d'avoir été souhaité, regretté et en même temps honoré pour s'être abstenu d'une telle chose. Ses visites aimables et compatissantes à ce vieux camarade d'école, malade et affaibli, semblaient avoir ravi M. Elliot. Il la considérait comme une jeune femme des plus extraordinaires ; dans son caractère, ses manières, son esprit, un modèle d'excellence féminine. Il pourrait même rencontrer Lady Russell pour discuter de ses mérites ; et Anne ne pouvait pas comprendre autant de choses par son amie, ne pouvait pas se savoir si appréciée par un homme sensé, sans beaucoup de ces sensations agréables que son amie entendait créer.

Lady Russell avait désormais une opinion parfaitement arrêtée sur M. Elliot. Elle était autant convaincue de son intention de gagner Anne à temps que de son mérite, et commençait à calculer le nombre de semaines qui le libérerait de toutes les contraintes restantes du vœuage et lui laisseraient la liberté d'exercer sa plus grande volonté, pouvoirs de plaisir. Elle ne parlerait pas à Anne avec la moitié de la certitude qu'elle éprouvait à ce sujet, elle ne se risquerait qu'à des allusions à ce qui pourrait se passer dans l'avenir, à un attachement possible de sa part, au caractère désirable de l'alliance, en supposant qu'un tel attachement soit réel, réel et rendu. Anne l'entendit et ne fit pas d'exclamations violentes ; elle se contenta de sourire, de rougir et de secouer doucement la tête.

« Je ne suis pas un entremetteur, comme vous le savez bien, » dit Lady Russell, « étant bien trop consciente de l'incertitude de tous les événements et de tous les calculs humains. Je veux seulement dire que si M. Elliot vous faisait d'ici quelque temps ses adresses, et si vous étiez disposé à l'accepter, je pense qu'il y aurait toutes les chances que vous soyez heureux ensemble. C'est une connexion très

appropriée que tout le monde doit considérer, mais je pense qu'elle pourrait être très heureuse.

« M. Elliot est un homme extrêmement agréable et, à bien des égards, j'ai une haute estime pour lui », a déclaré Anne ; « mais nous ne devrions pas nous convenir. »

Lady Russell laissa passer cela et dit seulement en réplique : « J'avoue que de pouvoir vous considérer comme la future maîtresse de Kellynch, la future Lady Elliot, d'avoir hâte et de vous voir occuper la place de votre chère mère, succédant à toutes ses sœurs, ses droits, et toute sa popularité, ainsi que toutes ses vertus, me seraient la plus grande satisfaction possible. Vous êtes le moi de votre mère en apparence et en disposition ; et s'il m'était permis de vous imaginer telle qu'elle était, par sa situation, son nom et sa maison, président et bénissant au même endroit, et supérieure à elle seulement parce qu'elle était plus appréciée ! Ma très chère Anne, cela me ferait plus de plaisir qu'on n'en éprouve souvent à mon époque !

Anne fut obligée de se détourner, de se lever, de se diriger vers une table éloignée, et, appuyée là, comme si elle faisait semblant d'être occupée, d'essayer de calmer les sentiments suscités par ce tableau. Pendant quelques instants, son imagination et son cœur furent envoutés. L'idée de devenir ce qu'avait été sa mère ; d'avoir pour la première fois ressuscité en elle le précieux nom de « Lady Elliot » ; Le fait d'être rétablie à Kellynch, l'appelant à nouveau sa maison, sa maison pour toujours, était un charme auquel elle ne pouvait pas immédiatement résister. Lady Russell ne dit pas un mot de plus, désireuse de laisser l'affaire se dérouler d'elle-même ; et en croyant cela, M. Elliot aurait-il pu, à ce moment-là, parler pour lui-même ! — elle croyait, en bref, ce qu'Anne ne croyait pas. La même image de M. Elliot parlant pour lui-même a ramené Anne à son calme. Le charme de Kellynch et de « Lady Elliot » s'est évanoui. Elle n'a jamais pu l'accepter. Et ce n'était pas seulement que ses sentiments étaient toujours hostiles à tout homme sauf un ; son jugement, après un examen sérieux des possibilités d'un tel cas, était contre M. Elliot.

Même s'ils se connaissaient depuis maintenant un mois, elle ne pouvait pas être convaincue de connaître réellement son personnage. Qu'il était un homme sensé, un homme agréable, qu'il parlait bien, qu'il professait de bonnes opinions, qu'il semblait juger correctement et qu'en tant qu'homme de principes, tout cela était assez clair. Il savait certainement ce qui était juste, et elle ne pouvait pas non plus se concentrer sur un seul article du devoir moral manifestement transgressé ; mais pourtant elle aurait eu peur de répondre de sa conduite. Elle se méfiait du passé, voire du présent. Les noms qui tombaient parfois d'anciens associés, les allusions à des pratiques et activités antérieures, suggéraient des soupçons peu favorables à ce qu'il avait été. Elle a vu qu'il y avait eu de mauvaises habitudes ; que voyager le dimanche était chose courante ; qu'il y avait eu une période de sa vie (et probablement pas des moindres) où il avait été, au moins, négligent dans toutes les affaires sérieuses ; et, bien qu'il puisse maintenant penser tout autrement, qui pourrait répondre des véritables sentiments d'un homme intelligent et prudent, devenu assez vieux pour apprécier un bon caractère ? Comment pourrait-on jamais être sûr que son esprit était véritablement purifié ?

M. Elliot était rationnel, discret, raffiné, mais il n'était pas ouvert. Il n'y a jamais eu aucun éclat de sentiment, aucune chaleur d'indignation ou de joie, face au mal ou au bien d'autrui. Pour Anne, cela constituait une imperfection manifeste. Ses premières impressions étaient incurables. Elle appréciait le caractère franc, au cœur ouvert et enthousiaste plus que tous les autres. La chaleur et l'enthousiasme la captivaient encore. Elle sentait qu'elle pouvait bien plus compter sur la sincérité de ceux qui regardaient parfois ou disaient quelque chose d'insouciant ou de précipité, que de ceux dont la présence d'esprit ne variait jamais, dont la langue ne glissait jamais.

M. Elliot était trop généralement d'accord. Si divers que fussent les esprits dans la maison de son père, il leur plaisait tous. Il a trop bien supporté, il s'est trop bien comporté avec tout le monde. Il lui avait parlé avec une certaine franchise de Mme Clay ; il avait paru complètement comprendre ce que faisait Mme Clay et la mépriser ; et pourtant Mrs Clay le trouvait aussi agréable que n'importe qui. Lady Russell voyait soit moins, soit plus que sa jeune amie, car elle ne voyait rien qui pût exciter la méfiance. Elle ne pouvait imaginer un homme plus exactement tel qu'il devrait être que M. Elliot ; elle n'a jamais ressenti non plus de sentiment plus doux que l'espoir de le voir recevoir la main de sa bien-aimée Anne dans l'église de Kellynch, au cours de l'automne suivant.

CHAPITRE XVIII.

C'était le début du mois de février ; et Anne, après avoir passé un mois à Bath, était de plus en plus avide de nouvelles d'Uppercross et de Lyme. Elle voulait entendre bien plus que ce que Mary avait dit. Cela faisait trois semaines qu'elle n'avait plus aucune nouvelle. Elle savait seulement qu'Henriette était de nouveau à la maison ; et que Louisa, bien que considérée comme se rétablissant rapidement, était toujours à Lyme ; et elle pensait à eux tous très attentivement un soir, lorsqu'une lettre plus épaisse que d'habitude de Marie lui fut remise ; et, pour accélérer le plaisir et la surprise, avec les compliments de l'amiral et de Mme Croft.

Les Crofts doivent être à Bath ! Une circonstance pour l'intéresser. C'étaient des gens vers qui son cœur se tournait très naturellement. "Qu'est-ce que c'est?" s'écria Sir Walter. « Les Croft sont arrivés à Bath ? Les Crofts qui louent Kellynch ? Que t'ont-ils apporté ?

"Une lettre d'Uppercross Cottage, Monsieur."

"Oh ! ces lettres sont des passeports pratiques. Ils obtiennent une introduction. J'aurais cependant dû rendre visite à l'amiral Croft, en tout cas. Je sais ce qui est dû à mon locataire.

Anne ne pouvait plus écouter ; elle n'aurait même pas pu dire comment le teint du pauvre amiral s'était échappé ; sa lettre la captivait. Cela avait été commencé il y a quelques jours.

« 1er février.

« MA CHÈRE ANNE,

Je ne m'excuse pas de mon silence, car je sais à quel point les gens pensent peu aux lettres dans un endroit comme Bath. Vous devez être bien trop heureux de prendre soin d'Uppercross, qui, comme vous le savez bien, n'offre pas grand-chose à écrire. Nous avons eu un Noël très ennuyeux ; M. et Mme Musgrove n'ont pas organisé un seul dîner pendant toutes les vacances. Je ne considère pas les Hayter comme n'importe qui. Mais les vacances sont enfin terminées : je crois qu'un enfant n'a jamais eu de vacances aussi longues. Je suis sûr que non. La maison a été débarrassée hier, sauf les petits Harville ; mais vous serez surpris d'apprendre qu'ils ne sont jamais rentrés chez eux. Mme Harville doit être une mère étrange pour se séparer d'eux si longtemps. Je ne comprends pas. Ce ne sont pas du tout des enfants gentils, à mon avis ; mais Mme Musgrove semble les aimer aussi bien, sinon mieux, que ses petits-enfants. Quel temps épouvantable nous avons eu ! Cela ne se ressent peut-être pas à Bath, avec vos jolis trottoirs ; mais à la campagne, cela a une certaine importance. Aucune créature ne m'a appelé depuis la deuxième semaine de janvier, à l'exception de Charles Hayter, qui m'appelait

beaucoup plus souvent que ce qui était souhaitable. Entre nous, je trouve bien dommage qu'Henriette ne soit pas restée à Lyme aussi longtemps que Louisa ; cela l'aurait tenue un peu à l'écart de son chemin. La voiture est partie aujourd'hui pour amener Louisa et les Harville demain. Cependant on ne nous demande de dîner avec eux que le lendemain, Mme Musgrove a tellement peur d'être fatiguée par le voyage, ce qui est peu probable, compte tenu des soins qu'on prendra à son égard ; et il me serait bien plus commode d'y dîner demain. Je suis heureux que vous trouviez M. Elliot si agréable et j'aimerais pouvoir le connaître également ; mais j'ai ma chance habituelle : je suis toujours à l'écart quand il se passe quelque chose de désirable ; toujours le dernier de ma famille à être remarqué. Quel temps immense Mme Clay a passé avec Elizabeth ! N'a-t-elle jamais l'intention de s'en aller ? Mais peut-être que si elle laissait la salle vide, nous ne serions peut-être pas invités. Dites-moi ce que vous pensez de cela. Je ne m'attends pas à ce qu'on le demande à mes enfants, vous savez. Je peux très bien les laisser à la Grande Maison, pendant un mois ou six semaines. J'ai entendu dire à l'instant que les Croft se rendaient à Bath presque immédiatement ; ils pensent que l'amiral est gouteux. Charles l'entendit tout à fait par hasard ; ils n'ont pas eu la courtoisie de me prévenir ni de proposer de prendre quoi que ce soit. Je ne pense pas qu'ils s'améliorent du tout en tant que voisins. Nous n'en voyons rien, et c'est en réalité un exemple d'inattention flagrante. Charles me rejoint amoureux, et tout va bien.

Affectueusement vôtre,

«MARY M—».

« Je suis désolé de dire que je suis très loin d'être bien ; et Femina vient de me dire que le boucher dit qu'il y a un gros mal de gorge. J'ose dire que je l'attraperai ; et mes maux de gorge, vous savez, sont toujours pires que ceux de n'importe qui.

Ainsi se terminait la première partie, qui avait ensuite été mise dans une enveloppe, contenant presque autant d'autres choses.

« J'ai gardé ma lettre ouverte, afin de pouvoir vous faire savoir comment Louisa a supporté son voyage, et maintenant je suis extrêmement heureux de l'avoir fait, car j'ai beaucoup à ajouter. En premier lieu, j'ai reçu hier une note de Mme Croft, proposant de vous transmettre n'importe quoi ; une note très aimable et amicale en effet, adressée à moi, comme il se doit ; Je pourrai donc faire ma lettre aussi longtemps que je le voudrai. L'Amiral ne semble pas très malade, et j'espère sincèrement que Bath lui fera tout le bien qu'il vaudra. Je serai vraiment heureux de les retrouver. Notre quartier ne peut pas épargner une famille aussi agréable. Mais maintenant pour Louisa. J'ai quelque chose à vous communiquer qui ne vous étonnera pas du tout. Elle et les Harville sont arrivés mardi en toute sécurité, et le soir nous sommes allés lui demander comment elle allait, alors que nous étions assez surpris de ne pas trouver le capitaine Benwick de la compagnie, car il avait été invité ainsi que les Harville ; et selon vous, quelle en était la raison ? Ni plus ni moins que le fait qu'il était amoureux de Louisa et qu'il avait choisi de ne pas s'aventurer à Uppercross avant d'avoir reçu une réponse de M. Musgrove ; car tout était réglé entre lui et elle avant son départ, et il avait écrit à son père par le capitaine Harville. C'est vrai, sur mon honneur ! N'êtes-vous pas étonné ? Je serais au moins surpris si jamais vous en receviez un indice, car je ne l'ai jamais fait. Mme Musgrove proteste solennellement qu'elle n'en savait rien. Nous sommes tous très heureux, cependant, car même si cela n'équivaut pas à son mariage avec le capitaine Wentworth, c'est infiniment mieux que Charles Hayter ; et M. Musgrove a écrit son consentement, et le capitaine Benwick est attendu aujourd'hui. Mme Harville dit que son mari se sent bien à cause de sa pauvre sœur ; mais, cependant, Louisa est une grande favorite des deux. En effet, Mme Harville et moi sommes tout à fait d'accord sur le fait que nous l'aimons d'autant plus que nous l'avons nourrie. Charles se demande ce que dira le capitaine Wentworth ; mais si vous vous en souvenez, je ne l'ai jamais cru attaché à Louisa ; je n'ai jamais rien pu en voir. Et c'en est fini, voyez-vous, du fait que le capitaine Benwick soit censé être votre admirateur. Comment Charles pouvait-il se mettre une telle chose en tête m'a toujours été incompréhensible. J'espère qu'il sera plus agréable maintenant. Ce n'est certainement pas un grand mariage pour Louisa Musgrove, mais c'est un million de fois mieux que de se marier parmi les Hayter.

Mary n'avait pas besoin de craindre que sa sœur soit préparée à la nouvelle. Elle n'avait jamais été plus étonnée de sa vie. Capitaine Benwick et Louisa Musgrove ! C'était presque trop merveilleux pour y croire, et c'était avec le plus grand effort qu'elle pouvait rester dans la pièce, conserver un air calme et répondre aux questions courantes du moment. Heureusement pour elle, ils n'étaient pas nombreux. Sir Walter voulait savoir si les Croft voyageaient avec quatre chevaux, et s'ils étaient susceptibles d'être situés dans une partie de Bath où il conviendrait à Miss Elliot et à lui-même d'y rendre visite ; mais il avait peu de curiosité au-delà.

« Comment va Marie ? » dit Elisabeth ; et sans attendre de réponse : « Et, je vous prie, qu'est-ce qui amène les Crofts à Bath ?

« Ils viennent pour le compte de l'amiral. On pense qu'il est gouteux.

« Goutte et décrépidité ! » dit Sir Walter. "Pauvre vieux monsieur."

« Est-ce qu'ils connaissent quelque chose ci ? » demanda Elisabeth.

"Je ne sais pas ; mais je peux difficilement supposer qu'à l'époque de la vie de l'amiral Croft et dans sa profession, il n'ait pas beaucoup de connaissances dans un endroit comme celui-ci.

« Je soupçonne, » dit froidement Sir Walter, « que l'amiral Croft sera surtout connu à Bath comme le locataire de Kellynch Hall.

Elisabeth, pouvons-nous oser le présenter lui et sa femme à Laura Place ?

"Oh non ! Je crois que non. Étant donné que nous sommes avec Lady Dalrymple, cousins, nous devons faire très attention à ne pas l'embarrasser avec une connaissance qu'elle pourrait ne pas approuver. Si nous n'étions pas liés, cela ne signifierait rien ; mais en tant que cousines, elle se sentirait scrupuleuse quant à nos propositions. Nous ferions mieux de laisser les Crofts trouver leur propre niveau. Il y a plusieurs hommes bizarres qui se promènent ici, qui, m'a-t-on dit, sont des marins. Les Crofts s'associeront à eux.

C'était la part d'intérêt de Sir Walter et d'Elisabeth dans la lettre ; Lorsque Mme Clay lui eut rendu hommage avec une attention plus décente, dans une enquête sur Mme Charles Musgrove et ses beaux petits garçons, Anne était en liberté.

Dans sa propre chambre, elle essayait de le comprendre. Charles se demanderait peut-être ce que ressentirait le capitaine Wentworth ! Peut-être avait-il quitté le champ de bataille, abandonné Louise, cessé d'aimer, découvert qu'il ne l'aimait pas. Elle ne pouvait supporter l'idée de trahison ou de légèreté, ou quoi que ce soit qui s'apparente à un mauvais usage entre lui et son ami. Elle ne pouvait supporter qu'une amitié comme la leur soit injustement rompue.

Capitaine Benwick et Louisa Musgrove ! Louisa Musgrove, pleine d'entrain et au discours joyeux, et le capitaine Benwick, abattu, pensant, sentant, semblait chacun d'eux tout ce qui ne conviendrait pas à l'autre. Leurs esprits sont très différents ! Où aurait pu être l'attraction ? La réponse s'est vite présentée. C'était en situation. Ils étaient réunis depuis plusieurs semaines ; ils vivaient dans le même petit groupe de famille : depuis le départ d'Henriette, ils devaient dépendre presque entièrement l'un de l'autre, et Louisa, à peine

remise d'une maladie, était dans un état intéressant, et le capitaine Benwick n'était pas inconsolable. C'était un point qu'Anne n'avait pu éviter de soupçonner auparavant ; et au lieu de tirer la même conclusion que Marie, du cours actuel des événements, ils ne servaient qu'à confirmer l'idée qu'il avait ressentie quelque commencement de tendresse pour elle. Elle n'avait pas l'intention, cependant, d'en tirer beaucoup plus pour satisfaire sa vanité que ce que Marie aurait pu permettre. Elle était persuadée que toute jeune femme assez agréable qui l'aurait écouté et qui aurait semblé compatir pour lui aurait reçu le même compliment. Il avait un cœur affectueux. Il doit aimer quelqu'un.

Elle ne voyait aucune raison de ne pas être heureux. Louisa avait au début une belle ferveur navale, et elles allaient bientôt se ressembler davantage. Il gagnerait en gaieté et elle apprendrait à être enthousiaste pour Scott et Lord Byron ; non, cela a probablement déjà été appris ; bien sûr, ils étaient tombés amoureux de la poésie. L'idée de Louisa Musgrove se transformait en une personne de goût littéraire, et la réflexion sentimentale était amusante, mais elle n'en doutait pas. La journée de Lyme, la chute du Cobb, pouvait influencer sa santé, ses nerfs, son courage, son caractère jusqu'à la fin de sa vie, aussi profondément qu'elle semblait avoir influencé son destin.

La conclusion de tout cela était que si la femme qui avait été sensible aux mérites du capitaine Wentworth pouvait être autorisée à préférer un autre homme, il n'y avait rien dans l'engagement qui pût exciter un étonnement durable ; et si le capitaine Wentworth n'a perdu aucun ami à cause de cela, il n'y a certainement rien à regretter. Non, ce n'était pas le regret qui faisait battre le cœur d'Anne malgré elle et qui lui mettait des couleurs aux joues lorsqu'elle pensait au capitaine Wentworth libre et libre. Elle éprouvait des sentiments sur lesquels elle avait honte d'enquêter. C'était trop de la joie, une joie insensée !

Elle avait envie de voir les Croft ; mais lorsque la réunion eut lieu, il était évident qu'aucune rumeur de la nouvelle ne leur était encore parvenue. La visite de cérémonie était payée et rendue ; et Louisa Musgrove fut mentionnée, ainsi que le capitaine Benwick, sans même un demi-sourire.

Les Croft s'étaient installés dans un logement dans Gay Street, à la grande satisfaction de Sir Walter. Il n'avait pas du tout honte de cette connaissance et, en fait, il pensait et parlait beaucoup plus de l'amiral que l'amiral n'avait jamais pensé ou parlé de lui.

Les Croft connaissaient à Bath autant de monde qu'ils le souhaitent et considéraient leurs relations avec les Elliot comme une simple question de forme et peu susceptibles de leur procurer le moindre plaisir. Ils ont apporté avec eux leur habitude campagnarde d'être presque toujours ensemble. On lui ordonna de marcher pour éviter la goutte, et Mme Croft semblait partager tout avec lui et marcher pour que sa vie lui fasse du bien. Anne les voyait partout où elle allait. Lady Russell l'emmenait dans sa voiture presque tous les matins, et elle ne manquait jamais de penser à eux et ne manquait jamais de les voir. Connaissant leurs sentiments comme elle le savait, c'était pour elle une image de bonheur des plus attrayantes. Elle les regardait toujours aussi longtemps qu'elle le pouvait, ravie de croire qu'elle comprenait de quoi ils parlaient, alors qu'ils marchaient dans une heureuse indépendance, ou tout aussi ravie de voir la chaleureuse poignée de main de l'amiral lorsqu'il rencontrait un vieil ami, et observez leur empressement à converser lorsqu'ils forment parfois un petit groupe de la marine. Mme Croft paraissant aussi intelligente et passionnée que n'importe lequel des officiers qui l'entourait.

Anne était trop occupée avec Lady Russell pour se promener elle-même souvent ; mais il se trouva qu'un matin, environ une semaine ou dix jours après l'arrivée du Croft, il lui convenait mieux de laisser son amie, ou la voiture de son amie, dans la partie basse de la ville, et de retourner seule à Camden Place, et elle a eu la chance de rencontrer l'amiral. Il se tenait seul devant la vitrine d'une imprimerie, les mains derrière lui, contemplant sérieusement une gravure, et non seulement elle aurait pu passer inaperçue, mais elle était obligée de le toucher et de s'adresser à lui avant de pouvoir attirer son attention. Cependant, lorsqu'il l'aperçut et la reconnut, cela se faisait avec toute sa franchise et sa bonne humeur habituelles. 'Ha ! est-ce toi ? Merci merci. Cela me traite comme un ami. Me voici, voyez-vous, en train de regarder une photo. Je ne peux jamais passer par cette boutique sans m'arrêter. Mais quelle chose ici, en guise de bateau ! Regardez-le. Avez-vous déjà vu quelque chose comme ça ? Quels drôles d'hommes doivent être vos excellents peintres pour penser que quelqu'un puisse risquer sa vie dans une vieille coquille de coque aussi informe que celle-là ? Et pourtant voici deux messieurs coincés là-dedans, puissamment à leur aise, et regardant autour d'eux les rochers et les montagnes, comme s'ils ne voulaient pas être bouleversés l'instant d'après, ce qui doit certainement être le cas. Je me demande où ce bateau a été construit ! (riant de bon cœur) ; « Je ne m'aventurerais pas dans un étang à chevaux. Eh bien, (se détournant), maintenant, où vas-tu ? Puis-je aller n'importe où pour vous ou avec vous ? Puis-je être utile à quelque chose ?

"Aucun, je vous remercie, à moins que vous ne me fassiez le plaisir de votre compagnie le peu de chemin que nous parcourons ensemble. Je vais à la maison."

« Je le ferai de tout mon cœur, et même plus loin. Oui, oui, nous ferons une petite promenade ensemble et j'ai quelque chose à vous dire au fur et à mesure. Là, prends mon bras ; c'est exact ; Je ne me sens pas à l'aise si je n'ai pas de femme là-bas. Seigneur ! quel bateau c'est ! Jetant un dernier coup d'œil à la photo, alors qu'ils commençaient à bouger.

« Avez-vous dit que vous aviez quelque chose à me dire, monsieur ?

« Oui, je l'ai fait, actuellement. Mais voici un ami, le capitaine Bridgen ; Je dirai seulement : « Comment allez-vous ? cependant, au fur et à mesure que nous passons. Je ne m'arrêterai pas. Comment faites-vous ? Bridgen cherche à voir quelqu'un avec moi à part ma femme. Elle, la pauvre, est attachée par la jambe. Elle a une ampoule sur l'un de ses talons, grosse comme une pièce de trois shillings. Si vous regardez de l'autre côté de la rue, vous verrez l'amiral Brand descendre et son frère. Des gars minables, tous les deux ! Je suis heureux qu'ils ne soient pas de ce côté-ci du chemin. Sophie ne peut pas les supporter. Ils m'ont joué un tour pitoyable une fois : ils se sont enfuis avec certains de mes meilleurs hommes. Je vous raconterai toute l'histoire une autre fois. Voilà le vieux Sir Archibald Drew et son petit-fils. Regardez, il nous voit ; il vous baise la main ; il te prend pour ma femme. Ah ! la paix est arrivée trop tôt pour ce jeune. Pauvre vieux Sir Archibald ! Que pensez-vous de Bath, Mlle Elliot ? Cela nous convient très bien. Nous rencontrons toujours un vieil ami ou un autre ; les rues en sont pleines chaque matin ; assurez-vous d'avoir beaucoup de discussions ; puis nous nous éloignons d'eux tous, nous enfermons dans notre logement, nous installons dans nos chaises et sommes aussi confortablement installés que si nous étions à Kellynch, oui, ou comme nous l'étions même à North Yarmouth et à Deal. Nous n'aimons pas d'autant plus notre logement ici, je peux vous le dire, qu'il nous fait penser à ceux que nous avions d'abord à North Yarmouth. Le vent souffle de la même manière dans l'un des placards.

Lorsqu'ils furent un peu plus loin, Anne osa insister à nouveau pour obtenir ce qu'il avait à communiquer. Elle espérait qu'une fois sortie de Milsom Street, sa curiosité serait satisfaite ; mais elle était encore obligée d'attendre, car l'amiral avait décidé de ne pas commencer avant qu'ils n'aient gagné le plus grand espace et la plus grande tranquillité de Belmont ; et comme elle n'était pas vraiment Mme Croft, elle devait le laisser faire à sa guise. Dès qu'ils remontèrent assez Belmont, il commença :

« Eh bien, maintenant vous allez entendre quelque chose qui vous surprendra. Mais avant tout, il faut que vous me disiez le nom de la demoiselle dont je vais vous parler. Cette jeune femme, vous savez, pour laquelle nous nous inquiétons tous tant. La Miss Musgrove, à qui tout cela arrive. Son prénom : j'oublie toujours son prénom.

Anne avait eu honte de paraître comprendre aussi vite qu'elle l'avait réellement compris ; mais maintenant elle pouvait suggérer en toute sécurité le nom de « Louisa ».

« Oui, oui, Miss Louisa Musgrove, c'est le nom. J'aimerais que les jeunes filles n'aient pas autant de beaux prénoms. Je ne devrais jamais sortir s'ils étaient tous Sophy, ou quelque chose du genre. Eh bien, cette Miss Louisa, nous pensions tous, vous savez, qu'elle devait épouser Frederick. Il la courtisait semaine après semaine. La seule question qui se posait était de savoir ce qu'ils pouvaient attendre jusqu'à ce que les affaires de Lyme arrivent ; alors, en effet, il était assez clair qu'ils devaient attendre que son cerveau soit remis sur pied. Mais même alors, il y avait quelque chose d'étrange dans leur façon de procéder. Au lieu de rester à Lyme, il partit pour Plymouth, puis il partit voir Edward. Quand nous sommes revenus de Minehead, il était descendu chez Edward, et il y est depuis lors. Nous ne l'avons plus vu depuis novembre. Même Sophie ne pouvait pas le comprendre. Mais maintenant, l'affaire a pris la tournure la plus étrange de toutes ; car cette jeune dame, la même Miss Musgrove, au lieu d'épouser Frederick, doit épouser James Benwick. Vous connaissez James Benwick.

"Un peu. Je connais un peu le capitaine Benwick.

« Eh bien, elle doit l'épouser. Bien plus, il est fort probable qu'ils soient déjà mariés, car je ne sais pas ce qu'ils devront attendre.

"Je pensais que le capitaine Benwick était un jeune homme très agréable», dit Anne, «et je comprends qu'il a un excellent caractère.»

"Oh! oui, oui, il n'y a pas un mot à dire contre James Benwick. Ce n'est, il est vrai, qu'un commandant nommé l'été dernier, et ce sont des temps difficiles pour s'en sortir, mais il n'a pas d'autre défaut que je sache. Un excellent garçon de bon cœur, je vous l'assure ; c'est aussi un officier très actif et très zélé, ce qui est peut-être plus que vous ne le pensez, car ces manières douces ne lui rendent pas justice.

« En effet, vous vous trompez là, monsieur ; Je ne devrais jamais augurer d'un manque d'entraînement dans les manières du capitaine Benwick. Je les trouvais particulièrement agréables, et j'en répondrai, ils plairaient généralement.

« Eh bien, eh bien, les dames sont les meilleures juges ; mais James Benwick est un peu trop piano pour moi ; et bien que ce soit très probablement notre partialité, Sophie et moi ne pouvons nous empêcher de penser que les manières de Frédéric sont meilleures que les siennes. Il y a quelque chose chez Frederick qui est plus à notre goût.

Anne a été attrapée. Elle avait seulement eu l'intention de s'opposer à l'idée trop commune selon laquelle l'esprit et la douceur étaient incompatibles, et non du tout de représenter les manières du capitaine Benwick comme les meilleures qui puissent être ; et, après une petite hésitation, elle commençait à dire : « Je n'entrais dans aucune comparaison entre les deux amis », mais l'amiral l'interrompt en disant :

« Et la chose est certainement vraie. Il ne s'agit pas de simples ragots. Nous le tenons de Frédéric lui-même. Sa sœur avait eu hier une lettre de lui, dans laquelle il nous en parle, et il venait de la recevoir dans une lettre d'Harville, écrite sur place, d'Uppercross. J'imagine qu'ils sont tous à Uppercross.

C'était une opportunité à laquelle Anne ne pouvait pas résister ; Elle dit donc : « J'espère, amiral, j'espère qu'il n'y a rien dans le style de la lettre du capitaine Wentworth qui puisse vous inquiéter particulièrement, vous et Mme Croft. Il semblait bien, l'autome dernier, qu'il y avait un attachement entre lui et Louisa Musgrove ; mais j'espère qu'on peut comprendre qu'il s'est usé de chaque côté également et sans violence. J'espère que sa lettre ne respire pas l'esprit d'un homme maltraité.

« Pas du tout, pas du tout ; il n'y a pas de serment ni de murmure du début à la fin.

Anne baissa les yeux pour cacher son sourire.

"Non non; Frédéric n'est pas homme à pleurnicher et à se plaindre ; il a trop d'entrain pour ça. Si la fille préfère un autre homme, il est tout à fait approprié qu'elle l'ait.

"Certainement. Mais ce que je veux dire, c'est que j'espère qu'il n'y a rien dans la manière d'écrire du capitaine Wentworth qui vous fasse supposer qu'il se croit maltraité par son ami, ce qui pourrait paraître, vous savez, sans que cela soit absolument dit. Je serais vraiment désolé que l'amitié qui a subsisté entre lui et le capitaine Benwick soit détruite, ou même blessée, par une circonstance de ce genre.

«Oui, oui, je te comprends. Mais il n'y a rien de tel dans la lettre. Il ne donne pas la moindre aventure à Benwick ; ne dit pas même : « Je m'en demande, j'ai ma propre raison de m'en interroger. Non, on ne devinerait pas, à sa façon d'écrire, qu'il ait jamais pensé à cette Miss (comment s'appelle-t-elle ?) pour lui-même. Il espère sincèrement qu'ils seront heureux ensemble ; et il n'y a rien de très impitoyable là-dedans, je pense.

Anne n'eut pas la parfaite conviction que l'amiral voulait transmettre, mais il eût été inutile de pousser plus loin l'enquête. Elle se contentait donc de propos banals ou d'attentions tranquilles, et l'amiral faisait ce qu'il voulait.

« Pauvre Frédéric ! dit-il enfin. «Maintenant, il doit tout recommencer avec quelqu'un d'autre. Je pense que nous devons l'emmener à Bath. Sophie doit lui écrire et le supplier de venir à Bath. Voici assez de jolies filles, j'en suis sûr. Il ne servirait à rien de retourner à Uppercross, car cette autre Miss Musgrove, je trouve, est faite sur mesure par son cousin, le jeune curé. Ne pensez-vous pas, Miss Elliot, que nous ferions mieux d'essayer de l'amener à Bath ?

CHAPITRE XIX.

Pendant que l'amiral Croft faisait cette promenade avec Anne et exprimait son désir d'amener le capitaine Wentworth à Bath, le capitaine Wentworth s'y rendait déjà. Avant que Mme Croft n'ait écrit, il était arrivé, et dès qu'Anne est sortie, elle l'a vu.

M. Elliot s'occupait de ses deux cousins et de Mme Clay. Ils étaient dans la rue Milsom. Il commençait à pleuvoir, pas beaucoup, mais assez pour rendre un abri désirable pour les femmes, et suffisamment pour qu'il soit très désirable que Miss Elliot ait l'avantage d'être ramenée chez elle dans la voiture de lady Dalrymple, qu'on vit attendre à une petite distance ; elle, Anne et Mme Clay se dirigeant donc vers Molland, tandis que M. Elliot se dirigea vers Lady Dalrymple pour lui demander son aide. Il les rejoignit bientôt, avec succès

bien sûr ; Lady Dalrymple serait très heureuse de les ramener chez elle et les appellerait dans quelques minutes.

La voiture de milady était une calèche et ne contenait pas plus de quatre personnes avec aucun confort. Miss Carter était avec sa mère ; par conséquent, il n'était pas raisonnable d'espérer un logement pour les trois dames de Camden Place. Il ne pouvait y avoir aucun doute quant à Miss Elliot. Celui qui souffrait d'inconvénients, ne devait en souffrir aucun, mais il fallut un peu de temps pour régler le point de politesse entre les deux autres. La pluie n'était qu'une bagatelle, et Anne préférait sincèrement une promenade avec M. Elliot. Mais la pluie aussi n'était qu'une bagatelle pour Mme Clay ; elle le laissait à peine tomber, et ses bottes étaient si épaisses ! beaucoup plus épaisses que celles de Miss Anne ; et, en bref, sa civilité la rendait tout aussi désireuse de se promener avec M. Elliot qu'Anne pouvait l'être, et on en discutait entre eux avec une générosité si polie et si déterminée, que les autres étaient obligés de régler le problème pour eux ; Miss Elliot soutenant que Mme Clay avait déjà un peu rhume, et M. Elliot décidant en appel, que les bottes de sa cousine Anne étaient plutôt les plus épaisses.

Il fut fixé en conséquence que Mme Clay serait du groupe dans la voiture ; et ils venaient d'arriver à ce point, lorsqu'Anne, alors qu'elle était assise près de la fenêtre, aperçut très nettement et distinctement le capitaine Wentworth marchant dans la rue.

Son sursaut n'était perceptible que par elle-même ; mais elle sentit aussitôt qu'elle était la plus grande niaise du monde, la plus inexplicable et la plus absurde ! Pendant quelques minutes, elle ne vit rien devant elle ; tout n'était que confusion. Elle était perdue, et après avoir repris ses esprits, elle trouva les autres qui attendaient toujours la voiture, et M. Elliot (toujours obligeant) qui venait de partir pour Union Street sur une commande de Mme Clay.

Elle éprouvait maintenant une grande envie de se diriger vers la porte extérieure ; elle voulait voir s'il pleuvait. Pourquoi devait-elle se soupçonner d'un autre mobile ? Le capitaine Wentworth doit être hors de vue. Elle quittait son siège, elle partait ; une moitié d'elle ne devrait pas toujours être tellement plus sage que l'autre moitié, ni toujours soupçonner l'autre d'être pire qu'elle ne l'était. Elle verrait s'il pleuvait. Elle fut cependant renvoyée aussitôt après l'entrée du capitaine Wentworth lui-même, parmi un groupe de messieurs et de dames, évidemment sa connaissance, et qu'il avait dû rejoindre un peu en dessous de Milsom Street. Il était plus visiblement frappé et confus à sa vue qu'elle ne l'avait jamais observé auparavant ; il avait l'air tout à fait rouge. Pour la première fois, depuis leur nouvelle connaissance, elle eut le sentiment de trahir la moindre sensibilité des deux. Elle a eu l'avantage sur lui dans la préparation des derniers instants. Tous les premiers effets accablants, aveuglants, déroutants d'une forte surprise étaient terminés avec elle. Pourtant, elle avait assez à ressentir ! C'était de l'agitation, de la douleur, du plaisir, quelque chose entre le plaisir et le malheur.

Il lui a parlé, puis s'est détourné. Son attitude était embarrassante. Elle n'aurait pas pu qualifier cela de froid ou d'amical, ni même d'embarras.

Cependant, après un court intervalle, il s'approcha d'elle et reprit la parole. Des enquêtes mutuelles sur des sujets communs se passèrent : aucun d'eux, probablement, n'était beaucoup plus sage de ce qu'ils entendaient, et Anne continuait à sentir qu'il était moins à l'aise qu'auparavant. À force d'être si souvent ensemble, ils avaient pu se parler avec une part considérable d'indifférence et de calme apparents ; mais il ne pouvait pas le faire maintenant. Le temps l'avait changé, ou Louisa l'avait changé. Il y avait une conscience d'une sorte ou d'une autre. Il avait l'air très bien, non pas comme s'il avait souffert de santé ou d'esprit, et il parla d'Uppercross, des Musgroves, voire même de Louisa, et eut même un regard momentané de sa propre importance lorsqu'il la nomma ; mais pourtant le capitaine Wentworth n'était pas à l'aise, pas facile, incapable de feindre qu'il l'était.

Cela n'était pas surprenant, mais cela attristait Anne de constater qu'Elizabeth ne le connaissait pas. Elle vit qu'il voyait Elizabeth, qu'Elizabeth le voyait, qu'il y avait une reconnaissance intérieure complète de chaque côté ; elle était persuadée qu'il était prêt à être reconnu comme une connaissance, qu'elle s'y attendait, et elle eut la douleur de voir sa sœur se détourner avec une froideur inaltérable. La voiture de Lady Dalrymple, pour laquelle Miss Elliot devenait très impatiente, s'arrêta maintenant ; le domestique entra pour l'annoncer. Il commençait à pleuvoir de nouveau, et il y avait en tout un retard, une agitation et des discussions qui devaient faire comprendre à toute la petite foule présente dans la boutique que Lady Dalrymple appelait pour transporter Miss Elliot. Enfin, miss Elliot et son amie, sans surveillance mais par le domestique (car aucun cousin n'était revenu), s'éloignèrent ; et le capitaine Wentworth, les observant, se tourna de nouveau vers Anne, et lui offrit ses services par des manières plutôt que par des paroles.

« Je vous suis très obligée », fut sa réponse, « mais je ne vais pas avec eux. La voiture ne pourrait pas accueillir la nôtre de monde. Je marche : je préfère marcher.

"Mais il pleut."

"Oh ! très peu. Rien de ce que je considère.

Après un moment de pause, il dit : « Bien que je sois venu hier seulement, je me suis déjà équipé correctement pour Bath, voyez-vous » (montrant un nouveau parapluie) ; « Je voudrais que vous en fassiez usage, si vous êtes déterminé à marcher ; mais je pense qu'il serait plus prudent de me laisser vous procurer une chaise.

Elle lui en fut très reconnaissante, mais refusa tout, répétant sa conviction que la pluie ne donnerait rien pour le moment, et ajoutant : « J'attends seulement M. Elliot. Il sera là dans un instant, j'en suis sûr.

Elle avait à peine prononcé ces mots lorsque M. Elliot entra. Le capitaine Wentworth se souvenait parfaitement de lui. Il n'y avait aucune différence entre lui et l'homme qui s'était tenu sur les marches de Lyme, admirant Anne alors qu'elle passait, sauf dans l'air, l'apparence et les manières du parent et ami privilégié. Il entra avec empressement, parut ne voir et ne penser qu'à elle, s'excusa de son séjour, fut peiné de l'avoir fait attendre, et désireux de l'éloigner sans plus de perte de temps et avant que la pluie ne redoublât ; et l'instant d'après ils s'éloignèrent ensemble, son bras sous le sien, un regard doux et embarrassé et un « Bonjour à vous ! étant tout ce pour quoi elle avait du temps, à son décès.

Dès qu'ils furent hors de vue, les dames du groupe du capitaine Wentworth commencèrent à parler d'eux.

"M. Elliot n'aime pas son cousin, j'imagine ?"

"Oh ! non, c'est assez clair. On devine ce qui va s'y passer. Il est toujours avec eux ; vit à moitié dans la famille, je crois. Quel très bel homme !

— Oui, et Miss Atkinson, qui a dîné avec lui une fois aux Wallises, dit qu'il est l'homme le plus agréable avec qui elle ait jamais été en compagnie.

« Elle est jolie, je trouve ; Anne Elliot ; très jolie, quand on vient à la regarder. Ce n'est pas la mode de le dire, mais j'avoue que je l'admire

plus que sa sœur.

"Oh! moi aussi."

« Et moi aussi. Aucune comparaison. Mais les hommes sont tous fous après Miss Elliot. Anne est trop délicate pour eux.

Anne aurait été particulièrement reconnaissante envers son cousin s'il avait marché à ses côtés jusqu'à Camden Place, sans dire un mot. Elle n'avait jamais trouvé aussi difficile de l'écouter, bien que rien ne pût dépasser sa sollicitude et ses soins, et bien que ses sujets fussent principalement ceux qui avaient l'habitude d'être toujours intéressants : l'éloge chaleureux, juste et perspicace de Lady Russell, et des insinuations hautement rationnelles contre Mme Clay. Mais pour l'instant, elle ne pouvait penser qu'au capitaine Wentworth. Elle ne pouvait pas comprendre ses sentiments actuels, s'il souffrait vraiment ou non de déception ; et jusqu'à ce que ce point soit réglé, elle ne pourrait pas être tout à fait elle-même.

Elle espérait être sage et raisonnable à temps ; mais hélas ! Hélas ! elle doit s'avouer qu'elle n'était pas encore sage.

Une autre circonstance très essentielle à connaître était la durée de son séjour à Bath ; il ne l'avait pas mentionné, ou alors elle ne s'en souvenait pas. Il se peut qu'il ne soit que de passage. Mais il était plus probable qu'il viendrait pour rester. Dans ce cas, même si tout le monde était susceptible de rencontrer tout le monde à Bath, Lady Russell le verrait très probablement quelque part. Se souviendrait-elle de lui ? Comment tout cela se passerait-il ?

Elle avait déjà été obligée de dire à Lady Russell que Louisa Musgrove allait épouser le capitaine Benwick. Cela lui avait coûté quelque chose de rencontrer la surprise de Lady Russell ; et maintenant, si par hasard elle devait se retrouver en compagnie du capitaine Wentworth, sa connaissance imparfaite de la question pourrait ajouter une autre nuance de préjugé contre lui.

Le lendemain matin, Anne était dehors avec son ami, et pendant la première heure, dans une sorte de surveillance incessante et effrayante pour lui en vain ; mais enfin, en redescendant Pulteney Street, elle le distingua sur le trottoir de droite, à une distance telle qu'il était en vue sur la plus grande partie de la rue. Il y avait beaucoup d'autres hommes autour de lui, de nombreux groupes marchant dans le même sens, mais il n'y avait aucun doute sur lui. Elle regarda instinctivement Lady Russell ; mais pas par l'idée folle qu'elle le reconnaisse aussi vite qu'elle l'a fait elle-même. Non, il ne fallait pas supposer que Lady Russell l'apercevait avant qu'ils ne soient presque en face. Elle la regardait pourtant de temps en temps avec inquiétude ; et quand approchait le moment où il devait le signaler, bien qu'elle n'osât pas regarder de nouveau (car elle savait que son propre visage était impropre à être vu), elle était pourtant parfaitement consciente que les yeux de Lady Russell étaient tournés exactement dans la direction vers lui – de en un mot, elle l'observait attentivement. Elle pouvait parfaitement comprendre le genre de fascination qu'il devait avoir sur l'esprit de Lady Russell, la difficulté qu'il devait être pour elle de retirer les yeux, l'étonnement qu'elle devait éprouver que huit ou neuf ans aient dû s'écouler sur lui, et dans des climats et des climats étrangers, en service actif aussi, sans lui priver d'une grâce personnelle !

Finalement, Lady Russell recula la tête. « Maintenant, comment parlerait-elle de lui ? »

« Vous vous demandez, dit-elle, ce qui a fixé mon œil si longtemps ; mais je m'occupais de quelques rideaux de fenêtre, dont Lady Alicia et Mme Frankland me parlaient hier soir. Ils décrivaient les rideaux des fenêtres du salon d'une des maisons de ce côté de la route et de cette partie de la rue comme étant les plus beaux et les mieux accrochés de tous ceux de Bath, mais ne purent se rappeler le nombre exact, et je j'ai essayé de savoir de quoi il s'agissait ; mais j'avoue que je ne vois par ici aucun rideau qui réponde à leur description.

Anne soupira, rougit et sourit, avec pitié et dédain, soit à son amie, soit à elle-même. Ce qui la provoquait le plus, c'était que dans tout ce gaspillage de prévoyance et de prudence, elle aurait dû perdre le bon moment pour voir s'il les voyait.

Un jour ou deux se sont écoulés sans rien produire. Le théâtre ou les salles où il avait le plus de chance d'être n'étaient pas assez à la mode pour les Elliot, dont les divertissements du soir se résumaient uniquement dans l'élégante bêtise des soirées privées, auxquelles ils se livraient de plus en plus ; et Anne, lasse d'un tel état de stagnation, lassée de ne rien savoir et se croyant plus forte parce que ses forces n'étaient pas éprouvées, était très impatiente pour la soirée de concert. C'était un concert au profit d'une personne patronnée par Lady Dalrymple. Bien sûr, ils doivent être présents. On s'attendait vraiment à ce que ce soit un bon film, et le capitaine Wentworth aimait beaucoup la musique. Si seulement elle pouvait avoir à nouveau une conversation de quelques minutes avec lui, elle s'imaginait qu'elle serait satisfaite ; et quant au pouvoir de s'adresser à lui, elle se sentait pleine de courage si l'occasion se présentait. Elizabeth s'était détournée de lui, Lady Russell l'ignorait ; ses nerfs étaient renforcés par ces circonstances ; elle sentait qu'elle lui devait de l'attention.

Elle avait un jour en partie promis à Mme Smith de passer la soirée avec elle ; mais au cours d'un bref appel précipité, elle s'excusa et reporta l'entretien, avec la promesse plus ferme d'une visite plus longue le lendemain. Mme Smith acquiesça avec la plus grande bonne humeur.

« Bien sûr », dit-elle ; « Raconte-moi tout cela seulement quand tu viendras. Qui est votre parti ?

Anne les a tous nommés. Mme Smith ne répondit rien ; mais quand elle partit, elle lui dit avec une expression moitié sérieuse, moitié méchante : « Eh bien, je souhaitais de tout cœur que votre concert puisse répondre ; et ne me manque pas demain si tu peux venir ; car je commence à pressentir que je ne recevrai plus beaucoup de visites de votre part.

Anne était surprise et confuse ; mais après être resté un moment en suspens, il fut obligé, et non fâché de l'être, de se dépêcher.

CHAPITRE XX.

Sir Walter, ses deux filles et Mme Clay furent les premiers de tous ceux qui se rendirent dans les chambres le soir ; et comme il fallait attendre Lady Dalrymple, ils prirent place près d'un des deux de la salle octogonale. Mais à peine étaient-ils aussi installés, que la porte s'ouvrit de nouveau et que le capitaine Wentworth entra seul. Anne était la plus proche de lui, et s'avancant encore un peu, elle parla aussitôt. Il se préparait seulement à s'incliner et à passer son chemin, mais son doux « Comment vas-tu ? » l'amena hors de la ligne droite pour se tenir près d'elle et s'enquérir en retour, malgré le formidable père et la sœur à l'arrière-plan. Leur présence en retrait était un soutien pour Anne ; elle ne connaissait rien de leur apparence et se sentait égale à tout ce qu'elle croyait devoir être fait.

Pendant qu'ils parlaient, un murmure entre son père et Elizabeth attirait son oreille. Elle ne pouvait pas distinguer, mais il lui fallait deviner le sujet ; et lorsque le capitaine Wentworth s'inclina au loin, elle comprit que son père avait assez bien jugé pour lui faire ce simple aveu de connaissance, et elle fut juste à temps, par un regard latéral, pour voir une légère révérence d'Elizabeth elle-même. Ceci, bien que tardif, réticent et disgracieux, était pourtant mieux que rien, et son moral s'améliora.

Cependant, après avoir parlé du temps, de Bath et du concert, leur conversation commença à faiblir, et on parla si peu de choses à la fin, qu'elle s'attendait à ce qu'il s'en aille à chaque instant, mais il ne le fit pas ; il ne semblait pas pressé de la quitter ; et tout à coup, avec un esprit renouvelé, avec un petit sourire, un peu d'éclat, il dit :

« Je ne t'ai presque pas vu depuis notre journée à Lyme. Je crains que vous n'ayez dû souffrir du choc, et encore plus du fait qu'il ne vous a pas maîtrisé à ce moment-là.

Elle lui a assuré que non.

« C'était une heure affreuse, dit-il, une journée affreuse ! et il passa la main sur ses yeux, comme si ce souvenir était encore trop douloureux, mais au bout d'un moment, souriant à moitié de nouveau, il ajouta : « La journée a produit quelques effets cependant ; a eu des conséquences qui doivent être considérées comme tout le contraire d'effrayantes. Quand vous aviez la présence d'esprit de suggérer que Benwick serait la personne la plus appropriée pour aller chercher un chirurgien, vous ne pouviez pas imaginer qu'il serait finalement l'un de ceux qui s'intéresseraient le plus à son rétablissement.

« Je ne pourrais certainement en avoir aucun. Mais il semble que j'espère que ce sera un mariage très heureux. Il y a des deux côtés de bons principes et de la bonne humeur.

« Oui », dit-il sans vraiment regarder en avant ; mais là, je crois, s'arrête la ressemblance. De toute mon âme, je leur souhaite du bonheur et me réjouis de toutes les circonstances qui y sont favorables. Ils n'ont aucune difficulté à affronter chez eux, aucune opposition, aucun caprice, aucun retard. Les Musgroves se comportent comme eux, très honorablement et gentiment, seulement soucieux, avec un véritable cœur parental, de favoriser le confort de leur fille. Tout cela est très, très favorable à leur bonheur ; plus que peut-être...

Il a arrêté. Un souvenir soudain parut se produire, et lui donner un avant-goût de cette émotion qui rougissait les joues d'Anne et fixait ses yeux à terre. Cependant, après s'être raclé la gorge, il poursuivit ainsi :

« J'avoue que je pense qu'il y a une disparité, une trop grande disparité, et sur un point non moins essentiel que l'esprit. Je considère Louisa Musgrove comme une fille très aimable, au caractère doux et qui ne manque pas de compréhension, mais Benwick est quelque chose de plus. C'est un homme intelligent, un homme qui lit ; et j'avoue que je considère avec quelque surprise qu'il s'attache à elle. Si cela avait été l'effet de la gratitude, s'il avait appris à l'aimer, parce qu'il croyait qu'elle le préférait, cela aurait été autre chose. Mais je n'ai aucune raison de le supposer. Il semble au contraire qu'il s'agisse d'un sentiment parfaitement spontané et inculte de sa part, et cela me surprend. Un homme comme lui, dans sa situation ! avec le cœur transpercé, blessé, presque brisé ! Fanny Harville était une créature très supérieure, et son attachement pour elle était bien un attachement. Un homme ne se remet pas d'un tel dévouement de cœur envers une telle femme. Il ne devrait pas le faire ; il ne fait pas.

Cependant, soit à partir de la conscience que son ami avait retrouvée, soit à partir d'une autre conscience, il n'allait pas plus loin ; et Anne qui, malgré la voix agitée dans laquelle la dernière partie avait été prononcée, et malgré tous les bruits divers de la pièce, le claquement presque incessant de la porte et le bourdonnement incessant des passants, avait distingué chaque mot, fut frappé, satisfait, confus, et commença à respirer très vite et à ressentir cent choses en un instant. Il lui était impossible d'aborder un pareil sujet ; et pourtant, après une pause, sentant la nécessité de parler, et n'ayant pas le moindre désir d'un changement total, elle s'écarta seulement jusqu'à dire :

« Vous avez passé un bon moment à Lyme, je pense ? »

« Environ quinze jours. Je ne pouvais pas m'en éloigner tant que Louisa ne se portait pas bien. J'avais été trop profondément préoccupé par ce méfait pour être bientôt en paix. C'était mon œuvre, uniquement la mienne. Elle n'aurait pas été obstinée si je n'avais pas été faible. La campagne autour de Lyme est très belle. J'ai beaucoup marché et roulé ; et plus je voyais, plus je trouvais à admirer.

« J'aimerais beaucoup revoir Lyme », dit Anne.

"En effet ! Je n'aurais pas dû supposer que vous auriez pu trouver quoi que ce soit à Lyme qui puisse inspirer un tel sentiment. L'horreur et la détresse dans lesquelles vous avez été impliqué, l'étiement d'esprit, l'usure du moral ! J'aurais dû penser que vos dernières impressions sur Lyme devaient être un fort dégoût.

"Les dernières heures ont été certainement très pénibles", répondit Anne ; « Mais quand la douleur est passée, son souvenir devient souvent un plaisir. On n'aime pas moins un endroit pour y avoir souffert, à moins que ce n'ait été que souffrance, rien que souffrance, ce qui n'était nullement le cas à Lyme. Nous n'avons été que dans l'anxiété et la détresse pendant les deux dernières heures, et auparavant nous avions eu beaucoup de plaisir. Que de nouveauté et de beauté ! J'ai si peu voyagé, que tout nouvel endroit m'intéresserait ; mais il y a une vraie beauté à Lyme ; et enfin, (avec une légère rougeur à certains souvenirs), en somme, mes impressions du lieu sont très agréables.

Alors qu'elle s'interrompait, la porte d'entrée s'ouvrit de nouveau, et le groupe qu'ils attendaient apparut. « Lady Dalrymple, Lady Dalrymple », était le son de joie ; et avec tout l'empressement compatible avec une élégance inquiète, Sir Walter et ses deux dames s'avancèrent à sa rencontre. Lady Dalrymple et Miss Carteret, escortées par M. Elliot et le colonel Wallis, arrivés presque au même instant, s'avancèrent dans la pièce. Les autres les rejoignirent, et c'était un groupe dans lequel Anne se trouvait aussi nécessairement incluse. Elle était séparée du capitaine Wentworth. Leur conversation intéressante, presque trop intéressante, dut être interrompue pour un temps, mais la pénitence était peu de chose comparée au bonheur qui la provoquait ! Elle avait appris, au cours des dix dernières minutes, plus de choses sur ses sentiments envers Louisa, plus sur tous ses sentiments qu'elle n'osait y penser ; et elle s'abandonnait aux exigences du parti, aux politesses nécessaires du moment, avec des sensations exquises, quoique agitées. Elle était de bonne humeur avec tout le monde. Elle avait reçu des idées qui la disposaient à être courtoise et bonne avec tous, et à plaindre tout le monde, comme étant moins heureux qu'elle.

Les émotions délicieuses furent un peu atténuées lorsqu'en s'éloignant du groupe, pour être de nouveau rejoint par le capitaine Wentworth, elle vit qu'il était parti. Elle était juste à temps pour le voir entrer dans la salle de concert. Il était parti ; il avait disparu, elle éprouva un moment de regret. Mais « ils devraient se revoir. Il la chercherait, il la retrouverait avant la fin de la soirée, et à présent, peut-être, il valait mieux se séparer. Elle avait besoin d'un petit intervalle de recueillement.

Pour après l'apparition de Lady Russell, tout le monde était rassemblé, et il ne restait plus qu'à se rassembler et à se rendre dans la salle de concert ; et être de toute l'importance en leur pouvoir, attirer autant de regards, exciter autant de murmures et déranger autant de personnes qu'ils le peuvent.

Elizabeth et Anne Elliot étaient très, très heureuses lorsqu'elles entrèrent. Elizabeth, bras dessus bras dessous avec Miss Carteret, et regardant le large dos de la vicomtesse douairière Dalrymple devant elle, n'avait rien à souhaiter qui ne semblait pas à sa portée ; et Anne – mais ce serait une insulte à la nature de la félicité d'Anne que de faire une comparaison entre elle et celle de sa sœur ; l'origine de l'une toute vanité égoïste, de l'autre tout attachement généreux.

Anne ne voyait rien, ne pensait pas à l'éclat de la pièce. Son bonheur venait de l'intérieur. Ses yeux étaient brillants et ses joues brillaient ; mais elle n'en savait rien. Elle ne pensait qu'à la dernière demi-heure, et alors qu'ils passaient à leurs places, son esprit s'y tourna précipitamment. Son choix de sujets, ses expressions, et plus encore ses manières et son regard, étaient tels qu'elle ne pouvait les voir que sous un seul jour. Son opinion sur l'infériorité de Louisa Musgrove, opinion qu'il avait semblé soucieux de donner, son émerveillement devant le capitaine Benwick, ses sentiments quant à un premier et fort attachement ; les phrases commencées qu'il ne pouvait achever, ses yeux à moitié détournés et son regard plus à moitié expressif, tout, tout déclarait qu'il avait au moins un cœur qui revenait vers elle ; que la colère, le ressentiment, l'évitement n'existaient plus ; et qu'ils ont réussi, non seulement par l'amitié et le respect, mais par la tendresse du passé. Oui, une part de la tendresse du passé. Elle ne pouvait pas considérer que le changement impliquait moins. Il doit l'aimer.

C'étaient des pensées, avec les visions qui les accompagnaient, qui l'occupaient et la bouleversaient trop pour lui laisser le moindre pouvoir d'observation ; et elle traversait la chambre sans l'apercevoir, sans même chercher à le discerner. Quand leurs places furent déterminées et qu'ils furent tous convenablement disposés, elle regarda autour d'elle pour voir s'il se trouverait par hasard dans la même partie de la pièce, mais ce n'était pas le cas ; son œil ne pouvait pas l'atteindre ; et le concert venant de s'ouvrir, il faut qu'elle consente pour un temps à être heureuse d'une manière plus humble.

Le parti était divisé et réparti sur deux bancs contigus : Anne était parmi ceux qui étaient en tête, et M. Elliot avait si bien manœuvré, avec l'aide de son ami le colonel Wallis, qu'il avait pu s'asseoir à côté d'elle. Miss Elliot, entourée de ses cousins et principal objet de la bravoure du colonel Wallis, était très contente.

L'esprit d'Anne était dans un état des plus favorables pour le divertissement de la soirée ; c'était juste une occupation suffisante : elle avait des sentiments pour les tendres, de l'entrain pour les gais, de l'attention pour les scientifiques et de la patience pour les ennuyeux ; et n'avait jamais autant aimé un concert, du moins pendant le premier acte. Vers la fin, dans l'intervalle qui succédait à une chanson italienne, elle expliqua les paroles de la chanson à M. Elliot. Ils avaient une affiche de concert entre eux.

« Ceci, dit-elle, est à peu près le sens, ou plutôt le sens des mots, car il ne faut certes pas parler du sens d'une chanson d'amour italienne, mais c'est aussi près du sens que je puis le donner ; car je ne prétends pas comprendre la langue. Je suis un très pauvre érudit italien.

« Oui, oui, je vois que tu l'es. Je vois que tu n'en sais rien. Vous n'avez qu'une connaissance suffisante de la langue pour traduire à vue ces lignes italiennes inversées, transposées, raccourcies, dans un anglais clair, compréhensible et élégant. Vous n'avez pas besoin de dire davantage sur votre ignorance. En voici la preuve complète.

« Je ne m'opposerais pas à une telle politesse ; mais je serais fâché d'être examiné par un véritable connaisseur.

« Je n'ai pas eu le plaisir de visiter Camden Place aussi longtemps, » répondit-il, « sans connaître quelque chose de Miss Anne Elliot ; et je la considère comme une personne trop modeste pour que le monde en général soit conscient de la moitié de ses réalisations, et trop accomplie pour que la modestie soit naturelle chez une autre femme.

« Dommage ! pour la honte ! c'est trop de flatterie. J'oublie ce que nous allons avoir ensuite », se tournant vers le projet de loi.

« Peut-être », dit M. Elliot à voix basse, « je connais votre personnage depuis plus longtemps que vous ne le pensez. »

« En effet ! Comment ça ? Vous ne pouvez en avoir connaissance que depuis mon arrivée à Bath, sauf si vous avez entendu parler de moi auparavant dans ma propre famille.

« Je vous connaissais de source bien avant votre arrivée à Bath. Je vous avais entendu décrire par ceux qui vous connaissaient intimement. Je vous connais par caractère depuis de nombreuses années. Votre personne, votre disposition, vos réalisations, vos manières ; ils étaient tous présents pour moi.

M. Elliot n'a pas été déçu de l'intérêt qu'il espérait susciter. Personne ne peut résister au charme d'un tel mystère. Avoir été décrit il y a longtemps à une connaissance récente, par des personnes anonymes, est irrésistible ; et Anne n'était que curiosité. Elle se demandait et l'interrogeait avec empressement ; mais en vain. Il était ravi qu'on lui pose la question, mais il ne voulait pas le dire.

« Non, non, à un moment ou à un autre, peut-être, mais pas maintenant. Il ne mentionnerait aucun nom maintenant ; mais tel avait été le fait, pouvait-il lui assurer. Il y a de nombreuses années, il avait reçu une description de Miss Anne Elliot qui lui avait inspiré la plus haute idée de son mérite et excitait la plus chaleureuse curiosité de la connaître.

Anne ne pouvait imaginer personne aussi susceptible d'avoir parlé d'elle avec partialité il y a de nombreuses années que M. Wentworth de Monkford, le frère du capitaine Wentworth. Il était peut-être en compagnie de M. Elliot, mais elle n'eut pas le courage de poser la question.

« Le nom d'Anne Elliot, dit-il, m'a longtemps semblé intéressant. Il y a très longtemps qu'il a exercé un charme sur mon imagination ; et, si je l'osais, j'exprimerais mes vœux pour que le nom ne change jamais.

Telles étaient, croyait-elle, ses paroles ; mais à peine avait-elle reçu leur bruit, que son attention fut attirée par d'autres bruits immédiatement derrière elle, qui rendaient tout le reste trivial. Son père et Lady Dalrymple parlaient.

« Un bel homme, dit Sir Walter, un très bel homme. »

« C'est vraiment un très bon jeune homme ! » dit lady Dalrymple. « Plus d'air qu'on n'en voit souvent à Bath. Irlandais, j'ose dire.

« Non, je connais juste son nom. Une connaissance qui s'incline. Wentworth ; Capitaine Wentworth de la marine. Sa sœur a épousé mon locataire du Somersetshire, le Croft, qui loue Kellynch.

Avant que Sir Walter eût atteint ce point, les yeux d'Anne avaient pris la bonne direction et distinguèrent le capitaine Wentworth debout parmi un groupe d'hommes à une petite distance. Alors que ses yeux tombaient sur lui, les siens semblaient se retirer d'elle. Il avait cette apparence. Il semblait qu'elle était arrivée un instant trop tard ; et tant qu'elle osait observer, il ne regardait plus : mais la représentation recommençait, et elle était obligée de paraitre reporter son attention sur l'orchestre et de regarder droit devant elle.

Lorsqu'elle put lui accorder un autre regard, il s'était éloigné. Il n'aurait pas pu s'approcher d'elle s'il l'avait voulu ; elle était tellement entourée et enfermée : mais elle aurait préféré attirer son regard.

Le discours de M. Elliot l'a également bouleversée. Elle n'avait plus envie de lui parler. Elle souhaitait qu'il ne soit pas si près d'elle. Le premier acte était terminé. Elle espérait maintenant un changement bénéfique ; et, après une période de silence au sein du groupe, certains d'entre eux décidèrent d'aller chercher du thé. Anne était l'une des rares à avoir choisi de ne pas déménager. Elle resta à sa place, tout comme Lady Russell ; mais elle eut le plaisir de se débarrasser de M. Elliot ; et elle n'avait pas l'intention, quoi qu'il puisse ressentir à propos de lady Russell, de reculer devant une conversation avec le capitaine Wentworth, s'il lui en donnait l'occasion.

L'expression de Lady Russell la persuada qu'elle l'avait vu.

Il n'était cependant pas venu. Anne croyait parfois l'apercevoir de loin, mais il ne venait jamais. L'intervalle anxieux s'écoula en vain. Les autres revinrent, la salle se remplit à nouveau, les bancs furent récupérés et repris, et une autre heure de plaisir ou de pénitence devait être assise, une autre heure de musique devait donner de la joie ou des béances, selon que prévalait le goût réel ou affecté. Pour Anne, c'était surtout la perspective d'une heure d'agitation. Elle ne pouvait pas quitter cette pièce en paix sans revoir le capitaine Wentworth, sans l'échange d'un regard amical.

En se réinstallant, il y eut maintenant de nombreux changements dont le résultat lui fut favorable. Le colonel Wallis refusa de se rasseoir, et M. Elliot fut invité par Elizabeth et Miss Carteret, d'une manière qui ne pouvait être refusée, à s'asseoir entre elles ; et grâce à quelques autres déplacements et à une petite intrigue de sa part, Anne put se placer beaucoup plus près du bout du banc qu'elle ne l'avait été auparavant, beaucoup plus à la portée d'un passant. Elle ne pouvait le faire sans se comparer à Miss Larolles, à l'inimitable Miss Larolles ; mais elle le fit quand même, et pas avec un effet beaucoup plus heureux ; mais par ce qui semblait être une prospérité sous la forme d'une abdication précoce de ses voisins immédiats, elle se retrouva tout au bout du banc avant la fin du concert.

Telle était sa situation, avec un espace libre à portée de main, lorsque le capitaine Wentworth fut de nouveau en vue. Elle l'a aperçu non loin. Il l'a vue aussi ; pourtant il avait l'air grave et semblait indécis, et ce n'est que très lentement qu'il s'approcha enfin assez pour lui parler. Elle sentait que quelque chose devait se passer. Le changement était indubitable. La différence entre son air actuel et celui qu'il avait eu dans la salle octogonale était étonnamment grande. Pourquoi ? Elle pensa à son père, à Lady Russell. Y aurait-il eu des regards désagréables ? Il commença par parler du concert avec gravité, plutôt comme le capitaine Wentworth d'Uppercross ; si l'avouait déçu, s'était attendu à chanter ; et enfin, il doit avouer qu'il ne devrait pas être désolé quand ce serait fini. Anne répondit, et parla si bien pour défendre la performance, et pourtant en tenant compte de ses sentiments si agréablement, que son visage s'améliora, et il répondit de nouveau avec presque un sourire. Ils parlèrent encore quelques minutes ; l'amélioration s'est tenue ; il baissa même les yeux vers le banc, comme s'il y voyait une place qui valait la peine d'être occupée ; quand à ce moment un contact sur son épaule obligea Anne à se retourner. Cela vient de M. Elliot. Il lui demanda pardon, mais il fallait s'adresser à elle pour lui expliquer à nouveau l'italien. Miss Carteret était très désireuse d'avoir une idée générale de ce qui allait ensuite être chanté. Anne ne pouvait pas refuser ; mais jamais elle n'avait sacrifié à la politesse avec un esprit plus souffrant.

Quelques minutes, quoique assez courtes que possible, furent inévitablement consommées ; et quand sa propre maîtresse revint, lorsqu'elle fut capable de se retourner et de regarder comme elle l'avait fait auparavant, elle se trouva abordée par le capitaine Wentworth, dans une sorte d'adieu réservé mais précipité. « Il faut qu'il lui souhaite bonne nuit ; il allait ; il devrait rentrer chez lui le plus vite possible.

« Cette chanson ne vaut-elle pas la peine de rester ? dit Anne, soudain frappée par une idée qui la rendait encore plus désireuse d'être encourageante.

"Non !" il a répondu de manière impressionnante : "il n'y a rien qui vaut la peine que je reste" ; et il est parti directement.

Jalousie de M. Elliot ! C'était le seul motif intelligible. Le capitaine Wentworth jaloux de son affection ! Aurait-elle pu le croire il y a une semaine ? Il y a trois heures ! Pendant un instant, la gratification fut exquise. Mais hélas ! il y avait des idées très différentes pour réussir. Comment apaiser une telle jalousie ? Comment la vérité allait-elle lui parvenir ? Comment, malgré tous les désavantages particuliers de leurs situations respectives, pourrait-il jamais connaître ses véritables sentiments ? C'était misérable de penser aux attentions de M. Elliot. Leur mal était incalculable.

CHAPITRE XXI.

Anne se souvint avec plaisir, le lendemain matin, de sa promesse d'aller chez Mme Smith, ce qui signifiait qu'elle l'engagerait de chez elle à l'heure où M. Elliot serait le plus susceptible d'appeler ; car éviter M. Elliot était presque un premier objectif.

Elle éprouvait beaucoup de bienveillance à son égard. Malgré la malice de ses attentions, elle lui devait de la gratitude et de l'estime, peut-être de la compassion. Elle ne pouvait s'empêcher de penser beaucoup aux circonstances extraordinaires qui accompagnaient leur connaissance, au droit qu'il semblait avoir de l'intéresser, par tout ce qui se passait, par ses propres sentiments, par ses premières préoccupations. C'était tout à fait très extraordinaire ; flateur, mais douloureux. Il y avait beaucoup à regretter. Ce qu'elle aurait pu ressentir s'il n'y avait pas eu de capitaine Wentworth dans cette affaire ne valait pas la peine d'être interrogé ; car il y avait un capitaine Wentworth ; et que la conclusion du suspense actuel soit bonne ou mauvaise, son affection serait la sienne pour toujours. Leur union, pensait-elle, ne pouvait pas la séparer davantage des autres hommes que leur séparation définitive.

De plus jolies rêveries d'amour hautement travaillé et de constance éternelle n'auraient jamais pu circuler dans les rues de Bath, que celles qu'Anne a jouées de Camden Place aux Westgate Buildings. C'était presque suffisant pour répandre la purification et le parfum sur tout le chemin.

Elle était sûre d'un accueil agréable ; et son amie lui paraissait ce matin particulièrement reconnaissante d'être venue, et ne semblait guère l'attendre, bien que ce fût un rendez-vous.

Un récit du concert fut immédiatement revendiqué ; et les souvenirs d'Anne du concert étaient assez heureux pour animer ses traits et la faire se réjouir d'en parler. Tout ce qu'elle pouvait dire, elle le disait avec grand plaisir, mais tout cela était peu de chose pour quelqu'un qui avait été là, et insatisfaisant pour une chercheuse comme Mme Smith, qui avait déjà entendu, par le raccourci d'une blanchisseuse et d'un serveur, un peu plus de choses, du succès général et des produits de la soirée qu'Anne ne pouvait raconter, et qui demandait maintenant en vain plusieurs détails sur la société. Toutes les personnes de quelque importance ou notoriété à Bath étaient bien connues de Mme Smith.

« Les petits Durand étaient là, j'en conclus, dit-elle, la bouche ouverte pour entendre la musique, comme des moineaux inachevés prêts à être nourris. Ils ne manquent jamais un concert.

"Oui; je ne les ai pas vu moi-même, mais j'ai entendu M. Elliot dire qu'ils étaient dans la pièce.

« Les Ibbotson, étaient-ils là ? et les deux nouvelles beautés, avec le grand officier irlandais dont on parle pour l'une d'elles.

"Je ne sais pas. Je ne pense pas qu'ils l'étaient.

« Vieille dame Mary Maclean ? Je n'ai pas besoin de lui demander des nouvelles. Elle ne manque jamais, je sais ; et tu as dû la voir. Elle devait faire partie de votre propre cercle ; car lorsque vous y alliez avec Lady Dalrymple, vous étiez aux places de la grandeur, autour de l'orchestre, bien sûr.

« Non, c'était ce que je redoutais. Cela m'aurait été très désagréable à tous égards. Mais heureusement Lady Dalrymple choisit toujours d'être plus loin ; et nous étions extrêmement bien placés, c'est-à-dire pour entendre ; Je ne dois pas dire pour voir, car il me semble que j'ai très peu vu.

"Oh! vous en avez vu assez pour votre propre amusement. Je peux comprendre. Il y a une sorte de jouissance domestique que l'on peut connaître même dans une foule, et c'est ce que vous aviez. Vous étiez un grand groupe en vous-mêmes et vous ne vouliez rien d'autre. "Mais j'aurais dû regarder davantage autour de moi", dit Anne, consciente tout en parlant qu'en fait on n'avait pas eu besoin de regarder autour de moi, que l'objet seul avait été déficient.

"Non non; vous étiez mieux employé. Inutile de me dire que vous avez passé une agréable soirée. Je le vois dans tes yeux. Je vois parfaitement comment les heures passaient : que tu avais toujours quelque chose d'agréable à écouter. Dans les intervalles du concert, c'était une conversation.

Anne sourit à moitié et dit: "Vois-tu ça dans mes yeux?"

"Oui je le fais. Votre physionomie m'apprend parfaitement que vous étiez hier soir en compagnie de la personne que vous jugez la plus agréable au monde, la personne qui vous intéresse en ce moment plus que tout le reste du monde réuni.

Une rougeur envahit les joues d'Anne. Elle ne pouvait rien dire.

"Et ceci étant, continua Mme Smith après une courte pause, j'espère que vous croyez que je sais apprécier votre gentillesse en venant me voir ce matin. C'est vraiment très gentil de votre part de venir vous asseoir avec moi, alors que vous devez avoir tant de demandes plus agréables sur votre temps.

Anne n'en entendit rien. Elle était toujours dans l'étonnement et la confusion excités par la pénétration de son amie, incapable d'imaginer comment un rapport du capitaine Wentworth aurait pu lui parvenir. Après un autre court silence—

« Je vous en prie, » dit Mme Smith, « M. Elliot est-il au courant que vous me connaissez ? Est-ce qu'il sait que je suis à Bath ?

"M. Elliot!" répéta Anne en levant les yeux surprise. Un instant de réflexion lui montra l'erreur qu'elle avait commise. Elle l'a attrapé instantanément ; » Et retrouvant son courage avec un sentiment de sécurité, elle ajouta bientôt, plus calmement : « Connaissez-vous M. Elliot ?

« Je l'ai beaucoup connu », répondit gravement Mme Smith, « mais il semble épuisé maintenant. Cela fait un bon moment que nous ne nous sommes pas rencontrés.

« Je n'étais pas du tout au courant de cela. Vous n'en avez jamais parlé auparavant. Si je l'avais su, j'aurais eu le plaisir de lui parler de vous.

« Avouer la vérité, » dit Mme Smith, prenant son air habituel de gaieté, « c'est exactement le plaisir que je veux que vous ayez. Je veux que vous parliez de moi à M. Elliot. Je veux que tu t'intéresses à lui. Il peut me rendre un service essentiel ; et si vous vouliez la bonté, ma chère Miss Elliot, d'en faire un objet pour vous, bien sûr, c'est fait.

« Je devrais être extrêmement heureux ; J'espère que vous ne pouvez pas douter de ma volonté de vous être de la moindre utilité, répondit Anne ; » Mais je soupçonne que vous me considérez comme ayant un plus grand droit sur M. Elliot, un plus grand droit de l'influencer, que ce n'est réellement le cas. Je suis sûr que vous avez, d'une manière ou d'une autre, imprégné une telle notion. Vous devez me considérer uniquement comme un parent de M. Elliot. Si, dans ce contexte, vous pensez que son cousin pourrait légitimement lui demander quelque chose, je vous en supplie, n'hésitez pas à m'embaucher.

Mme Smith lui lança un regard pénétrant, puis, souriant, dit :

« J'ai été un peu prématuré, je m'en rends compte ; Je vous demande pardon. J'aurais dû attendre les informations officielles. Mais maintenant, ma chère Miss Elliot, en tant que vieille amie, donnez-moi une indication quant au moment où je pourrai parler. La semaine prochaine? Bien sûr, d'ici la semaine prochaine, je pourrai peut-être penser que tout est réglé et bâtir mes propres projets égoïstes sur la bonne fortune de M. Elliot.

« Non », répondit Anne, « ni la semaine prochaine, ni la prochaine, ni la prochaine. Je vous assure que rien de ce que vous envisagez ne sera réglé d'une semaine à l'autre. Je ne vais pas épouser M. Elliot. J'aimerais savoir pourquoi vous imaginez que je le suis ?

Mme Smith la regarda de nouveau, la regarda sérieusement, sourit, secoua la tête et s'exclama :

« Maintenant, comme j'aimerais vous comprendre ! Comme j'aurais aimé savoir où tu faisais ! J'ai l'idée géniale que l'on n'a pas l'intention d'être cruel lorsque le bon moment arrive. En attendant, vous savez, nous, les femmes, n'avons jamais l'intention d'avoir quelqu'un. Il est évident parmi nous que chacun est refusé jusqu'à ce qu'il offre. Mais pourquoi devriez-vous être cruel ? Permettez-moi de plaider pour mon ami actuel, je ne peux pas l'appeler, mais pour mon ancien ami. Où pouvez-vous chercher une correspondance plus appropriée ? Où pourrait-on s'attendre à un homme plus gentleman et plus agréable ? Permettez-moi de recommander M. Elliot. Je suis sûr que le colonel Wallis ne vous dit que du bien de lui ; et qui peut le connaître mieux que le colonel Wallis ?

« Ma chère Mme Smith, la femme de M. Elliot n'est pas morte depuis plus de six mois. Il ne devrait pas être censé donner son adresse à qui que ce soit.

"Oh! si ce sont là vos seules objections, s'écria Mme Smith d'un ton malicieux, M. Elliot est en sécurité, et je ne me donnerai plus de peine à son sujet. Ne m'oubliez pas quand tu seras marié, c'est tout. Faites-lui savoir que je suis un de vos amis, et alors il ne pensera pas aux ennuis nécessaires, qu'il est très naturel pour lui maintenant, avec tant d'affaires et d'engagements qui lui sont propres, d'éviter et de se débarrasser autant qu'il peut ; très naturel, peut-être. Quatre-vingt-dix-neuf personnes sur cent feraient de même. Bien sûr, il ne peut pas être conscient de l'importance que cela revêt pour moi. Eh bien, ma chère Miss Elliot, j'espère et j'espère que vous serez très heureuse. M. Elliot a du sens pour comprendre la valeur d'une telle femme. Votre paix ne fera pas naufrage comme la mienne. Vous êtes en sécurité dans toutes les affaires du monde et en sécurité dans son caractère. Il ne se laissera pas égarer ; il ne sera pas induit en erreur

par d'autres à sa perte.

« Non, dit Anne, je peux facilement croire tout cela de ma cousine. Il semble avoir un caractère calme et décidé, peu ouvert aux impressions dangereuses. Je le considère avec beaucoup de respect. Je n'ai aucune raison, d'après tout ce qui relève de mon observation, de faire autrement. Mais je ne le connais pas depuis longtemps ; et ce n'est pas un homme, je pense, qu'on connaîtra bientôt intimement. Cette façon de parler de lui, Mme Smith, ne vous convaincra-t-elle pas qu'il n'est rien pour moi ? Cela doit sûrement être assez calme. Et, ma foi, il n'est rien pour moi. S'il me propose un jour (ce que j'ai très peu de raisons d'imaginer qu'il envisage de faire), je ne l'accepterai pas. Je vous assure que je ne le ferai pas. Je vous assure que M. Elliot n'a pas eu la part que vous supposez, quel que soit le plaisir que le concert d'hier soir pourrait procurer : pas M. Elliot ; ce n'est pas M. Elliot qui...

Elle s'arrêta, regrettant en rougissant profondément d'avoir tant sous-entendu ; mais moins n'aurait guère suffi. Mme Smith n'aurait guère cru si tôt à l'échec de M. Elliot, sans la perception qu'il y avait quelque un d'autre. En fait, elle se soumit instantanément, et avec toute l'apparence de ne rien voir au-delà ; et Anne, désireuse d'échapper à davantage d'attention, était impatiente de savoir pourquoi Mme Smith aurait imaginé qu'elle allait épouser M. Elliot ; où elle aurait pu recevoir l'idée, ou de qui elle aurait pu l'entendre.

« Dis-moi comment cela t'est venu à l'esprit pour la première fois. »

« Cela m'est venu à l'esprit pour la première fois, répondit Mme Smith, en constatant à quel point vous étiez ensemble et en sentant que c'était la chose la plus probable au monde que puisse souhaiter tout le monde appartenant à l'un ou l'autre de vous ; et vous pouvez être sûr que toutes vos connaissances ont disposé de vous de la même manière. Mais je n'en ai jamais entendu parler jusqu'à il y a deux jours.

– Et en a-t-on effectivement parlé ?

« Avez-vous observé la femme qui vous a ouvert la porte lorsque vous avez appelé hier ?

"Non. N'était-ce pas Mme Speed, comme d'habitude, ou la bonne ? Je n'ai observé personne en particulier.

« C'était mon amie Mme Rooke ; Infirmière Rooke ; qui, à propos, avait une grande curiosité de vous voir et était ravie de vous gêner pour vous laisser entrer. Elle n'est sortie des bâtiments de Marlborough que dimanche ; et c'est elle qui m'a dit que tu allais épouser M. Elliot. Elle l'avait tenu de Mme Wallis elle-même, ce qui ne semblait pas être une mauvaise autorité. Elle a passé une heure avec moi lundi soir et m'a raconté toute l'histoire.

« Toute l'histoire », répéta Anne en riant. "Je pense qu'elle ne pourrait pas faire une très longue histoire d'un si petit article de nouvelle sans fondement."

Mme Smith ne dit rien.

« Mais, continua Anne à présent, bien qu'il n'y ait aucune vérité à ce que j'aie ce droit sur M. Elliot, je serais extrêmement heureuse de vous être utile de toutes les manières possibles. Dois-je lui mentionner votre présence à Bath ? Dois-je prendre un message ?

« Non, je vous remercie : non, certainement pas. Dans la chaleur du moment, et sous une impression erronée, j'aurais peut-être pu essayer de vous intéresser dans certaines circonstances ; mais pas maintenant. Non, je vous remercie, je n'ai rien à vous reprocher.

"Je pense que vous avez parlé de connaître M. Elliot depuis de nombreuses années?"

"Je l'ai fait."

"Pas avant son mariage, je suppose?"

"Oui ; il n'était pas marié quand je l'ai connu pour la première fois.

« Et... connaissiez-vous beaucoup ?

"Intimement."

"En effet ! Alors dites-moi ce qu'il était à cette époque de sa vie. J'ai une grande curiosité de savoir ce qu'était M. Elliot lorsqu'il était très jeune. Était-il tel qu'il apparaît aujourd'hui ?

« Je n'ai pas vu M. Elliot depuis trois ans », fut la réponse de Mme Smith, si gravement qu'il était impossible de pousser le sujet plus loin ; et Anne sentit qu'elle n'avait gagné qu'un accroissement de curiosité. Ils étaient tous deux silencieux : Mme Smith très réfléchie. Enfin-

« Je vous demande pardon, ma chère Miss Elliot, s'écria-t-elle de son ton naturel de cordialité, je vous demande pardon pour les courtes réponses que je vous ai données, mais j'ai été incertaine de ce que je devais faire. J'ai douté et réfléchi à ce que je devrais vous dire. Il y avait beaucoup de choses à prendre en compte. On déteste être officieux, donner de mauvaises impressions, faire des bêtises. Même la surface lisse de l'union familiale semble mériter d'être préservée, même s'il n'y a peut-être rien de durable en dessous. Cependant, j'ai déterminé ; Je pense que j'ai raison ; Je pense que vous devriez connaître le véritable caractère de M. Elliot. Même si je crois pleinement qu'à l'heure actuelle vous n'avez pas la moindre intention de l'accepter, on ne sait pas ce qui pourrait arriver. Vous pourriez, à un moment ou à un autre, être affecté différemment à son égard. Écoutez donc la vérité maintenant, sans préjugés. M. Elliot est un homme sans cœur ni conscience ; un être intrigant, méfiant, de sang-froid, qui ne pense qu'à lui-même ; qui, pour son propre intérêt ou sa commodité, serait coupable de toute cruauté ou de toute trahison qui pourrait être perpétrée sans risque pour son caractère général. Il n'a aucun sentiment pour les autres. Ceux qu'il a été la principale cause de ruine, il peut les négliger et les abandonner sans le moindre scrupule. Il est totalement hors de portée de tout sentiment de justice ou de compassion. Oh ! il est noir de cœur, creux et noir ! L'air étonné et l'exclamation émerveillée d'Anne la firent s'arrêter, et d'une manière plus calme, elle ajouta :

« Mes expressions vous surprennent. Vous devez admettre une femme blessée et en colère. Mais je vais essayer de me commander. Je ne vais pas abuser de lui. Je vais seulement vous dire ce que je lui ai trouvé. Les faits parleront. Il était l'ami intime de mon cher mari, qui lui faisait confiance, l'aimait et le pensait aussi bon que lui. L'intimité s'était formée avant notre mariage. Je les ai trouvés amis les plus intimes ; et moi aussi, je suis devenu excessivement satisfait de M. Elliot et j'avais de lui la plus haute opinion. À dix-neuf ans, vous savez, on ne réfléchit pas très sérieusement ; mais M. Elliot me paraissait aussi bon que les autres, et beaucoup plus agréable que la plupart des autres, et nous étions presque toujours ensemble. Nous étions principalement en ville et vivions très bien. Il était alors inférieur dans les circonstances ; c'était alors le pauvre ; il avait des appartements dans le Temple, et c'était tout ce qu'il pouvait faire pour soutenir l'apparence d'un gentleman. Il avait toujours une maison avec nous chaque fois qu'il la voulait ; il était toujours le bienvenu ; il était comme un frère. Mon pauvre Charles, qui avait l'esprit le plus fin et le plus généreux du monde, aurait partagé avec lui son dernier sou ; et je sais que sa bourse lui était ouverte ; Je sais qu'il l'a souvent aidé.

« Cela doit avoir été à propos de cette période précise de la vie de M. Elliot, » dit Anne, « qui a toujours excité ma curiosité particulière.

Cela a dû être à peu près au même moment où mon père et ma sœur l'ont connu. Je ne l'ai jamais connu moi-même; Je n'ai entendu parler que de lui; mais il y avait quelque chose dans sa conduite alors, à l'égard de mon père et de ma sœur, et plus tard dans les circonstances de son mariage, que je n'ai jamais pu tout à fait concilier avec les temps présents. Cela semblait annoncer un autre type d'homme.

« Je sais tout, je sais tout », s'écria Mme Smith. « Il avait été présenté à Sir Walter et à votre sœur avant que je le connaisse, mais je l'ai entendu parler d'eux sans cesse. Je sais qu'il a été invité et encouragé, et je sais qu'il n'a pas choisi d'y aller. Je puis peut-être vous satisfaire sur des points auxquels vous ne vous attendriez pas; et quant à son mariage, je le savais à l'époque. J'étais au courant de tous les pour et contre; j'étais l'ami à qui il confiait ses espérances et ses projets; et bien que je n'aie pas connu sa femme auparavant, sa situation inférieure dans la société rendait cela impossible, pourtant je l'ai connue toute sa vie par la suite, ou du moins jusqu'aux deux dernières années de sa vie, et je peux répondre à toutes vos questions. Je souhaiterais peut-être mettre.

« Non », dit Anne, « je n'ai aucune question particulière à faire à son sujet. J'ai toujours compris qu'ils n'étaient pas un couple heureux. Mais j'aimerais savoir pourquoi, à cette époque de sa vie, il méprisait ainsi la connaissance de mon père. Mon père était certainement disposé à lui accorder une attention très aimable et appropriée. Pourquoi M. Elliot a-t-il reculé ?

« M. Elliot, répondit Mme Smith, à cette époque de sa vie, n'avait qu'un seul objectif en vue : faire fortune, et par un processus un peu plus rapide que la loi. Il était déterminé à réussir par le mariage. Il était déterminé, au moins, à ne pas la gâcher par un mariage imprudent; et je sais qu'il croyait (que ce soit à juste titre ou non, bien sûr, je ne puis décider) que votre père et votre sœur, dans leurs politesses et leurs invitations, projetaient un mariage entre l'héritier et la jeune femme, et il était impossible qu'un tel mariage se produise. un mariage aurait dû répondre à ses idées de richesse et d'indépendance. C'est pour cela qu'il s'est retiré, je peux vous l'assurer. Il m'a raconté toute l'histoire. Il n'a eu aucune dissimulation avec moi. Il était curieux qu'après vous avoir laissé derrière moi à Bath, ma première et principale connaissance au moment de mon mariage soit votre cousine; et que, par son intermédiaire, j'aie continuellement des nouvelles de votre père et de votre sœur. Il a décrit une Miss Elliot, et j'ai pensé très affectueusement à l'autre.

« Peut-être », s'écria Anne, frappée par une idée soudaine, avez-vous parfois parlé de moi à M. Elliot ?

« Bien sûr, je l'ai fait; très souvent. J'avais l'habitude de me vanter de ma propre Anne Elliot et de me porter garant du fait que vous êtes une créature très différente de... »

Elle s'est vérifiée juste à temps.

« Cela explique quelque chose que M. Elliot a dit hier soir », s'écria Anne. « Cela l'explique. J'ai découvert qu'il avait l'habitude d'entendre parler de moi. Je ne pouvais pas comprendre comment. Quelles imaginations folles on forme lorsqu'il s'agit de soi-même ! Comme c'est sûr de se tromper ! Mais je vous demande pardon; Je vous ai interrompu. M. Elliot s'est alors marié entièrement pour l'argent ? Les circonstances, probablement, qui vous ont ouvert les yeux sur son caractère.

Mme Smith a hésité un peu ici. « Oh! ces choses sont trop courantes. Quand on vit dans le monde, le mariage d'un homme ou d'une femme pour de l'argent est trop courant pour que cela puisse paraître comme il se doit. J'étais très jeune et je ne fréquentais que des jeunes, et nous formions un groupe irrégulier et gay, sans aucune règle de conduite stricte. Nous vivions pour le plaisir. Je pense différemment maintenant; le temps, la maladie et le chagrin m'ont donné d'autres notions; mais à cette époque, je dois admettre que je ne voyais rien de répréhensible dans ce que faisait M. Elliot. « Faire le meilleur pour lui-même », est devenu un devoir. »

« Mais n'était-elle pas une femme très basse ? »

« Oui; ce à quoi je me suis opposé, mais il n'y a pas prêté attention. L'argent, l'argent, c'était tout ce qu'il voulait. Son père était éleveur, son grand-père était boucher, mais ce n'était rien. Elle était une belle femme, avait reçu une éducation décente, avait été amenée par des cousins, jetée par hasard dans la compagnie de M. Elliot et en était tombée amoureuse; et il n'y avait pas de difficulté ni de scrupule de sa part quant à sa naissance. Toutes ses précautions furent consacrées à s'assurer du montant réel de sa fortune, avant de s'engager. Soyez-en sûr, quelle que soit l'estime que M. Elliot puisse avoir pour sa propre situation dans la vie actuelle, en tant que jeune homme, il n'y attachait pas la moindre valeur. Sa chance d'accéder au domaine Kellynch était quelque chose, mais tout l'honneur de la famille qu'il tenait était aussi bon marché que la terre. Je l'ai souvent entendu déclarer que si les baronnies étaient vendables, n'importe qui devrait avoir la sienne pour cinquante livres, armes et devise, nom et livrée comprises; mais je n'aurai pas la prétention de répéter la moitié de ce que je lui entendais dire à ce sujet. Ce ne serait pas juste; et pourtant vous devriez avoir des preuves, car tout ceci n'est qu'une affirmation, et vous aurez des preuves.

« En effet, ma chère Mme Smith, je n'en veux pas », s'écria Anne. « Vous n'avez rien affirmé de contradictoire avec ce que semblait être M. Elliot il y a quelques années. Tout cela confirme plutôt ce que nous entendions et croyions. Je suis plus curieux de savoir pourquoi il devrait être si différent maintenant.

« Mais pour ma satisfaction, si vous avez la bonté de sonner Mary; restez : je suis sûr que vous aurez la bonté encore plus grande d'entrer vous-même dans ma chambre et de m'apporter la petite boîte marquée que vous trouverez sur l'étagère supérieure du cabinet.

Anne, voyant son amie sérieusement engagée, fit ce qu'on lui demandait. La boîte fut apportée et placée devant elle, et Mme Smith, soupirant dessus en la déverrouillant, dit :

« C'est plein de papiers qui lui appartiennent, à mon mari; une petite partie seulement de ce que j'ai dû examiner lorsque je l'ai perdu. La lettre que je cherche est une lettre écrite par M. Elliot avant notre mariage, et elle a été sauvée; pourquoi, on peut à peine l'imaginer. Mais il était insouciant et imméthodique, comme les autres hommes, sur ces choses-là; et quand je suis venu examiner ses papiers, je l'ai trouvé avec d'autres encore plus triviaux, émanant de différentes personnes dispersées çà et là, alors que beaucoup de lettres et de mémoires d'une réelle importance avaient été détruits. C'est ici; Je ne le brûlerais pas, car étant déjà très peu satisfait de M. Elliot, j'étais déterminé à préserver tous les documents de mon ancienne intimité. J'ai maintenant une autre raison d'être heureux de pouvoir le produire.

Il s'agissait de la lettre adressée à « Charles Smith, Esq. Tunbridge Wells », et datée de Londres, dès juillet 1803 : -

« Cher Smith,

« J'ai reçu le vôtre. Votre gentillesse me submerge presque. J'aurais aimé que la nature rende plus communs des cœurs comme le vôtre, mais j'ai vécu vingt-trois ans dans le monde et je n'en ai vu aucun comme celui-là. A l'heure actuelle, croyez-moi, je n'ai plus besoin de

vos services, étant de nouveau en liquide. Donnez-moi de la joie : je me suis débarrassé de Sir Walter et de Miss. Ils sont retournés à Kelynych et m'ont presque fait jurer de leur rendre visite cet été ; mais ma première visite à Kelynych se fera avec un arpenteur, pour me dire comment l'amener avec le meilleur avantage au marteau. Il n'est cependant pas improbable que le baronnet se remarie ; il est assez idiot. S'il le fait, cependant, ils me laisseront en paix, ce qui pourrait être un équivalent décent pour la réversion. Il est pire que l'année dernière.

« J'aurais aimé avoir un nom autre que Elliot. J'en ai marre. Je peux laisser tomber le nom de Walter, Dieu merci ! et je désire que tu ne m'insultes plus jamais avec mon deuxième W., c'est-à-dire, pour le reste de ma vie, n'importe qu'à toi,

« WM. ELLIOT.

On ne pouvait pas lire une telle lettre sans enthousiasmer Anne ; et Mme Smith, remarquant la couleur de son visage, dit :

« Ce langage, je le sais, est très irrespectueux. Même si j'ai oublié les termes exacts, j'ai une parfaite impression du sens général. Mais cela vous montre l'homme. Marquez ses professions à mon pauvre mari. Quelque chose peut-il être plus fort ?

Anne ne put se remettre immédiatement du choc et de la mortification de constater que de tels mots s'appliquaient à son père. Elle fut obligée de se rappeler que le fait d'avoir vu la lettre était une violation des lois de l'honneur, que personne ne devait être jugé ni connu par de tels témoignages, qu'aucune correspondance privée ne pouvait résister aux regards d'autrui, avant qu'elle ait pu retrouver son calme, assez pour rendre la lettre sur laquelle elle méditait et dire :

"Merci. C'est sans aucun doute une preuve complète ; preuve de tout ce que tu disais. Mais pourquoi nous connaître maintenant ?

"Je peux aussi l'expliquer", s'écria Mme Smith en souriant.

« Peux-tu vraiment ? »

"Oui. Je vous ai montré M. Elliot tel qu'il était il y a une douzaine d'années, et je le montrerai tel qu'il est maintenant. Je ne peux pas produire à nouveau une preuve écrite, mais je peux donner un témoignage oral aussi authentique que vous pouvez le désirer, de ce qu'il veut maintenant et de ce qu'il fait maintenant. Il n'est plus un hypocrite maintenant. Il veut vraiment t'épouser. Ses attentions actuelles envers votre famille sont très sincères : elles viennent du cœur. Je vous donnerai mon autorité : son ami le colonel Wallis.

« Colonel Wallis ! vous le connaissez ?

"Non. Cela ne me vient pas dans une direction aussi directe que celle-là ; il faut un virage ou deux, mais rien d'important. Le flux est aussi bon qu'au début ; les petits détritus qu'il ramasse dans les détours sont facilement évacués. M. Elliot parle sans réserve au colonel Wallis de ses opinions sur vous, qui a déclaré : Colonel Wallis, j'imagine être, en lui-même, un personnage sensé, prudent et perspicace ; mais le colonel Wallis a une femme très jolie et idiote, à qui il dit des choses qu'il ferait mieux de ne pas dire, et il lui répète tout. Elle, dans la joie débordante de sa guérison, répète tout cela à sa nourrice ; et la nourrice, sachant que je vous connais, m'apporte tout naturellement tout cela. Lundi soir, ma bonne amie Mme Rooke m'a fait découvrir les secrets des bâtiments de Marlborough. Quand je parlais de toute une histoire, vous voyez donc que je ne faisais pas autant d'amour que vous le pensiez.

« Ma chère Mme Smith, votre autorité est déficiente. Cela ne suffira pas. Les opinions de M. Elliot sur moi n'expliqueront en rien les efforts qu'il a déployés pour se réconcilier avec mon père. Tout cela était avant mon arrivée à Bath. Je les ai trouvés dans les conditions les plus amicales à mon arrivée.

"Je sais que tu l'as fait ; Je sais tout parfaitement, mais..."

« En effet, Madame Smith, nous ne devons pas nous attendre à obtenir de véritables informations de cette manière. Des faits ou des opinions qui doivent passer entre les mains d'un si grand nombre, être mal compris par la folie chez l'un, et par l'ignorance chez l'autre, ne peuvent guère rester beaucoup de vérité.

« Donnez-moi seulement une audience. Vous pourriez bientôt juger du crédit général dû, en écoutant quelques détails que vous pourriez vous-même immédiatement contredire ou confirmer. Personne ne suppose que vous avez été sa première incitation. Il vous avait effectivement vu avant de venir à Bath et vous admirait, mais sans savoir que c'était vous. C'est du moins ce que dit mon historien. Est-ce vrai ? Vous a-t-il vu l'été ou l'automne dernier, « quelque part dans l'ouest », pour reprendre ses propres mots, sans savoir que c'était vous ?

« Il l'a certainement fait. Jusqu'à présent, c'est très vrai. A Lyme. Il se trouve que j'étais à Lyme.

« Eh bien, continua triomphalement Mme Smith, accordez à mon ami le crédit dû à l'établissement du premier point avancé. Il vous a alors vu à Lyme et vous a tellement aimé qu'il a été extrêmement heureux de vous revoir à Camden Place, en tant que Miss Anne Elliot, et à partir de ce moment, je n'en doute pas, il avait un double motif dans ses visites là-bas. Mais il y en avait une autre, et une plus ancienne, que je vais maintenant expliquer. S'il y a quoi que ce soit dans mon histoire que vous savez être faux ou improbable, arrêtez-moi. Mon récit indique que l'amie de votre sœur, la dame qui réside actuellement avec vous, dont je vous ai entendu parler, est venue à Bath avec Miss Elliot et Sir Walter déjà en septembre (en bref, lorsqu'ils sont venus eux-mêmes pour la première fois), et a été y rester depuis ; qu'elle est une femme intelligente, insinuante, belle, pauvre et plausible, et tout à fait telle, par sa situation et ses manières, qu'elle donne une idée générale, aux connaissances de Sir Walter, de son intention d'être Lady Elliot, et, en général, une surprise que Miss Elliot devrait apparemment être aveugle au danger.

Ici, Mme Smith s'arrêta un moment ; mais Anne n'avait pas un mot à dire, et elle continua :

« C'est sous ce jour qu'elle est apparue à ceux qui ont connu la famille, bien avant que vous y reveniez ; et le colonel Wallis avait suffisamment d'œil sur votre père pour s'en rendre compte, bien qu'il ne soit pas alors venu à Camden Place ; mais son estime pour M. Elliot lui donnaient envie de surveiller tout ce qui se passait là-bas, et lorsque M. Elliot venait à Bath pour un jour ou deux, comme il le faisait par hasard un peu avant Noël, le colonel Wallis lui fit connaître l'apparence des choses, et les rapports commencent à prévaloir. Maintenant, vous devez comprendre que le temps avait apporté un changement très important dans les opinions de M. Elliot quant à la valeur d'une baronnie. Sur tous les points de sang et de connexion, c'est un homme complètement modifié. Ayant depuis longtemps eu autant d'argent qu'il pouvait en dépenser, n'ayant rien à souhaiter du côté de l'avarice ou de l'indulgence, il a peu à peu appris à lier son bonheur aux conséquences dont il est l'héritier. Je pensais que cela s'était produit avant que notre connaissance ne cesse, mais c'est maintenant un sentiment confirmé. Il ne supporte pas l'idée de ne pas être Sir William. Vous pouvez donc deviner que les nouvelles qu'il a apprises de son ami ne pouvaient pas être très agréables, et vous pouvez deviner ce qu'elles ont produit ; la résolution de revenir à Bath le plus tôt possible, et de s'y fixer pendant un certain temps, en vue de renouer avec ses anciennes connaissances et de reprendre

piéd dans la famille de manière à lui donner les moyens de s'assurer du degré de sa vie, danger, et de contourner la dame s'il le trouvait important. Cela fut convenu entre les deux amis comme la seule chose à faire ; et le colonel Wallis devait apporter son aide de toutes les manières possibles. Il devait être présenté, et Mme Wallis devait être présentée, et tout le monde devait être présenté. M. Elliot revint en conséquence ; et sur demande, il fut pardonné, comme vous le savez, et réadmis dans la famille ; et là, c'était son objectif constant, et son seul objectif (jusqu'à ce que votre arrivée ajoute un autre motif), de surveiller Sir Walter et Mme Clay. Il ne manquait aucune occasion d'être avec eux, se jetait sur leur chemin, appelait à toute heure ; mais je n'ai pas besoin d'être particulier sur ce sujet. Vous pouvez imaginer ce que ferait un homme astucieux ; et grâce à ce guide, vous pourriez peut-être vous rappeler ce que vous l'avez vu faire. « Oui, dit Anne, vous ne me dites rien qui ne concorde avec ce que j'ai connu ou que j'ai pu imaginer. Il y a toujours quelque chose d'offensant dans les détails de la ruse. Les manœuvres d'égoïsme et de duplicité doivent toujours être révoltantes, mais je n'ai rien entendu qui m'étonne vraiment. Je connais ceux qui seraient choqués par une telle représentation de M. Elliot, qui auraient du mal à y croire ; mais je n'ai jamais été satisfait. J'ai toujours voulu pour sa conduite un autre motif que celui qui paraissait. Je voudrais connaître son opinion actuelle sur la probabilité de l'événement qu'il redoutait ; s'il estime que le danger diminue ou non.

"Diminution, je comprends", répondit Mme Smith. « Il pense que Mme Clay a peur de lui, est consciente qu'il voit à travers elle et n'ose pas procéder comme elle pourrait le faire en son absence. Mais comme il doit s'absenter à un moment ou à un autre, je ne vois pas comment il pourra jamais être en sécurité pendant qu'elle détient son influence actuelle. Mme Wallis a une idée amusante, comme me l'a dit l'infirmière, selon laquelle il doit être inscrit dans les articles de mariage lorsque vous et M. Elliot vous mariez, que votre père ne doit pas épouser Mme Clay. Un stratagème digne de la compréhension de Mme Wallis, à tous points de vue ; mais ma sage infirmière Rooke en voit l'absurdité. » Eh bien, bien sûr, madame, dit-elle, cela ne l'empêcherait pas d'épouser quelqu'un d'autre. Et, en effet, à vrai dire, je ne pense pas que l'infirmière, dans son cœur, soit une opposante très farouche à l'idée que Sir Walter fasse un deuxième mariage. Il faut lui permettre d'être favorable au mariage, vous savez ; et (puisque le moi-même s'imposera) qui peut dire qu'elle n'aura peut-être pas des visions volantes de sa participation au prochain Lady Elliot, grâce à la recommandation de Mme Wallis ?

« Je suis très heureuse de savoir tout cela », dit Anne après un peu de réflexion. « Il me sera plus pénible, à certains égards, d'être en compagnie de lui, mais je saurai mieux quoi faire. Ma ligne de conduite sera plus directe. M. Elliot est évidemment un homme fallacieux, artificiel et moudain, qui n'a jamais eu de meilleur principe pour le guider que l'égoïsme.

Mais M. Elliot n'en avait pas fini. Mme Smith avait été détournée de sa première direction, et Anne avait oublié, dans l'intérêt de ses propres préoccupations familiales, tout ce qui avait été initialement impliqué contre lui ; mais son attention fut alors attirée sur l'explication de ces premiers indices, et elle écouta un récit qui, s'il ne justifiait pas parfaitement l'amertume sans réserve de Mme Smith, prouvait qu'il s'était montré très insensible dans sa conduite envers elle ; très déficient en justice et en compassion.

Elle apprit que (l'intimité entre eux n'étant pas altérée par le mariage de M. Elliot) ils avaient toujours été ensemble comme avant, et que M. Elliot avait entraîné son ami dans des dépenses bien au-delà de sa fortune. Mme Smith ne voulait pas s'en prendre à elle-même et était très tendre à en rejeter sur son mari ; mais Anne pouvait comprendre que leurs revenus n'avaient jamais été à la hauteur de leur style de vie, et que dès le début il y avait eu beaucoup d'extravagance générale et commune. D'après le récit de sa femme à son sujet, elle pouvait discerner que M. Smith était un homme chaleureux, de caractère facile, aux habitudes insouciantes et peu compréhensif, beaucoup plus aimable que son ami et très différent de lui, dirigé par lui et probablement méprisé, par lui. M. Elliot, élevé par son mariage dans une grande richesse, et disposé à toutes les gratifications de plaisir et de vanité qui pouvaient être commandées sans s'impliquer, (car avec toute son indulgence, il était devenu un homme prudent), et commençant à être riche, de même que son ami aurait dû se trouver pauvre, ne semblait s'être soucié en rien de ses finances probables, mais, au contraire, avait suscité et encouragé des dépenses qui ne pouvaient aboutir qu'à la ruine ; et les Smith avaient donc été ruinés.

Le mari était mort juste à temps pour ne pas en avoir pleinement connaissance. Ils avaient déjà connu suffisamment d'embarras pour mettre à l'épreuve l'amitié de leurs amis et pour prouver que celle de M. Elliot ferait mieux de ne pas être jugée ; mais ce ne fut qu'à sa mort que l'état misérable de ses affaires fut pleinement connu. Avec une confiance à l'égard de M. Elliot, plus honorable à ses sentiments qu'à son jugement, M. Smith l'avait nommé exécuteur testamentaire ; mais M. Elliot ne voulait pas agir, et les difficultés et la détresse que ce refus lui avait imposées, outre les souffrances inévitables de sa situation, avaient été telles qu'on ne pouvait les raconter sans angoisse d'esprit, ni les écouter sans indignation correspondante.

On montra à Anne quelques lettres de lui à cette occasion, des réponses à des demandes urgentes de Mme Smith, qui respiraient toutes la même ferme résolution de ne pas s'engager dans des ennuis inutiles, et, sous une froide civilité, la même indifférence cruelle à l'égard de chacun des autres, les maux que cela pourrait lui apporter. C'était une image épouvantable d'ingratitude et d'inhumanité ; et Anne sentait, à certains moments, qu'aucun crime flagrant n'aurait pu être pire. Elle avait beaucoup à écouter ; tous les détails des scènes tristes passées, tous les détails de détresse sur détresse, qui dans les conversations précédentes avaient été simplement évoqués, étaient maintenant évoqués avec une indulgence naturelle. Anne pouvait parfaitement comprendre le soulagement exquis, et n'en était que plus encline à s'étonner du sang-froid de l'état d'esprit habituel de son amie.

Il y avait une circonstance dans l'histoire de ses griefs qui était particulièrement irritante. Elle avait de bonnes raisons de croire que certains biens de son mari aux Antilles, qui étaient depuis de nombreuses années sous une sorte de séquestre pour le paiement de ses propres charges, pourraient être recouvrés par des mesures appropriées ; et cette propriété, bien que peu considérable, suffirait à la rendre relativement riche. Mais il n'y avait personne pour s'en mêler. M. Elliot ne voulait rien faire, et elle ne pouvait rien faire elle-même, également incapable d'efforts personnels par son état de faiblesse physique, et d'employer les autres par son manque d'argent. Elle n'avait aucun lien naturel pour l'aider, même avec leur avocat, et elle ne pouvait pas se permettre d'acheter l'assistance d'un avocat. C'était une cruelle aggravation de moyens réellement limités. Il était difficile de supporter qu'elle aurait dû se trouver dans une meilleure situation, qu'un peu de difficulté au bon endroit pourrait y parvenir, et craindre qu'un retard n'affaiblisse même ses prétentions.

C'était sur ce point qu'elle avait espéré engager les bons offices d'Anne auprès de M. Elliot. Auparavant, en prévision de leur mariage, elle avait eu très peur de perdre son amie à cause de cela ; mais après avoir été assuré qu'il n'aurait pu faire aucune tentative de cette nature, puisqu'il ne savait même pas qu'elle était à Bath, il se rendit immédiatement compte que quelque chose pourrait être fait en sa faveur par l'influence de la femme qu'il aimait, et elle s'était préparée à la hâte à intéresser les sentiments d'Anne, dans la mesure où le

permettaient les observances dues au caractère de M. Elliot, lorsque la réfutation par Anne des prétendus fiançailles a changé la face de tout ; et même si cela lui enlevait l'espoir nouvellement formé de réussir dans l'objet de sa première anxiété, cela lui laissait au moins le réconfort de raconter toute l'histoire à sa manière.

Après avoir écouté cette description complète de M. Elliot, Anne ne put s'empêcher d'exprimer une certaine surprise que Mme Smith ait parlé de lui si favorablement au début de leur conversation. « Elle avait semblé le recommander et le féliciter !

« Ma chère, fut la réponse de Mme Smith, il n'y avait rien d'autre à faire. Je considérais que vous l'épouseriez comme certain, même s'il n'en avait peut-être pas encore fait l'offre, et je ne pouvais pas plus dire la vérité sur lui que s'il avait été votre mari. Mon cœur saignait pour toi en parlant de bonheur ; et pourtant il est sensé, il est agréable, et avec une femme comme vous, ce n'était pas absolument désespéré. Il était très méchant avec sa première femme. Ils étaient malheureux ensemble. Mais elle était trop ignorante et trop étourdie pour être respectée, et il ne l'avait jamais aimée. J'étais prêt à espérer que vous vous en sortirez mieux.

Anne pouvait à peine admettre en elle-même la possibilité d'avoir été amenée à l'épouser, qu'elle frémissait à l'idée de la misère qui avait dû suivre. Il était tout simplement possible qu'elle ait été persuadée par Lady Russell ! Et dans une telle supposition, qui eût été la plus misérable, quand le temps aurait tout révélé, trop tard ?

Il était très désirable que lady Russell ne soit plus trompée ; et l'un des arrangements conclusifs de cette importante conférence, qui les dura pendant la plus grande partie de la matinée, fut qu'Anne avait toute liberté de communiquer à son ami tout ce qui concernait Mme Smith et dans lequel sa conduite était impliquée.

CHAPITRE XXII.

Anne rentra chez elle pour réfléchir à tout ce qu'elle avait entendu. Sur un certain point, ses sentiments furent soulagés par cette connaissance de M. Elliot. Il n'y avait plus rien de tendresse qui lui soit dû. Il se dressait à l'opposé du capitaine Wentworth, dans toute sa gêne importune ; et la méchanceté de ses attentions de la nuit dernière, le mal irrémédiable qu'il aurait pu commettre, furent considérés avec des sensations sans réserve, sans perplexité. La pitié pour lui était finie. Mais c'était le seul point de soulagement. À tout autre égard, en regardant autour d'elle ou en pénétrant en avant, elle voyait davantage de choses à méfier et à appréhender. Elle était inquiète de la déception et de la douleur que ressentirait Lady Russell ; pour les mortifications qui devaient peser sur son père et sur sa sœur, et avait toute la détresse de prévoir bien des maux, sans savoir comment en conjurer aucun. Elle était très reconnaissante de sa propre connaissance de lui. Elle ne s'était jamais considérée comme ayant droit à une récompense pour ne pas avoir méprisé une vieille amie comme Mme Smith, mais voilà qu'une récompense en découlaient bel et bien ! Mme Smith avait pu lui dire ce que personne d'autre n'aurait pu faire. Cette connaissance aurait-elle pu être transmise à sa famille ? Mais c'était une vaine idée. Elle doit parler à Lady Russell, lui dire, la consulter et, après avoir fait de son mieux, attendre l'événement avec autant de sang-froid que possible ; et après tout, son plus grand manque de sang-froid serait dans ce côté de l'esprit qui ne pouvait s'ouvrir à Lady Russell ; dans ce flux d'angoisses et de peurs qui doivent être pour elle seule.

En rentrant chez elle, elle découvrit qu'elle avait, comme elle le souhaitait, échappé à la rencontre de M. Elliot ; qu'il les avait appelés et leur avait rendu une longue visite matinale ; mais à peine s'était-elle félicitée et se sentait-elle en sécurité, qu'elle apprit qu'il reviendrait le soir.

« Je n'avais pas la moindre intention de lui demander, » dit Elizabeth avec une insouciance affectée, « mais il a donné tant d'indices ; C'est du moins ce que dit Mme Clay.

« En effet, je le dis. Je n'ai jamais vu quel'un de ma vie épeler plus fort pour une invitation. Pauvre homme ! J'avais vraiment mal pour lui ; car votre sœur au cœur dur, Miss Anne, semble déterminée à la cruauté.

"Oh !" s'écria Elizabeth, je suis un peu trop habituée à ce jeu pour me laisser bientôt submerger par les insinuations d'un gentleman.

Cependant, quand je constatai à quel point il regrettait excessivement que mon père lui manquât ce matin, je cédai immédiatement, car je ne manquerais jamais vraiment une occasion de le réunir avec Sir Walter. Ils semblent tellement avantageés en compagnie les uns des autres. Chacun se comporte si agréablement. M. Elliot lève les yeux avec tant de respect.

« Assez délicieux ! » s'écria Mme Clay, n'osant cependant pas tourner les yeux vers Anne. « Exactement comme père et fils ! Chère Miss Elliot, ne puis-je pas dire père et fils ?

"Oh ! Je ne mets aucun embargo sur les paroles de qui que ce soit. Si vous avez de telles idées ! Mais, ma parole, je ne sens guère que ses attentions soient au-delà de celles des autres hommes.

"Ma chère Miss Elliot !" s'écria Mme Clay, levant les mains et les yeux, et plongeant tout le reste de son étonnement dans un silence commode.

« Eh bien, ma chère Pénélope, ne vous inquiétez pas autant à son sujet. Je l'ai invité, tu sais. Je l'ai renvoyé avec le sourire. Quand j'ai découvert qu'il allait réellement passer la journée de demain chez ses amis à Thornberry Park, j'ai eu de la compassion pour lui.

Anne admirait le bon jeu de l'amie, qui pouvait montrer autant de plaisir qu'elle le faisait, dans l'attente et dans l'arrivée réelle de la personne même dont la présence devait réellement gêner son objet premier. Il était impossible que Mme Clay ne déteste pas la vue de M. Elliot ; et pourtant elle pouvait adopter un air très obligeant et placide, et paraître tout à fait satisfaite de la liberté restreinte de se consacrer à Sir Walter seulement la moitié de ce qu'elle l'aurait fait autrement.

Pour Anne elle-même, c'était très pénible de voir M. Elliot entrer dans la pièce ; et c'était assez pénible de le voir s'approcher et lui parler. Elle avait été habituée auparavant à penser qu'il ne pouvait pas toujours être tout à fait sincère, mais maintenant elle voyait le manque de sincérité dans tout. Sa déférence attentive envers son père, contrastant avec son ancien langage, était odieuse ; et quand elle pensait à sa conduite cruelle envers Mme Smith, elle pouvait à peine supporter la vue de ses sourires et de sa douceur actuels, ou le son de ses bons sentiments artificiels.

Elle entendait éviter tout changement de manières qui pourrait provoquer une remontrance de sa part. C'était pour elle un grand objectif d'échapper à toute enquête ou à tout écart ; mais c'était son intention d'être aussi résolument cool avec lui que cela pouvait être compatible avec leur relation ; et de retracer, aussi doucement qu'elle le pouvait, les quelques pas d'intimité inutile qu'elle avait été peu à peu entraînée. Elle était donc plus prudente et plus froide que la veille.

Il voulait ranimer sa curiosité sur comment et où il avait pu l'entendre autrefois louée ; je voulais vraiment être gratifié par davantage de sollicitations ; mais le charme était brisé : il trouvait que la chaleur et l'animation d'une salle publique étaient nécessaires pour allumer la

vanité de son modeste cousin ; il comprit, du moins, que cela ne pouvait être fait maintenant, par aucune des tentatives qu'il pouvait hasarder parmi les prétentions trop impérieuses des autres. Il ne se doutait guère que c'était un sujet agissant maintenant exactement contre son intérêt, lui rappelant immédiatement toutes les parties de sa conduite qui étaient les moins excusables.

Elle éprouva une certaine satisfaction en découvrant qu'il quittait réellement Bath le lendemain matin, tôt, et qu'il serait absent pendant la majeure partie de deux jours. Il fut de nouveau invité à Camden Place le soir même de son retour ; mais du jeudi au samedi soir, son absence était certaine. C'était déjà assez pénible qu'une Mme Clay soit toujours devant elle ; mais qu'un hypocrite plus profond s'ajoutât à leur parti, cela semblait être la destruction de tout comme la paix et le confort. C'était tellement humiliant de réfléchir à la tromperie constante pratiquée sur son père et Elizabeth ; à considérer les diverses sources de mortification qui s'y préparent ! L'égoïsme de Mme Clay n'était pas aussi compliqué ni aussi révoltant que le sien ; et Anne aurait immédiatement plaidé en faveur du mariage, avec tous ses maux, pour ne pas comprendre les subtilités de M. Elliot dans ses efforts pour l'empêcher.

Vendredi matin, elle avait l'intention d'aller de très bonne heure chez Lady Russell et d'accomplir les communications nécessaires ; et elle serait partie immédiatement après le petit déjeuner, si Mme Clay sortait également dans un but obligant pour éviter des ennuis à sa sœur, ce qui la détermina à attendre jusqu'à ce qu'elle puisse être à l'abri d'un tel compagnon. Elle vit donc Mme Clay assez loin avant de commencer à parler de passer la matinée à Rivers Street.

« Très bien, dit Elizabeth, je n'ai rien à envoyer d'autre que mon amour. Oh ! autant reprendre ce livre ennuyeux qu'elle me prêterait et faire comme si je l'avais lu. Je ne peux vraiment pas me tourmenter éternellement avec tous les nouveaux poèmes et tous les nouveaux états de la nation qui sortent. Lady Russell ennuie vraiment avec ses nouvelles publications. Vous n'avez pas besoin de le lui dire, mais j'ai trouvé sa robe hideuse l'autre soir. Avant, je pensais qu'elle avait du goût en matière vestimentaire, mais j'avais honte d'elle au concert. Quelque chose de si formel et arrangé dans son air ! Elle est assise si droite ! Mon meilleur amour, bien sûr.

"Et le mien", ajouta Sir Walter. "Meilleures salutations. Et vous pouvez dire que je compte faire appel à elle bientôt. Faites un message civil ; mais je ne laisserai que ma carte. Les visites matinales ne sont jamais justes pour les femmes de son âge, qui se maquillent si peu. Si seulement elle portait du rouge, elle n'aurait pas peur d'être vue ; mais la dernière fois que j'ai appelé, j'ai constaté que les stores étaient immédiatement baissés.

Pendant que son père parlait, on frappa à la porte. Qui cela peut-il bien être ? Anne, se souvenant des visites concertées à toute heure de M. Elliot, l'aurait attendu sans son engagement connu à sept milles de là. Après la période habituelle de suspense, les bruits habituels d'approche se firent entendre et « M. et Mme Charles Musgrove » furent introduits dans la pièce.

La surprise écarta l'émotion la plus forte suscitée par leur apparition ; mais Anne était vraiment contente de les voir ; et les autres n'étaient pas si désolés qu'ils puissent prendre un air de bienvenue décent ; et dès qu'il devint évident que ceux-ci, leurs plus proches parents, n'étaient pas arrivés avec l'intention de s'installer dans cette maison, Sir Walter et Elizabeth purent se lever avec cordialité et en faire très bien les honneurs. Ils étaient venus passer quelques jours à Bath avec Mme Musgrove et étaient au White Hart. On a vite compris tout cela ; mais jusqu'à ce que Sir Walter et Elizabeth accompagnèrent Mary dans l'autre salon et se régalaient de son admiration, Anne ne pouvait pas puiser dans le cerveau de Charles pour une histoire régulière de leur venue, ou une explication de quelques allusions souriantes à des affaires particulières, qui avaient été ostensiblement abandonnées par Mary, ainsi que d'une certaine confusion apparente quant à la composition de leur groupe.

Elle découvrit alors qu'il se composait de Mme Musgrove, Henrietta et du capitaine Harville, à côté d'eux-mêmes. Il lui donna un récit très clair et intelligible de l'ensemble ; un récit dans lequel elle a vu beaucoup de processus des plus caractéristiques. Le projet avait reçu sa première impulsion lorsque le capitaine Harville souhaitait venir à Bath pour affaires. Il avait commencé à en parler depuis une semaine ; et pour faire quelque chose, comme le tournaige était terminé, Charles avait proposé de l'accompagner, et Mme Harville avait semblé beaucoup aimer l'idée, comme un avantage pour son mari ; mais Mary ne supportait pas d'être abandonnée, et s'en était rendue si malheureuse, que pendant un jour ou deux, tout semblait en suspens ou terminé. Mais ensuite, son père et sa mère l'ont repris. Sa mère avait de vieux amis à Bath qu'elle voulait voir ; on pensait que c'était une bonne occasion pour Henriette de venir acheter des vêtements de noces pour elle et sa sœur ; et, en bref, cela finit par être le parti de sa mère, afin que tout soit confortable et facile pour le capitaine Harville ; et lui et Mary y furent inclus par commodité générale. Ils étaient arrivés tard la veille. Mme Harville, ses enfants et le capitaine Benwick sont restés avec M. Musgrove et Louisa à Uppercross.

La seule surprise d'Anne fut que les affaires fussent assez avancées pour qu'on puisse parler des vêtements de noces d'Henriette. Elle s'était imaginé qu'il y aurait là des difficultés de fortune qui empêcheraient le mariage d'être proche ; mais elle apprit de Charles que, très récemment (depuis la dernière lettre de Mary à elle-même), Charles Hayter avait été sollicité par un ami pour subvenir aux besoins d'un jeune qui ne pourrait pas y prétendre avant de nombreuses années ; et que, forts de ses revenus actuels, avec la quasi-certitude de quelque chose de plus permanent bien avant le terme en question, les deux familles avaient consenti aux vœux des jeunes gens, et que leur mariage était susceptible d'avoir lieu dans quelques mois, aussitôt que celui de Louisa. « Et c'était une très bonne vie, » ajouta Charles : « à seulement vingt-cinq milles d'Uppercross, et dans un très beau pays : une belle partie du Dorsetshire. Au centre de quelques-unes des meilleures terres du royaume, entouré de trois grands propriétaires tous plus soigneux et jaloux les uns que les autres ; et pour deux des trois au moins, Charles Hayter pourrait recevoir une recommandation spéciale. Non pas qu'il l'apprécierait comme il le devrait », a-t-il observé, « Charles est trop cool en matière de sport. C'est le pire chez lui.

« Je suis vraiment extrêmement heureuse, s'écria Anne, particulièrement heureuse que cela arrive ; et celle de deux sœurs, qui méritent toutes deux également bien, et qui ont toujours été de si bonnes amies, que la perspective agréable de l'une ne devrait pas obscurcir celle de l'autre, qu'elles soient si égales dans leur prospérité et leur confort. J'espère que ton père et ta mère sont très satisfaits des deux. "Oh ! Oui. Mon père serait bien content si ces messieurs étaient plus riches, mais il n'a pas d'autre défaut à trouver. L'argent, vous savez, gagner de l'argent, deux filles à la fois, cela ne peut pas être une opération très agréable, et cela le stress sur bien des points. Cependant, je ne veux pas dire qu'ils n'y ont pas droit. Il est très approprié qu'elles aient des parts de filles ; et je suis sûr qu'il a toujours été un père très gentil et libéral avec moi. Mary n'aime pas plus de la moitié le match d'Henriette. Elle ne lui a jamais fait, tu sais. Mais elle ne lui rend pas justice et ne pense pas assez à Winthrop. Je ne peux pas lui faire prêter attention à la valeur de la propriété. C'est un match très juste, au fil du temps ; et j'ai aimé Charles Hayter toute ma vie, et je ne m'arrêterai pas maintenant.

« Des parents aussi excellents que M. et Mme Musgrove, s'exclama Anne, devraient être heureux dans le mariage de leurs enfants. Ils

font tout pour conférer le bonheur, j'en suis sûr. Quelle bénédiction pour les jeunes d'être entre de telles mains ! Votre père et votre mère semblent totalement libérés de tous ces sentiments ambitieux qui ont conduit à tant d'inconduite et de misère, tant chez les jeunes que chez les vieux. J'espère que tu penses que Louisa s'est parfaitement rétablie maintenant ?

Il répondit avec hésitation : « Oui, je crois que oui ; très bien récupéré, mais elle est changée ; il n'y a pas de course ni de saut, pas de rire ni de danse ; c'est bien différent. S'il lui arrive de fermer un peu fort la porte, elle sursaute et se tortille comme un jeune poussin dans l'eau ; et Benwick est assis à son côté, lui lisant des vers ou lui chuchotant toute la journée.

Anne ne pouvait s'empêcher de rire. « Cela ne peut pas être grand-chose à votre goût, je le sais, » dit-elle ; « mais je crois qu'il est un excellent jeune homme. »

« Bien sûr, il l'est. Personne n'en doute ; et j'espère que vous ne pensez pas que je suis assez antilibéral au point de vouloir que chaque homme ait les mêmes objets et les mêmes plaisirs que moi. J'ai une grande valeur pour Benwick ; et quand on ne peut que le faire parler, il a beaucoup à dire. Ses lectures ne lui ont pas fait de mal, car il a combattu autant qu'il a lu. C'est un homme courageux. Je l'ai mieux connu lundi dernier que jamais auparavant. Nous avons eu toute la matinée une fameuse chasse aux rats dans les grandes granges de mon père ; et il a si bien joué son rôle que je ne l'aime que mieux depuis.

Ici, ils furent interrompus par la nécessité absolue pour Charles de suivre les autres pour admirer les miroirs et la porcelaine ; mais Anne en avait assez entendu pour comprendre l'état actuel d'Uppercross et se réjouir de son bonheur ; et même si elle soupirait en se réjouissant, son soupir n'avait rien de la mauvaise volonté de l'envie. Elle aurait certainement bénéficié de leurs bénédictions si elle l'avait pu, mais elle ne voulait pas diminuer les leurs.

La visite s'est déroulée dans la bonne humeur. Mary était de bonne humeur, appréciant la gaieté et le changement, et si bien satisfaite du voyage dans la voiture de sa belle-mère avec quatre chevaux, et de sa propre indépendance complète par rapport à Camden Place, qu'elle était exactement d'humeur à admirer tout comme elle le doit, et entrez très facilement dans toutes les supériorités de la maison, telles qu'elles lui ont été détaillées. Elle n'avait aucune exigence envers son père ou sa sœur, et son importance était juste assez augmentée par leurs beaux salons.

Elizabeth souffrit beaucoup pendant une courte période. Elle estimait que Mme Musgrove et tout son groupe devraient être invités à dîner avec eux ; mais elle ne supportait pas la différence de style, la réduction du personnel qu'un dîner devait trahir, et dont témoignaient ceux qui avaient toujours été si inférieurs aux Elliot de Kellynch. C'était une lutte entre la convenance et la vanité ; mais la vanité l'emporta, et alors Elizabeth fut de nouveau heureuse. Telles étaient ses convictions intérieures : « Des notions démodées ; l'hospitalité champêtre ; nous ne prétendons pas donner de dîners ; peu de gens à Bath le font ; Lady Alicia ne le fait jamais ; elle n'a même pas interrogé la famille de sa propre sœur, bien qu'elle soit ici depuis un mois ; et j'ose dire que cela serait très gênant pour Mme Musgrove ; mettez-la à l'écart. Je suis sûr qu'elle préférerait ne pas venir ; elle ne peut pas se sentir à l'aise avec nous. Je les inviterai tous à passer une soirée ; ce sera bien mieux ; ce sera une nouveauté et un régal. Ils n'ont jamais vu deux salons de ce genre auparavant. Ils seront ravis de venir demain soir. Ce sera une fête régulière, petite, mais très élégante. Et cela satisfait Elizabeth : et lorsque l'invitation fut donnée aux deux présents et promise pour les absents, Marie fut tout aussi satisfaite. On lui demanda particulièrement de rencontrer M. Elliot et d'être présentée à Lady Dalrymple et Miss Carteret, qui étaient heureusement déjà fiancées ; et elle n'aurait pas pu recevoir une attention plus gratifiante. Miss Elliot devait avoir l'honneur de rendre visite à Mme Musgrove dans le courant de la matinée ; et Anne partit avec Charles et Mary pour aller la voir directement, elle et Henriette.

Son projet de s'asseoir avec Lady Russell doit céder la place pour le présent. Ils ont tous les trois appelé Rivers Street pendant quelques minutes ; mais Anne se convainquit qu'un retard d'un jour dans la communication projetée ne pouvait avoir aucune conséquence, et se précipita vers le Cerf Blanc, pour revoir les amis et compagnons de l'automne dernier, avec un empressement de bonne volonté auquel de nombreuses associations contribuaient. formulaire.

Ils trouvèrent Mme Musgrove et sa fille à l'intérieur et seules, et Anne reçut l'accueil le plus aimable de chacune d'elles. Henriette était exactement dans cet état de vues récemment améliorées, de bonheur nouvellement formé, qui la rendait pleine d'estime et d'intérêt pour tous ceux qu'elle avait toujours aimés auparavant ; et la véritable affection de Mme Musgrove avait été gagnée par son utilité lorsqu'ils étaient en détresse. C'était une cordialité, une chaleur et une sincérité dont Anne se réjouissait d'autant plus, à cause du triste manque de telles bénédictions à la maison. Elle était suppliée de leur donner le plus de son temps possible, invitée tous les jours et à longueur de journée, ou plutôt revendiquée comme faisant partie de la famille ; et, en retour, elle reprit naturellement toutes ses manières habituelles d'attention et d'assistance, et lorsque Charles les laissa ensemble, elle écoutait l'histoire de Louisa par Mme Musgrove et celle d'Henriette d'elle-même, donnant des avis sur les affaires et des recommandations de magasins ; avec des intervalles de toute l'aide dont Marie avait besoin, depuis la modification de son ruban jusqu'au règlement de ses comptes ; de trouver ses clés et de trier ses bibelots, jusqu'à essayer de la convaincre qu'elle n'a été maltraitée par personne ; ce que Mary, bien amusée comme elle l'était généralement, dans son poste à une fenêtre donnant sur l'entrée de la salle des pompes, ne pouvait s'empêcher d'imaginer ses moments. Il fallait s'attendre à une matinée de confusion totale. Une grande fête dans un hôtel a assuré une scène changeante et instable. Une période de cinq minutes apportait un billet, la suivante un colis ; et Anne n'était pas là depuis une demi-heure, que leur salle à manger, si spacieuse soit-elle, semblait plus qu'à moitié remplie : un groupe de vieux amis fidèles était assis autour de Mme Musgrove, et Charles revint avec les capitaines Harville et Wentworth. L'apparition de ce dernier ne pouvait être que la surprise du moment. Il était impossible qu'elle ait oublié de sentir que cette arrivée de leurs amis communs devait bientôt les rapprocher. Leur dernière rencontre avait été des plus importantes pour ouvrir ses sentiments ; elle en avait tiré une délicieuse conviction ; mais elle craignait, à ses regards, que la même persuasion malheureuse qui l'avait précipité loin de la salle de concert ne régnât encore. Il ne semblait pas vouloir être suffisamment proche pour discuter.

Elle essayait de rester calme et de laisser les choses suivre leur cours, et essayait de s'étendre beaucoup sur cet argument de dépendance rationnelle : « Sûrement, s'il y a un attachement constant de chaque côté, nos cœurs doivent bientôt se comprendre. Nous ne sommes pas des garçons et des filles qui peuvent être captivement irritables, induits en erreur par chaque inadvertnance de moment et jouer sans raison avec notre propre bonheur. Et pourtant, quelques minutes après, elle avait l'impression que leur compagnie, dans les circonstances actuelles, ne pouvait que les exposer à des inadvertnances et à des interprétations erronées des plus malicieuses.

« Anne, s'écria Mary toujours à sa fenêtre, voyez Mme Clay, j'en suis sûre, debout sous la colonnade, et un gentleman avec elle. Je les ai

vus tourner au coin de Bath Street tout à l'heure. Ils semblaient plongés dans une conversation. Qui est-ce? Viens et dis-moi. Bonté divine! Je me souviens. C'est M. Elliot lui-même.

«Non», s'écria vivement Anne, «ce ne peut pas être M. Elliot, je vous l'assure. Il devait quitter Bath à neuf heures du matin et ne reviendra que demain.

Pendant qu'elle parlait, elle sentait que le capitaine Wentworth la regardait, ce qui la contrariait et l'embarrassait, et lui faisait regretter d'avoir dit tant de choses, si simples soient-elles.

Mary, mécontente d'être censée ne pas connaître son propre cousin, commença à parler très chaleureusement des caractéristiques familiales et à protester encore plus positivement que c'était M. Elliot, appelant à nouveau Anne à venir se chercher, mais Anne ne le fit pas. Je voulais remuer et j'ai essayé d'être calme et indifférent. Sa détresse revint cependant en apercevant des sourires et des regards intelligents passer entre deux ou trois des visiteuses, comme si elles se croyaient tout à fait au secret. Il était évident que le bruit à son sujet s'était répandu, et une courte pause se produisit, qui semblait garantir qu'il se répandrait désormais plus loin.

«Viens, Anne, s'écria Marie, viens voir toi-même. Il sera trop tard si vous ne vous dépêchez pas. Ils se séparent; ils se serrent la main. Il se détourne. Je ne connais pas M. Elliot, en effet! Vous semblez avoir complètement oublié Lyme.

Pour apaiser Mary, et peut-être dissimuler son propre embarras, Anne s'est dirigée tranquillement vers la fenêtre. Elle fut juste à temps pour s'assurer qu'il s'agissait bien de M. Elliot, ce qu'elle n'avait jamais cru, avant qu'il ne disparaisse d'un côté, alors que Mme Clay s'éloignait rapidement de l'autre; et vérifiant la surprise qu'elle ne pouvait qu'éprouver devant une telle apparence de conférence amicale entre deux personnes aux intérêts totalement opposés, elle dit calmement : «Oui, c'est M. Elliot, certainement. Il a changé l'heure de son départ, je suppose, c'est tout, ou je peux me tromper, je pourrais ne pas venir; et retourna à sa chaise, recomposée et avec le confortable espoir de s'être bien acquittée.

Les visiteurs prirent congé; et Charles, après les avoir accompagnés poliment, puis leur avoir fait la grimace et les avoir insultés pour leur venue, commença par :

«Eh bien, maman, j'ai fait pour toi quelque chose qui te plaira. Je suis allé au théâtre et j'ai réservé une loge pour demain soir. Ne suis-je pas un bon garçon? Je sais que tu aimes une pièce de théâtre; et il y a de la place pour nous tous. Il en contient neuf. J'ai engagé le capitaine Wentworth. Anne ne regrettera pas de nous rejoindre, j'en suis sûr. Nous aimons tous une pièce de théâtre. N'ai-je pas bien fait, mère?

Mme Musgrove commençait avec bonne humeur à exprimer sa parfaite préparation pour la pièce, si Henrietta et tous les autres l'aimaient, lorsque Mary l'interrompit avec empressément en s'exclamant :

«Bon Dieu, Charles! comment peux-tu penser à une chose pareille? Prenez une boîte pour demain soir! Avez-vous oublié que nous sommes fiancés à Camden Place demain soir? et qu'on nous a tout particulièrement demandé de rencontrer Lady Dalrymple et sa fille, ainsi que M. Elliot, ainsi que tous les principaux liens de la famille, dans le but de leur être présentés? Comment peux-tu être si oublieux?

«Phoo! pouf!» répondit Charles, c'est quoi une soirée? Cela ne vaut jamais la peine de s'en souvenir. Votre père aurait pu nous inviter à dîner, je pense, s'il avait voulu nous voir. Vous pouvez faire ce que vous voulez, mais j'irai au spectacle.

'Oh! Charles, je déclare que ce serait trop abominable si vous le faisiez, alors que vous avez promis de partir.

«Non, je n'ai pas promis. J'ai seulement souri et me suis incliné, et j'ai dit le mot «heureux». Il n'y avait aucune promesse.

«Mais tu dois y aller, Charles. Un échec serait impardonnable. On nous a demandé exprès d'être présenté. Il y a toujours eu une très grande connexion entre les Dalrymples et nous. Rien ne s'est jamais produit de part et d'autre qui n'ait été annoncé immédiatement. Nous sommes assez proches parents, vous savez; et M. Elliot aussi, que vous devriez si particulièrement connaître! Toute l'attention est due à M. Elliot. Considérez l'héritier de mon père : le futur représentant de la famille.

«Ne me parlez pas d'héritiers et de représentants», s'écria Charles. «Je ne suis pas de ceux qui négligent le pouvoir régnant pour s'incliner devant le soleil levant. Si je ne voulais pas y aller pour le bien de votre père, je trouverais scandaleux d'y aller pour le bien de son héritier. Qu'est-ce que M. Elliot pour moi? Cette expression insouciance était la vie d'Anne, qui voyait que le capitaine Wentworth était toute son attention, regardant et écoutant de toute son âme; et que ces derniers mots détournèrent ses yeux interrogateurs de Charles vers elle.

Charles et Mary parlaient toujours dans le même style; lui, moitié sérieux, moitié plaisantin, soutenait le projet de la pièce, et elle, invariablement sérieuse, s'y opposait très chaleureusement, et n'oubliait pas de faire savoir que, si déterminée à aller elle-même à Camden Place, elle ne devait pas se croire très bien utilisée, s'ils allaient au spectacle sans elle. Mme Musgrove intervint.

«Nous ferions mieux de reporter cela. Charles, tu ferais bien de retourner changer la boîte pour mardi. Ce serait dommage d'être divisés, et nous perdriions aussi Miss Anne, s'il y avait une fête chez son père; et je suis sûr que ni Henrietta ni moi ne nous intéresserions du tout à la pièce, si Miss Anne ne pouvait pas être avec nous.

Anne se sentit vraiment obligée de tant de bonté; et tout autant pour l'occasion que cela lui donnait de dire décidément :

«Si cela ne dépendait que de mon inclination, madame, la fête à la maison (sauf pour le compte de Mary) ne serait pas le moindre obstacle. Je n'aime pas ce genre de rencontre, et je serais trop heureux de la changer pour une pièce de théâtre et avec vous. Mais il vaudrait peut-être mieux ne pas le tenter. Elle l'avait dit; mais elle trembla quand ce fut fait, consciente que ses paroles étaient écoutées, et n'osant même pas essayer d'en observer l'effet.

Il fut bientôt généralement admis que le mardi serait le jour; Charles se réservait seulement l'avantage de taquiner encore sa femme, en insistant sur le fait qu'il irait au spectacle demain si personne d'autre ne voulait.

Le capitaine Wentworth quitta son siège et se dirigea vers la cheminée; probablement pour s'en éloigner peu de temps après et prendre une station, au design moins nu, d'Anne.

«Vous n'êtes pas resté assez longtemps à Bath, dit-il, pour profiter des soirées de l'endroit.

'Oh! Non. Leur caractère habituel n'a rien pour moi. Je ne suis pas un joueur de cartes.

«Vous ne l'étiez pas autrefois, je sais. Avant, vous n'aimiez pas les cartes; mais le temps apporte de nombreux changements.

«Je ne suis pas encore tellement changé», s'écria Anne, et elle s'arrêta, craignant de savoir à peine quelle erreur d'interprétation. Après avoir attendu quelques instants, il dit, et comme si c'était le résultat d'un sentiment immédiat : «C'est vraiment une période! Huit ans et

demie, c'est une période.

Il restait à l'imagination d'Anne à réfléchir à une heure plus calme pour savoir s'il aurait pu aller plus loin ; car, tout en écoutant encore les sons qu'il avait émis, elle fut effrayée par Henriette, désireuse de profiter du moment présent pour sortir, et exhortant ses compagnes à ne pas perdre de temps, de peur que quelqu'un d'autre n'entre.

Ils furent obligés de démentir. Anne parlait d'être parfaitement prête et essayait de le paraître ; mais elle sentait que si Henriette avait connu les regrets et les répugnances de son cœur en quittant cette chaise, en se préparant à quitter la chambre, elle aurait trouvé, dans toutes ses propres sensations pour son cousin, dans la sécurité même de son affection, avec laquelle la plaignait.

Mais leurs préparatifs ont été stoppés net. Des sons alarmants ont été entendus ; d'autres visiteurs s'approchèrent et la porte s'ouvrit grande à Sir Walter et à Miss Elliot, dont l'entrée parut donner un frisson général. Anne a ressenti une oppression instantanée et partout où elle regardait, elle en voyait les symptômes. Le confort, la liberté, la gaieté de la pièce étaient terminés, réduits à un calme froid, un silence déterminé ou une conversation insipide, pour rencontrer l'élégance sans cœur de son père et de sa sœur. Comme c'est mortifiant de sentir qu'il en était ainsi !

Son œil jaloux était satisfait d'un point particulier. Le capitaine Wentworth fut de nouveau salué par chacun, par Elizabeth plus gracieusement qu'auparavant. Elle lui a même adressé la parole une fois et l'a regardé plus d'une fois. Elizabeth, en effet, tournait beaucoup. La suite l'a expliqué. Après avoir perdu quelques minutes à dire des mots convenables, elle commença à donner l'invitation qui devait comprendre toutes les citations restantes des Musgroves. 'Demain soir, pour retrouver quelques amis : pas de fête formelle.' Tout cela fut dit avec beaucoup de grâce, et les cartes dont elle s'était munie, 'Miss Elliot à la maison', furent posées sur la table, avec un sourire courtis et compréhensif pour tous, et un sourire et une carte plus résolument pour le capitaine. Wentworth. La vérité était qu'Elizabeth était restée assez longtemps à Bath pour comprendre l'importance d'un homme d'un tel air et d'une telle apparence que le sien. Le passé n'était rien. Le cadeau était que le capitaine Wentworth se déplacerait bien dans son salon. La carte fut ostensiblement donnée, et Sir Walter et Elizabeth se levèrent et disparurent.

L'interruption avait été courte, bien que sévère, et la tranquillité et l'animation revinrent à la plupart de ceux qu'ils quittèrent alors que la porte les fermait, mais pas à Anne. Elle ne pouvait penser qu'à l'invitation dont elle avait été témoin avec tant d'étonnement, et à la manière dont elle avait été reçue ; une manière de sens douteux, de surprise plutôt que de gratification, de reconnaissance polie plutôt que d'acceptation. Elle le connaissait ; elle voyait du dédain dans ses yeux, et ne pouvait oser croire qu'il eût résolu d'accepter une telle offrande, comme expiation de toute l'insolence du passé. Son moral a coulé. Il tint la carte dans sa main après leur départ, comme s'il y réfléchissait profondément.

'Pensez seulement à Elizabeth, incluant tout le monde!' murmura Mary très audiblement. « Je ne m'étonne pas que le capitaine Wentworth soit ravi ! Vous voyez, il ne peut pas retirer la carte de sa main.

Anne croisa son regard, vit ses joues briller, et sa bouche se former en une expression momentanée de mépris, et se détourna, afin qu'elle ne puisse plus voir ni entendre pour la contrarier.

Le groupe s'est séparé. Les messieurs avaient leurs propres occupations, les dames vauquaient à leurs propres affaires, et ils ne se rencontrèrent plus tant qu'Anne leur appartenait. On la supplia instamment de revenir dîner et de leur consacrer le reste de la journée, mais son moral avait été si longtemps épuisé qu'à présent elle se sentait inégale à davantage et apte seulement à rentrer chez elle, où elle pouvait être sûre d'être aussi bien que possible, silencieuse comme elle l'a choisi.

Promettant donc d'être avec eux toute la matinée suivante, elle termina les fatigues du présent par une pénible promenade jusqu'à Camden Place, où elle passa la soirée principalement à écouter les arrangements chargés d'Elizabeth et de Mme Clay pour la fête du lendemain, l'énumération fréquente des personnes invitées et le détail sans cesse amélioré de tous les embellissements qui devaient en faire le plus élégant du genre à Bath, tout en se harcelant avec la question sans fin de savoir si le capitaine Wentworth viendrait ou non. pas ? On le considérait comme certain, mais chez elle c'était une sollicitude lancinante qui ne s'apaisait jamais pendant cinq minutes ensemble. Elle pensait généralement qu'il viendrait, parce qu'elle pensait généralement qu'il le devait ; mais c'était un cas qu'elle ne pouvait pas transformer en un acte positif de devoir ou de discrétion, au point de défier inévitablement les suggestions de sentiments très opposés.

Elle ne s'est réveillée de cette agitation agitée que pour faire savoir à Mme Clay qu'elle avait été vue avec M. Elliot trois heures après qu'il était censé sortir de Bath, pour avoir attendu en vain quelques indications sur l'entretien du dame elle-même, elle était déterminée à en parler, et lui elle sembla qu'il y avait de la culpabilité sur le visage de Mme Clay tandis qu'elle écoutait. C'était éphémère : effacé en un instant ; mais Anne pouvait imaginer qu'elle y lisait la conscience d'avoir, par quelque complication de ruse mutuelle, ou par quelque autorité arbitraire de sa part, avoir été obligée d'assister (peut-être pendant une demi-heure) à ses conférences et à restreindre ses dessins sur Sir Walter. Elle s'écria cependant avec une imitation très supportable de la nature :

'Oh! cher! très vrai. Pensez-y, Miss Elliot, ma grande surprise, j'ai rencontré M. Elliot à Bath Street. Je n'ai jamais été aussi étonné. Il a fait demi-tour et m'a accompagné jusqu'au Pump Yard. On l'avait empêché de partir pour Thornberry, mais j'oublie vraiment par quoi ; car j'étais pressé et je ne pouvais pas beaucoup y assister, et je ne peux que répondre de sa détermination à ne pas retarder son retour. Il voulait savoir à quelle heure il pourrait être admis demain. Il était plein de « demain », et il est très évident que j'en ai été plein aussi depuis que je suis entré dans la maison et que j'ai appris la suite de votre projet et tout ce qui s'était passé, sans quoi je ne pourrais jamais le voir. sont devenus complètement fous de ma tête.

CHAPITRE XXIII.

Un jour seulement s'était écoulé depuis la conversation d'Anne avec Mme Smith ; mais un intérêt plus vif lui avait succédé, et elle était maintenant si peu touchée par la conduite de M. Elliot, sauf par ses effets dans un quartier, qu'il devenait évident, le lendemain matin, de différer encore sa visite explicative à Rivers Street. Elle avait promis d'être avec les Musgrove du petit-déjeuner au dîner. Sa foi était mise en jeu, et le personnage de M. Elliot, comme le chef de la Sultane Schéhérazade, devait vivre un autre jour.

Elle n'a cependant pas pu respecter ponctuellement son rendez-vous ; le temps était défavorable et elle avait souffert de la pluie à cause de ses amis et l'avait ressenti toute seule avant de pouvoir tenter la promenade. Lorsqu'elle atteignit le White Hart et se dirigea vers l'appartement approprié, elle se retrouva ni arrivée à temps, ni la première à arriver. Le groupe devant elle était composé de Mme Musgrove, parlant à Mme Croft, et du capitaine Harville au capitaine Wentworth ; et elle apparut immédiatement que Mary et Henrietta,

trop impatientes pour attendre, étaient sorties dès que le temps était clair, mais qu'elles reviendraient bientôt, et que les injonctions les plus strictes avaient été laissées à Mme Musgrove de la garder là jusqu'à leur retour. Il lui suffisait de se soumettre, de s'asseoir, d'être extérieurement calme et de se sentir immédiatement plongée dans toutes les agitations qu'elle avait seulement raconté avoir goûtées un peu avant la fin de la matinée. Il n'y a eu aucun retard, aucune perte de temps. Elle était plongée dans le bonheur d'une telle misère, ou dans la misère d'un tel bonheur, instantanément. Deux minutes après son entrée dans la pièce, le capitaine Wentworth dit :

"Nous allons écrire la lettre dont nous parlions, Harville, maintenant, si vous me donnez des documents."

Les matériaux avaient été portés de main, sur une table séparée ; il s'y lança, et leur tournant presque le dos, il fut absorbé par l'écriture. Mme Musgrove racontait à Mme Croft l'histoire des fiançailles de sa fille aînée, et exactement sur ce ton de voix gênant qui était parfaitement audible alors qu'il faisait semblant d'être un murmure. Anne sentait qu'elle n'appartenait pas à la conversation, et pourtant, comme le capitaine Harville semblait pensif et peu disposé à parler, elle ne pouvait éviter d'entendre bien des détails indésirables ; comme « comment M. Musgrove et mon frère Hayter s'étaient rencontrés encore et encore pour en discuter ; ce que mon frère Hayter avait dit un jour, et ce que M. Musgrove avait proposé le lendemain, et ce qui était arrivé à ma sœur Hayter, et ce que les jeunes gens avaient souhaité, et ce que j'avais dit au début, je n'ai jamais pu y consentir, mais je l'ai ensuite été, persuadé de penser, cela pourrait très bien faire », et beaucoup dans le même style de communication à cœur ouvert : des détails qui, même avec tous les avantages de goût et de délicatesse, que la bonne Mme Musgrove ne pouvait pas donner, ne pouvaient être proprement intéressants que pour le directeurs. Mme Croft était présente avec beaucoup de bonne humeur et chaque fois qu'elle parlait, c'était très raisonnablement. Anne espérait que ces messieurs seraient peut-être trop occupés pour entendre.

« Et ainsi, madame, tout cela considéré, » dit Mme Musgrove dans son puissant murmure, « même si nous aurions pu souhaiter que les choses soient différentes, pourtant, dans l'ensemble, nous n'avons pas pensé qu'il était juste de se démarquer plus longtemps, car Charles Hayter était assez fou à ce sujet, et Henrietta était presque aussi mauvaise ; c'est pourquoi nous avons pensé qu'ils feraient mieux de se marier immédiatement et d'en tirer le meilleur parti, comme beaucoup d'autres l'ont fait avant eux. En tout cas, dis-je, ce sera mieux qu'un long engagement.

"C'est précisément ce que j'allais observer", s'écria Mme Croft. « Je préférerais que des jeunes se contentent d'un petit revenu et doivent affronter ensemble quelques difficultés plutôt que de s'engager dans un engagement à long terme. Je pense toujours qu'aucune mutuelle... »

"Oh! Chère Mme Croft, s'écria Mme Musgrove, incapable de la laisser terminer son discours, il n'y a rien que je déteste autant pour les jeunes que de longs fiançailles. C'est contre cela que j'ai toujours protesté pour mes enfants. C'est bien, disais-je, que des jeunes gens se fiancent, s'il y a la certitude qu'ils pourront se marier dans six mois, ou même dans douze ; mais un long engagement..."

« Oui, chère madame, » dit Mme Croft, « ou un engagement incertain, un engagement qui peut être long. Commencer sans savoir qu'à un tel moment il y aura moyen de se marier, je considère que c'est très dangereux et imprudent, et je pense que tous les parents devraient empêcher autant qu'ils le peuvent.

Anne a trouvé ici un intérêt inattendu. Elle en sentit l'application sur elle-même, le sentit dans un frisson nerveux partout en elle ; et au même moment où ses yeux se tournèrent instinctivement vers la table lointaine, la plume du capitaine Wentworth cessa de bouger, sa tête se leva, s'arrêtant, écoutant, et il se retourna l'instant suivant pour lui jeter un regard rapide et conscient.

Les deux dames continuèrent à causer, à réaffirmer les mêmes vérités admises, et à les renforcer avec des exemples des mauvais effets d'une pratique contraire qui étaient tombées sous leur observation, mais Anne n'entendit rien distinctement ; ce n'était qu'un bourdonnement de mots à son oreille, son esprit était confus.

Le capitaine Harville, qui en réalité n'avait rien entendu de tout cela, quitta alors son siège et se dirigea vers une fenêtre, et Anne, semblant l'observer, bien que ce fût par une totale absence d'esprit, comprit peu à peu qu'il l'invitait à se joindre à lui. Lui où il se tenait. Il la regarda avec un sourire et un petit mouvement de tête qui disait : « Viens à moi, j'ai quelque chose à te dire. » et la gentillesse simple et sans affectation qui dénotait les sentiments d'une connaissance plus âgée qu'il ne l'était réellement, renforça fortement l'invitation. Elle se réveilla et alla vers lui. La fenêtre à laquelle il se tenait était à l'autre bout de la pièce par rapport à laquelle les deux dames étaient assises, et bien que plus proche de la table du capitaine Wentworth, elle n'en était pas très proche. Tandis qu'elle le rejoignait, le visage du capitaine Harville reprit l'expression sérieuse et réfléchie qui semblait son caractère naturel.

« Regardez, dit-il en dépliant un paquet dans sa main et en montrant une petite peinture miniature, savez-vous qui c'est ?

"Certainement : capitaine Benwick."

« Oui, et vous devinez peut-être à qui c'est. Mais, (d'un ton grave), cela n'a pas été fait pour elle. Miss Elliot, vous souvenez-vous de notre marche ensemble à Lyme et de notre deuil ? À ce moment-là, je n'y avais pas vraiment réfléchi – mais peu importe. Cela a été dessiné au Cap. Il rencontra au Cap un jeune artiste allemand intelligent et, conformément à une promesse faite à ma pauvre sœur, s'assit près de lui et le lui rapporta à la maison ; et j'ai maintenant la charge de le régler correctement pour un autre ! C'était une commission pour moi ! Mais qui d'autre pouvait-il employer ? J'espère que je pourrai lui permettre. Je ne suis pas fâché, en effet, de passer la main à un autre. Il l'entreprend. (regardant vers le capitaine Wentworth), "Il est en train d'écrire à ce sujet maintenant." Et d'une lèvre tremblante, il concluait le tout en ajoutant : « Pauvre Fanny ! elle ne l'aurait pas oublié de si tôt !

"Non", répondit Anne d'une voix basse et émue. "Cela, je peux facilement le croire."

« Ce n'était pas dans sa nature. Elle l'adorait.

"Ce ne serait pas la nature d'une femme qui aime vraiment."

Le capitaine Harville sourit, au point de dire : « Est-ce que vous prétendez cela à cause de votre sexe ? et elle répondit à la question en souriant aussi : « Oui. Nous ne vous oublions certainement pas dès que vous nous oubliez. C'est peut-être notre destin plutôt que notre mérite. Nous ne pouvons pas nous en empêcher. Nous vivons chez nous, tranquilles, confinés, et nos sentiments nous envahissent. Vous êtes obligé de faire des efforts. Vous avez toujours une profession, des activités, des affaires d'une sorte ou d'une autre, qui vous ramènent immédiatement au monde, et une occupation et un changement continus affaiblissent bientôt les impressions.

« Si vous acceptiez votre affirmation selon laquelle le monde fait tout cela si tôt pour les hommes (ce que je ne pense cependant pas accorder), cela ne s'applique pas à Benwick. Il n'a été contraint à aucun effort. La paix l'a ramené à terre à ce moment précis et il vit depuis avec nous, dans notre petit cercle familial.

« C'est vrai, dit Anne, c'est très vrai ; Je ne m'en souvenais pas ; mais que dirons-nous maintenant, capitaine Harville ? Si le changement ne vient pas des circonstances extérieures, il doit venir de l'intérieur ; ce doit être la nature, la nature de l'homme, qui a fait les affaires du capitaine Benwick.

« Non, non, ce n'est pas la nature de l'homme. Je ne permettrai pas que ce soit plus la nature de l'homme que celle de la femme d'être inconstant et d'oublier ceux qu'ils aiment ou ont aimé. Je crois l'inverse. Je crois en une véritable analogie entre nos cadres corporels et notre mental ; et que comme nos corps sont les plus forts, nos sentiments le sont aussi ; capable de supporter les usages les plus rudes et de résister aux conditions météorologiques les plus extrêmes.

« Vos sentiments sont peut-être les plus forts, répondit Anne, mais le même esprit d'analogie m'autorisera à affirmer que les nôtres sont les plus tendres. L'homme est plus robuste que la femme, mais il ne vit pas plus longtemps ; ce qui explique exactement ma vision de la nature de leurs attachements. Bien plus, ce serait trop dur pour vous s'il en était autrement. Vous avez suffisamment de difficultés, de privations et de dangers pour lutter contre. Vous travaillez et peinez toujours, exposé à tous les risques et à toutes les difficultés. Votre maison, votre pays, vos amis, tout est parti. Ni le temps, ni la santé, ni la vie, pour vous appartenir. Il serait en effet difficile. » (d'une voix hésitante), « d'ajouter à tout cela les sentiments de la femme. »

« Nous ne serons jamais d'accord sur cette question », commençait à dire le capitaine Harville, lorsqu'un léger bruit attira leur attention sur la division de la pièce, jusqu'ici parfaitement calme, par le capitaine Wentworth. Ce n'était rien d'autre que sa plume était tombée ; mais Anne fut surprise de le trouver plus près qu'elle ne l'avait supposé, et à moitié endormi à soupçonner que l'enclos n'était tombé que parce qu'il avait été occupé par eux, s'efforçant de capter des sons, qu'elle ne pensait pourtant pas qu'il aurait pu capter.

"As-tu fini ta lettre ?" dit le capitaine Harville.

« Pas tout à fait, quelques lignes encore. J'aurai fini dans cinq minutes.

« Rien ne presse de mon côté. Je ne suis prêt que lorsque vous l'êtes. Je suis ici très bien ancré (souriant à Harville), bien approvisionné et je ne manque de rien. Pas du tout pressé d'avoir un signal. Eh bien, Miss Elliot, (baissant la voix), comme je le disais, nous ne serons jamais d'accord, je suppose, sur ce point. Aucun homme ni aucune femme ne le ferait probablement. Mais permettez-moi d'observer que toutes les histoires sont contre vous, toutes les histoires, en prose et en vers. Si j'avais une mémoire comme Benwick, je pourrais vous apporter cinquante citations en un instant en faveur de mon argument, et je ne pense pas avoir jamais ouvert un livre de ma vie qui n'ait rien à dire sur l'inconstance de la femme. Les chansons et les proverbes parlent tous de l'inconstance de la femme. Mais peut-être direz-vous que tout cela a été écrit par des hommes.

« Peut-être que je le ferai. Oui, oui, s'il vous plaît, aucune référence à des exemples dans des livres. Les hommes ont eu tous les avantages de nous pour raconter leur propre histoire. L'éducation a été la leur à un degré bien plus élevé ; la plume est entre leurs mains. Je ne permettrai pas aux livres de prouver quoi que ce soit. »

« Mais comment allons-nous prouver quoi que ce soit ? »

« Nous ne le ferons jamais. Nous ne pouvons jamais espérer prouver quoi que ce soit sur un tel point. C'est une divergence d'opinion qui n'admet aucune preuve. Nous commençons probablement chacun par un petit préjugé envers notre propre sexe ; et sur cette base, construisons en sa faveur toutes les circonstances qui se sont produites dans notre propre cercle ; beaucoup de circonstances (peut-être les cas mêmes qui nous frappent le plus) peuvent être précisément telles qu'elles ne peuvent être évoquées sans trahir une confiance, ou sans dire, à certains égards, ce qui ne devrait pas être dit.

"Ah!" s'écria le capitaine Harville d'un ton plein d'émotion, si je pouvais vous faire comprendre ce qu'un homme souffre lorsqu'il jette un dernier regard sur sa femme et ses enfants et surveille le bateau dans lequel il les a envoyés, aussi longtemps que possible, il est en vue, puis se détourne et dit : « Dieu sait si nous nous reverrons un jour ! Et puis, si je pouvais vous transmettre l'éclat de son âme lorsqu'il les reverra ; quand, revenant après un an d'absence peut-être, et obligé de faire escale dans un autre port, il calcule dans combien de temps il sera possible de les y amener, feignant de se tromper, et disant : " Ils ne peuvent être ici que ce jour-là ", mais tout en les espérant douze heures plus tôt, et en les voyant arriver enfin, comme si le ciel leur avait donné des ailes, de plusieurs heures plus tôt encore ! Si je pouvais vous expliquer tout cela, et tout ce qu'un homme peut supporter et faire, et se glorifier de faire, pour le bien de ces trésors de son existence ! Je ne parle, vous le savez, que des hommes qui ont du cœur ! pressant le sien avec émotion.

"Oh!" s'écria Anne avec empressement, j'espère rendre justice à tout ce que vous ressentez et à ceux qui vous ressemblent. À Dieu ne plaise que je sous-estime les sentiments chaleureux et fidèles de mes semblables ! Je mériterais un mépris total si j'osais supposer que le véritable attachement et la constance n'étaient connus que de la femme. Non, je crois que vous êtes capable de tout ce qui est grand et bon dans votre vie conjugale. Je vous crois égal à tout effort important et à toute patience domestique, aussi longtemps que, si je puis me permettre l'expression, aussi longtemps que vous avez un objet. Je veux dire pendant que la femme que tu aimes vit et vit pour toi. Tout le privilège que je revendique pour mon sexe (il n'est pas très enviable ; il ne faut pas le convoiter), c'est celui d'aimer le plus longtemps, quand l'existence ou quand l'espoir est parti.

Elle n'aurait pas pu prononcer immédiatement une autre phrase ; son cœur était trop plein, sa respiration trop oppressée.

« Vous êtes une bonne âme », s'écria affectueusement le capitaine Harville en lui posant la main sur le bras. « Il n'y a pas de querelle avec toi. Et quand je pense à Benwick, ma langue est liée.

Leur attention était attirée vers les autres. Mme Croft prenait congé.

« Ici, Frédéric, vous et moi nous séparons, je crois », dit-elle. « Je rentre chez moi et tu as des fiançailles avec ton ami. Ce soir, nous aurons peut-être le plaisir de nous retrouver tous à votre soirée, » (se tournant vers Anne). « Nous avons eu hier la carte de votre sœur, et j'ai compris que Frédéric en avait aussi une, même si je ne l'ai pas vue ; et vous êtes désengagé, Frédéric, n'est-ce pas, ainsi que nous ? Le capitaine Wentworth pliait une lettre en toute hâte et ne pouvait ou ne voulait pas répondre complètement.

« Oui, dit-il, c'est très vrai ; ici nous nous séparons, mais Harville et moi serons bientôt après vous ; c'est à dire, Harville, si vous êtes prêt, je le suis dans une demi-minute. Je sais que tu ne regretteras pas de partir. Je serai à votre service dans une demi-minute.

Mme Croft les quitta, et le capitaine Wentworth, ayant cacheté sa lettre avec une grande rapidité, était en effet prêt, et avait même un air pressé et agité qui montrait une impatience de partir. Anne ne savait pas comment le comprendre. Elle a eu le plus gentil « Bonjour, que Dieu vous bénisse ! » du capitaine Harville, mais de lui pas un mot, ni un regard ! Il était sorti de la pièce sans un regard !

Elle n'eut cependant que le temps de se rapprocher de la table où il écrivait, lorsqu'on était sorti des pas revenir ; la porte s'ouvrit, c'était

lui. Il leur demanda pardon, mais il avait oublié ses gants, et traversant aussitôt la pièce jusqu'à la table à écrire, il sortit une lettre de dessous le papier éparpillé, la plaça devant Anne avec des yeux de supplication ardents fixés sur elle pendant un moment, et récupérant à la hâte ses gants, fut de nouveau hors de la pièce, presque avant que Mme Musgrove ne se rende compte de sa présence : l'œuvre d'un instant !

La révolution qu'un instant avait faite chez Anne était presque au-delà de toute expression. La lettre, avec une direction à peine lisible, adressée à « Miss AE... », était évidemment celle qu'il avait pliée si précipitamment. Alors qu'il était censé écrire uniquement au capitaine Benwick, il s'était également adressé à elle ! Du contenu de cette lettre dépendait tout ce que ce monde pouvait faire pour elle. Tout était possible, tout pouvait être défié plutôt que le suspense. Mme Musgrove avait elle-même de petits arrangements à sa propre table ; elle devait se fier à leur protection, et s'enfonçant dans la chaise qu'il avait occupée, arrivant à l'endroit même où il s'était penché et écrit, ses yeux dévorèrent les mots suivants :

« Je ne peux plus écouter en silence. Je dois vous parler par les moyens qui sont à ma portée. Tu transperces mon âme. Je suis à moitié agonie, à moitié espoir. Ne me dis pas que j'arrive trop tard, que des sentiments si précieux ont disparu à jamais. Je m'offre à toi à nouveau avec un cœur encore plus vôtre que lorsque tu as failli le briser, il y a huit ans et demi. N'osez pas dire que l'homme oublie plus tôt que la femme, que son amour meurt plus tôt. Je n'ai aimé que toi. J'ai peut-être été injuste, faible et plein de ressentiment, mais jamais inconstant. Vous seul m'avez amené à Bath. Pour toi seul, je pense et planifie. Vous n'avez pas vu ça ? Pouvez-vous ne pas avoir compris mes souhaits ? Je n'avais même pas attendu ces dix jours, aurais-je pu lire vos sentiments, comme je pense que vous avez dû pénétrer les miens. Je peux à peine écrire. J'entends à chaque instant quelque chose qui me submerge. Vous baissez la voix, mais je peux distinguer les tons de cette voix alors qu'ils seraient perdus pour les autres. Trop belle, trop excellente créature ! Vous nous rendez justice, en effet. Vous croyez qu'il existe un véritable attachement et une véritable constance parmi les hommes. Croyez qu'il est le plus fervent, le plus constant, dans

FW

« Je dois partir, incertain de mon sort ; mais je reviendrai ici, ou je suivrai votre groupe, le plus tôt possible. Un mot, un regard suffiront pour décider si j'entrerai ou jamais chez ton père ce soir.

On ne retrouverait pas de sitôt une telle lettre. Une demi-heure de solitude et de réflexion aurait pu la calmer ; mais les dix minutes seulement qui s'écoulaient maintenant avant qu'elle fut interrompue, avec toutes les contraintes de sa situation, ne purent rien faire pour la tranquillité. Chaque instant apportait plutôt une nouvelle agitation. C'était un bonheur irrésistible. Et avant qu'elle ait dépassé le premier stade de pleine sensation, Charles, Mary et Henrietta sont tous entrés.

La nécessité absolue de ressembler à elle produisit alors une lutte immédiate ; mais au bout d'un moment, elle n'en pouvait plus. Elle commença à ne plus comprendre un mot de ce qu'ils disaient, et fut obligée de plaider son indisposition et de s'excuser. Ils purent alors voir qu'elle avait l'air très malade, qu'elle était choquée et inquiète, et qu'elle ne bougerait pour rien au monde sans elle. C'était épouvantable. S'ils étaient seulement partis et l'avaient laissée dans la tranquille possession de cette chambre, cela aurait été sa guérison ; mais les voir tous debout ou attendre autour d'elle était distrayant, et en désespoir de cause, elle a dit qu'elle rentrerait chez elle.

« Bien sûr, ma chère, s'écria Mme Musgrove, rentrez directement chez vous et prenez soin de vous, afin d'être en forme pour la soirée. J'aurais aimé que Sarah soit là pour te soigner, mais je ne suis pas médecin moi-même. Charles, appelle et commande une chaise. Elle ne doit pas marcher.

Mais la chaise ne suffirait jamais. Pire que tout ! Perdre la possibilité de dire deux mots au capitaine Wentworth au cours de sa progression tranquille et solitaire à travers la ville (et elle se sentait presque certaine de le rencontrer) ne pouvait être supporté. La chaise fut vivement protestée, et Mme Musgrove, qui ne pensait qu'à une sorte de maladie, s'étant assurée avec une certaine anxiété qu'il n'y avait eu aucune chute dans le cas ; qu'Anne n'avait jamais glissé ces derniers temps et reçu un coup à la tête ; qu'elle était parfaitement convaincue de n'avoir pas eu de chute ; je pourrais me séparer d'elle joyeusement et espérer la retrouver mieux la nuit. Soucieuse de ne négliger aucune précaution possible, Anne se débattit et dit :

« Je crains, madame, que ce ne soit pas parfaitement compris. Veuillez avoir la bonté de mentionner aux autres messieurs que nous espérons voir toute votre fête ce soir. Je crains qu'il n'y ait eu une erreur ; et je souhaite que vous assuriez particulièrement au capitaine Harville et au capitaine Wentworth que nous espérons les voir tous deux.

"Oh ! ma chère, c'est bien entendu, je vous donne ma parole. Le capitaine Harville n'a d'autre idée que de partir.

« Vous le pensez ? Mais j'ai peur ; et je devrais être vraiment désolé. Me promettez-vous de le mentionner lorsque vous les reverrez ? Vous les verrez tous les deux ce matin, j'ose le dire. Promets-le-moi.

« Bien sûr, je le ferai, si vous le souhaitez. Charles, si vous voyez le capitaine Harville quelque part, n'oubliez pas de transmettre le message de Miss Anne. Mais en vérité, ma chère, ne vous inquiétez pas. Le capitaine Harville se tient très occupé, j'en réponds ; et le capitaine Wentworth pareil, j'ose dire.

Anne n'en pouvait plus ; mais son cœur prophétisait quelque malheur qui viendrait ternir la perfection de sa félicité. Cela ne pourrait cependant pas être très durable. Même s'il ne venait pas lui-même à Camden Place, il serait en son pouvoir d'envoyer une phrase intelligible au capitaine Harville. Une autre contrariété momentanée survint. Charles, dans sa réelle sollicitude et sa bonne humeur, rentrerait chez elle avec elle ; rien ne pouvait l'en empêcher. C'était presque cruel. Mais elle ne pouvait rester longtemps ingrate ; il sacrifiait un engagement chez un armurier pour lui être utile ; et elle partit avec lui, sans autre sentiment que de la gratitude apparente. Ils étaient sur Union Street, lorsqu'un pas plus rapide derrière elle, accompagné d'un son quelque chose de familier, lui donna deux instants de préparation à la vue du capitaine Wentworth. Il les rejoignit ; mais, comme indécis entre adhérer ou passer, il ne dit rien, se contenta de regarder. Anne pouvait se maîtriser suffisamment pour recevoir ce regard, et non de manière repoussante. Les joues qui étaient pâles brillaient maintenant, et les mouvements qui avaient hésité étaient décidés. Il marchait à ses côtés. Bientôt, frappé par une pensée soudaine, Charles dit :

« Capitaine Wentworth, dans quelle direction allez-vous ? Seulement dans Gay Street, ou plus loin dans la ville ?

"Je ne sais pas", répondit le capitaine Wentworth, surpris.

« Allez-vous aussi haut que Belmont ? Allez-vous près de Camden Place ? Parce que, si c'est le cas, je n'aurai aucun scrupule à vous

demandeur de prendre ma place et de donner le bras à Anne jusqu'à la porte de son père. Elle est un peu fatiguée ce matin et ne doit pas aller si loin sans aide, et je devrais être chez ce type sur la place du marché. Il m'a promis la vue d'un canon capital qu'il va justement expédier ; il a dit qu'il le garderait déballé jusqu'au dernier moment possible, afin que je puisse le voir ; et si je ne fais pas demi-tour maintenant, je n'ai aucune chance. D'après sa description, cela ressemble beaucoup à mon double canon de deuxième taille, avec lequel vous avez tiré un jour autour de Winthrop.

Il ne pouvait y avoir d'objection. Il ne pouvait y avoir que l'empressement le plus approprié, la soumission la plus obéissante à la vue du public ; et les sourires maîtrisés et les esprits dansant dans un ravissement privé. Au bout d'une demi-minute, Charles était de nouveau au bas d'Union Street, et les deux autres avançaient ensemble : et bientôt suffisamment de mots s'étaient échangés entre eux pour décider de leur direction vers l'allée de gravier relativement calme et retirée, où le pouvoir de la conversation rendrait l'heure présente est en effet une bénédiction, et la préparent à toute l'immortalité que pourraient conférer les souvenirs les plus heureux de leur propre vie future. Là, ils échangèrent à nouveau ces sentiments et ces promesses qui, autrefois, semblaient tout assurer, mais qui avaient été suivies de tant d'années de division et d'éloignement. Là, ils retournèrent dans le passé, peut-être plus délicieusement heureux de leurs retrouvailles que lorsqu'elles avaient été projetées pour la première fois ; plus tendres, plus éprouvés, plus fixés dans la connaissance du caractère, de la vérité et de l'attachement de chacun ; plus égal à agir, plus justifié à agir. Et là, alors qu'ils progressaient lentement dans l'ascension graduelle, insouciant de tout groupe autour d'eux, ne voyant ni politiciens flâneurs, ni femmes de ménage occupées, ni filles flirtieuses, ni bonnes d'enfants et enfants, ils pouvaient se livrer à ces réflexions et à ces reconnaissances, et surtout à ces explications, de ce qui avait directement précédé le moment présent, qui étaient si poignants et d'un intérêt si incessant. Toutes les petites variations de la semaine dernière ont été passées en revue ; et d'hier et d'aujourd'hui, il ne pouvait guère y avoir de fin.

Elle ne s'était pas trompée. La jalousie envers M. Elliot avait été le poids retardateur, le doute, le tourment. Cela avait commencé à fonctionner à l'heure même de sa première rencontre à Bath ; cela était revenu, après une courte suspension, pour gâcher le concert ; et cela l'avait influencé dans tout ce qu'il avait dit et fait, ou omis de dire et de faire, au cours des vingt-quatre dernières heures. Elle avait peu à peu cédé aux meilleurs espoirs que ses regards, ses paroles ou ses actes encourageaient parfois ; il avait été enfin vaincu par ces sentiments et ces tons qui lui étaient parvenus tandis qu'elle causait avec le capitaine Harville ; et sous la gouvernance irrésistible de laquelle il s'était emparé d'une feuille de papier et avait épanché ses sentiments.

De ce qu'il avait alors écrit, rien ne devait être rétracté ou nuancé. Il persistait à n'avoir aimé qu'elle. Elle n'a jamais été supplantée. Il ne s'était même jamais cru capable de la voir égale. Il était en effet obligé de reconnaître qu'il avait été constant inconscient, et même involontairement ; qu'il avait voulu l'oublier et qu'il croyait que c'était fait. Il s'était cru indifférent, alors qu'il n'était que fâché ; et il avait été injuste envers ses mérites, parce qu'il en avait souffert. Son caractère était maintenant fixé dans son esprit comme la perfection elle-même, conservant le plus beau moyen de courage et de douceur ; mais il était obligé de reconnaître que c'était seulement à Uppercross qu'il lui avait appris à lui rendre justice, et que ce n'était qu'à Lyme qu'il avait commencé à se comprendre. A Lyme, il avait reçu des leçons de plus d'une sorte. L'administration passagère de M. Elliot l'avait au moins réveillé, et les scènes sur le Cobb et chez le capitaine Harville avaient fixé sa supériorité.

Dans ses tentatives précédentes pour s'attacher à Louisa Musgrove (tentatives d'orgueil colérique), il protestait qu'il avait toujours senti que cela était impossible ; qu'il ne s'était pas soucié, ne pouvait pas se soucier de Louisa ; mais jusqu'à ce jour, jusqu'au temps de réflexion qui suivit, il n'avait pas compris la parfaite excellence de l'esprit avec lequel celui de Louisa pouvait si mal supporter une comparaison, ni l'emprise parfaite et sans égal qu'il possédait sur le sien. Là, il avait appris à distinguer entre la fermeté des principes et l'obstination de la volonté propre, entre les audaces de l'insouciance et la résolution d'un esprit recueilli. Là, il avait tout vu pour exalter à ses yeux la femme qu'il avait perdue ; et là il commença à déplorer l'orgueil, la folie, la folie du ressentiment, qui l'avaient empêché d'essayer de la reconquérir lorsqu'il était jeté sur son chemin.

A partir de cette époque, sa pénitence était devenue sévère. A peine avait-il été libéré de l'horreur et des remords qui avaient accompagné les premiers jours de l'accident de Louisa, à peine commencé à se sentir de nouveau vivant, qu'il avait commencé à se sentir, bien que vivant, non libre.

« J'ai découvert, dit-il, que j'étais considéré par Harville comme un homme fiancé ! Que ni Harville ni sa femme ne doutaient de notre attachement mutuel. J'ai été surpris et choqué. Dans une certaine mesure, je pourrais contredire cela instantanément ; mais, quand j'ai commencé à réfléchir que d'autres auraient pu ressentir la même chose – sa propre famille, voire peut-être elle-même – je n'étais plus à ma disposition. J'étais à elle en honneur si elle le souhaitait. J'avais été sans surveillance. Je n'avais pas réfléchi sérieusement à ce sujet auparavant. Je n'avais pas pensé que mon intimité excessive devait comporter un danger de conséquences néfastes à bien des égards ; et que je n'avais pas le droit d'essayer de savoir si je pourrais m'attacher à l'une ou l'autre des filles, au risque de faire même un bruit désagréable, s'il n'y avait pas d'autres effets néfastes. J'avais eu grossièrement tort et je dois en supporter les conséquences.

Bref, il s'aperçut trop tard qu'il s'était emporté ; et que précisément au moment où il était pleinement convaincu qu'il ne se souciait pas du tout de Louisa, il devait se considérer comme lié à elle, si ses sentiments pour lui étaient ce que supposaient les Harville. Cela l'a déterminé à quitter Lyme et à attendre son rétablissement complet ailleurs. Il affaiblirait volontiers, par tous les moyens équitables, tous les sentiments ou spéculations qui pourraient exister à son sujet ; et il se rendit donc chez son frère, avec l'intention de retourner après un certain temps à Kellynch et d'agir selon les circonstances.

« J'ai passé six semaines avec Edward », dit-il, « et je l'ai vu heureux. Je ne pourrais avoir aucun autre plaisir. Je n'en méritais aucun. Il s'est enquis de vous tout particulièrement ; demandé même si vous étiez personnellement modifié, sans me douter qu'à mes yeux vous ne pourriez jamais changer.

Anne sourit et laissa tomber. C'était une bêtise trop agréable pour un reproche. C'est quelque chose pour une femme d'être assurée, dans sa vingt-huitième année, qu'elle n'a pas perdu un seul charme de sa jeunesse ; mais la valeur d'un tel hommage augmentait inexprimablement envers Anne, en le comparant avec des paroles antérieures, et en le sentant comme le résultat, non la cause, d'un regain de son chaleureux attachement.

Il était resté dans le Shropshire, déplorant l'aveuglement de son propre orgueil et les erreurs de ses propres calculs, jusqu'à ce qu'il soit aussitôt libéré de Louisa par l'étonnante et heureuse nouvelle de ses fiançailles avec Benwick.

« Ici, dit-il, se termina le pire de mon état ; car maintenant je pourrais au moins me mettre sur la voie du bonheur ; Je pourrais m'exercer ;